GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAY 31 1900

7e Année. N° 10. 15 Mai 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
E. Duclaux	*Les Sources*	225
Gabriele d'Annunzio	*Le Feu* (2e partie)	241
J. J. Jusserand	*Les Sports dans l'ancienne France.* — I.	288
Maurice Courant	*Le Théâtre en Chine*	328
Lieutenant X.	*La Guerre de Course et la Défense navale.* — II.	351
André Rivoire	*La Cousine Émilie*	383
Édouard Waldteufel	*Le Roi de France Éthelbald*	410
***	*La Russie en Perse*	438

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

LES VIERGES FORTES, — FRÉDÉRIQUE, par **Marcel Prévost.**

Tous les personnages de ce roman sont familiers aux lecteurs de la *Revue*. Ce sont les mêmes que M. Marcel Prévost a repris dans *Léa ;* et cette seconde partie était pleine d'allusions aux événements que l'auteur avait racontés dans la première ; mais ces allusions étaient si habiles qu'il ne semblait point nécessaire d'avoir lu le premier volume pour s'intéresser au second. Pourtant les deux parties se commandent l'une l'autre ; et il a fallu tout l'immense talent du romancier pour les faire vivre ainsi d'une vie indépendante. Qu'on lise aujourd'hui *Frédérique,* avant de relire *Léa,* dont la publication en librairie est prochaine. On s'apercevra mieux encore de la maîtrise que l'auteur avait apportée à la conception de cette œuvre considérable. C'est comme une grande fresque dont il faut maintenant admirer l'ensemble, après l'avoir goûtée en ses détails. Dans ce premier volume, le sujet se pose nettement, tous les personnages viennent peu à peu en lumière, ils entrent dans la vie les uns des autres : la blonde Duyvecke, Geneviève Soubize, mademoiselle Pirnitz, mademoiselle Heurteau, mademoiselle de Sainte-Parade, Daisy Craggs, toutes les futures maîtresses de la grande école qui sera fondée un jour à Paris, se connaissent et apprennent à s'estimer. Léa rencontre et adore ce Georg qu'elle ne pourra plus oublier. Mais Frédérique domine tous les autres personnages ; elle s'exalte sans cesse, et elle exalte ceux qui l'approchent par une foi passionnée, par un tel besoin de dévouement que Léa elle-même ne lui résiste pas. Elle donne à tous le goût du sacrifice. On verra plus tard combien d'épaules étaient assez fortes pour les lourdes croix qu'elles doivent porter.

CONTRE LES BARBARES, par **Denys Cochin.**

On aura plaisir à retrouver, en ce recueil, quelques-uns des plus importants discours que M. Denys Cochin a prononcés à la tribune de la Chambre. La plupart furent inspirés à l'orateur par les événements d'Orient et de Grèce. M. Denys Cochin fut un défenseur passionné de toutes les malheureuses victimes arméniennes. Ses protestations véhémentes contre la politique du Sultan justifient le titre du volume ; mais il contient aussi d'autres discours sur la conquête de Madagascar et l'abolition de l'esclavage, sur la question du Nil, sur la nouvelle gare d'Orléans, sur l'Exposition universelle de 1900. M. Denys Cochin a même inséré en ce volume un discours sur l'esprit public prononcé à une distribution de prix ; ce nous est une occasion d'admirer plus particulièrement toute la souplesse de l'orateur : quand l'indignation ne l'emporte pas, il excelle à donner à son éloquence un tour malicieux et subtil.

LA MAISON EN FLEURS, par **Georges Lecomte.**

Un titre gracieux, une œuvre tragique. Madame de Bouillane, après quelques années de mariage, est devenue la maîtresse de M. de Rufé. De cette liaison, elle a une fille ; et, si elle continue à vivre auprès de son mari, le divorce intime est depuis longtemps complet entre eux. Rufé, lui aussi, est marié, et il a un fils de sa femme. Les jeunes gens s'aiment, ignorant qu'ils sont frère et sœur : on s'efforce en vain de les séparer, sans leur révéler le terrible secret de leur naissance ; et, au moment où cet aveu devient nécessaire, madame de Bouillane s'aperçoit qu'ils n'ont pas attendu, pour se donner l'un à l'autre, le consentement qu'on leur refusait. Dès lors, que faire ? Accepter les choses irréparables, et sauver du moins le bonheur des amants, en leur laissant toute leur ignorance. Les remords, les angoisses, les terreurs de madame de Bouillane et de Rufé emplissent toutes les pages ; et, à côté d'eux, Bouillane, le mari, a été dessiné par M. Georges Lecomte avec précision et vigueur.

LES LOIS DE LA POPULATION ET LEUR APPLICATION A LA BELGIQUE, par **G. Cauderlier.**

L'auteur a entrepris, dans le grand ouvrage dont il donne aujourd'hui le premier volume, de déterminer les lois qui régissent les mouvements de la population, croissance et diminution, naissances, décès, mariages. Il a très soigneusement revisé les données statistiques publiées par les différents gouvernements depuis un demi-siècle, et il est arrivé à formuler provisoirement, en ce qui concerne la population de la Belgique, les lois qui lient les phénomènes démographiques aux principales causes économiques et sociales. Depuis les grandes œuvres théoriques de Malthus et de Bertillon, c'est, sans aucun doute, le progrès le plus considérable qu'ait fait l'étude critique et scientifique de cet ordre de phénomènes. Reste à savoir si l'étude de la France et de l'Angleterre, que promet l'auteur, confirmera les conclusions provisoires où l'a conduit l'observation de la Belgique.

CONTES A MA BELLE, par **Jean Bach-Sisley.**

On sent que ces contes ont été rêvés, que ces phrases ont été harmonieusement fondues par un poète. On pense à un page blotti aux genoux de sa marraine : il invente pour elle de mystérieuses histoires ; et parfois, il lève les yeux ; il voit le visage de celle qui l'écoute incliné plus proche du sien ; et pour un instant, ses aveux, ses rêves deviennent plus précis ; il ne demande rien, mais il dit sa tendresse ; il espère un sourire et l'obtient ; et bientôt il retourne aux broderies légères de son récit, à peine interrompu.

mte.
Ma-
s de
de
elle
force
eux.
de sa
qu'ils
e les
et de
aveu
aper-
onner
re-
hoses
r des
e. Les
dame
es les
ari, a
préci-

,

vrage
me, de
ments
nais-
ement
ar les
-siècle,
en ce
ue, les
hiques
ociales.
Malthus
e pro-
de cri-
mènes.
e l'An-
era les
bserva-

sley.
que ces
nes par
aux ge-
elle de
lève les
l'écoute
instant,
récis ; il
resse ; il
ientôt il
récit, à

LES SOURCES

Une source vive est une perpétuelle surprise pour les yeux. De quelque façon qu'elle sorte de la terre, qu'elle jaillisse en jet de cristal, ou s'éveille en nappe au milieu de la mousse, elle attire par la douceur de vivre qu'elle répand autour d'elle, et retient par le mystère de sa pérennité parmi tant de choses qui passent. A quelle main prévoyante ou à quel jeu de la nature est due cette constance, qui contraste si fort avec l'intermittence des pluies et le caprice des saisons? Car les sources sont filles des pluies, personne n'en doute plus; quelques-unes mêmes en suivent les fluctuations à quelques jours de distance, donnent de l'eau froide pendant l'hiver, de l'eau plus chaude pendant l'été, précisément comme les pluies qui les alimentent. Ces sources temporaires sont souvent troubles, et il est manifeste que c'est l'eau tombée qui y réapparaît après un court trajet à faible profondeur dans le sol. Mais les autres, les sources pérennes, limpides, constantes dans leur débit, ou à peu près, constantes aussi dans leur température, ce qui les fait paraître fraîches l'été et chaudes l'hiver, ces sources vives que les hommes ont toujours recherchées et honorées, d'où viennent-elles?

On les a considérées comme les déversoirs d'immenses réservoirs naturels creusés dans l'épaisseur des montagnes, et beaucoup d'esprits sérieux n'ont pas encore abandonné cette

opinion. On devine d'où elle vient : elle est la transcription rurale de la conception de la borne-fontaine, familière aux citadins. Le réservoir souterrain permet à l'eau de se clarifier par le repos, assure sa constance de température, régularise son débit, et explique les trois principaux caractères qui distinguent les sources pérennes des sources temporaires. On pourrait poser aux partisans de cette explication quelques questions embarrassantes, leur demander quelle force mystérieuse a creusé, sur tant de points, de pareils réservoirs, et maintient leur étanchéité. Mais il vaut mieux leur faire remarquer que leur hypothèse ne fait que reculer le problème. Comment s'alimentent à leur tour ces réservoirs ? A moins de leur supposer des dimensions invraisemblables, hors de proportions avec celles des montagnes qui les recèlent, ils ne peuvent pas recevoir d'une manière intermittente, par les pluies, l'eau qu'ils débitent à un niveau constant et d'une façon continue. Il faut donc que leur alimentation soit aussi continue, au moins dans une certaine mesure; or, si nous découvrons en dehors d'eux les causes de cette continuité, ils nous deviennent inutiles, et peuvent disparaître de l'explication, à la condition que nous expliquions, autrement que par l'hypothèse d'un lac intérieur, la limpidité et la constance de température des belles sources.

*
* *

Or, c'est à quoi nous arrivons facilement, en suivant avec méthode le trajet des eaux de pluie, à partir du moment où elles arrivent sur le sol. Une partie reste à l'état d'eaux superficielles et retourne directement à la mer par les ruisseaux, les rivières et les fleuves. De celles-là, nous ne dirons plus rien; nous ne nous attachons qu'aux eaux qui pénètrent dans la terre.

Celles-ci sont naturellement en proportion variable, selon les sols, par rapport aux eaux superficielles. Il n'y a pour ainsi dire pas d'eaux courantes dans les terrains très sableux, comme la forêt de Fontainebleau : tout ce qui tombe est rapidement absorbé. Par contre, il n'y a pas de pénétration dans les terrains très argileux. Dans les terrains calcaires, il

y a des parties compactes et des parties poreuses. Le tapis de végétation a aussi son rôle. Il constitue un feutrage qui peut emmagasiner beaucoup d'eau, s'il est épais, comme dans les prairies naturelles. Enfin la terre arable, plus meuble et plus divisée que le sol sous-jacent, est une espèce de manteau spongieux pour toutes les parties qu'elle recouvre.

Je me jette sur cette comparaison, plus juste qu'on ne croirait, pour en tirer par voie d'image quelques conséquences. Dans un manteau pénétré par la pluie, une partie a ruisselé superficiellement, une autre a disparu par évaporation, comme sur la terre. Une autre partie, variable suivant la nature et l'épaisseur du manteau, l'a imprégné, y a continué sa chute en suivant lentement les interstices du tissu, et vient en sourdre par ses parties les plus déclives. Eh bien, ce manteau est devenu une *source*. Il rassemble, sur quelques points privilégiés, une partie de l'eau tombée sur toute sa surface. Il retarde le mouvement; il s'égoutte encore lorsque la pluie a déjà cessé. Il peut même purifier au passage, par filtration, et s'il est propre, l'eau qu'il reçoit. Bref, il contient tous les éléments de la solution du problème, et il n'y a plus qu'à se demander s'il a réellement dans la nature le rôle que nous lui attribuons.

Voyons d'abord les cas où il est le plus mince, et où la couverture de terre végétale est seule en jeu. La surface de la terre est toute bosselée : partout, même sur les plateaux les mieux caractérisés, et dans les plaines les plus plates, il y a des dénivellations, des rides. Étendez sur toutes ces inégalités un manteau de terre arable, à laquelle vous pourrez joindre, à cause de leur porosité, les dépôts meubles formés par éboulement le long des pentes, ou la couche d'alluvions qui peut s'être déposée dans des temps anciens. Supposons, pour un moment, que tout ce tapis d'éléments perméables repose sur un fond imperméable. Toutes les eaux de pluie qu'il aura reçues, et qui l'auront pénétré, vont naturellement s'égoutter dans ses parties les plus déclives. Chaque pente de vallée ou de vallon aura sa nappe souterraine s'écoulant silencieusement vers le thalweg. Cette nappe ne sera pas nécessairement continue : elle pourra avoir des îlots de moins facile pénétration qu'elle contournera, des chemins d'élection par où elle ira plus vite.

Si, en un point quelconque, on y creuse un trou, un puits, ce puits appellera par l'attrait d'une marche plus facile les eaux voisines et se remplira. Une fois plein, si l'on n'y puise pas, il continuera à s'alimenter en amont et à s'écouler en aval dans la couche souterraine, à moins qu'il ne se bouche en aval en se colmatant. Si l'on y puise, il fournira de l'eau au niveau de la nappe. Ce puits représente un réservoir temporaire d'eaux tombées depuis plus ou moins longtemps. Il ressemble en cela, bien que dans des proportions très modestes, aux grands réservoirs dont nous parlions tout à l'heure. Mais on voit que ce n'est pas lui qui introduit le retard et la régularisation. Il n'est pas actif, il est passif. Il est alimenté lui-même par des suintements qui sont de véritables sources, et dont la régularité n'a rien de mystérieux, puisqu'elle provient d'un égouttage.

Cette nappe d'eaux voisine de la surface, et qu'on appelle, nous voyons pourquoi, *nappe des puits*, gagne tout naturellement le fond de la vallée et se déverse de toutes parts dans la rivière qui la draine. Si le long des rives de cette rivière ou de ce fleuve on creuse des galeries allant au-dessous de son niveau, dans l'espoir d'en attirer les eaux au travers de la langue de terre intermédiaire et de les filtrer, ces galeries forment puits pour la nappe descendant le long des pentes, et au lieu de l'eau du fleuve, on y trouve de l'eau de puits, souvent très différente au point de vue chimique et hygiénique, ou, dans les cas les plus favorables, un mélange des deux. Je note ce point en passant parce que nous allons avoir besoin de cette notion tout à l'heure, et je reviens à l'étude de la genèse des sources.

*
* *

Voyons maintenant ce qui va se passer lorsque le manteau d'éboulis, de terre végétale ou d'alluvions, au lieu de reposer sur un fond imperméable, aura pour support un sol plus compact que la surface, mais perméable ou fissuré. On devine que la nappe des puits va s'appauvrir, ou même s'épuiser au profit de ces bouches absorbantes ouvertes sur son trajet. Dans ces fissures, elle commence un nouveau voyage à pénétration verticale, voyage d'autant plus long que les fis-

sures sont plus étroites et que l'assise géologique qui les présente est plus épaisse ; il ne faut plus compter par mètres et par heures, mais parfois par centaines de mètres et par mois, voire par années. Toutefois, ici encore, le voyage se termine quand ces eaux profondes rencontrent une masse moins perméable qui les arrête à fleur de sol.

Le mécanisme est le même que tout à l'heure. C'est encore cette couche imperméable, profonde, qui oblige les eaux qui lui arrivent à rouler le long de ses pentes, qui les réunit dans ses thalwegs, où elles formeraient, où elles forment sûrement parfois des fleuves invisibles ou au moins des sources s'écoulant dans les profondeurs de la mer. De celles-là, nous n'avons pas connaissance. Mais nous voyons celles qui apparaissent partout où un de ces plis géologiques, dus au relief ancien du sol ou à ses remaniements, entre en conflit avec le relief actuel du sol. Prenons de ce fait important quelques exemples simples.

Voici un pays volcanique, l'Auvergne par exemple. Les basaltes qui en couronnent et en dessinent les sommets datent d'une époque très antérieure aux vallées actuelles. Quand ils se sont épandus sous forme d'un torrent de lave liquide, ils n'ont pas choisi les crêtes d'alors pour s'y allonger en coulées de plusieurs lieues de longueur. Ils se sont naturellement écoulés surtout dans les creux et les vallées de l'époque, dont ils jalonnent aujourd'hui l'ancien parcours. Une fois refroidis, comme ils étaient très compacts, très résistants aux agents atmosphériques, ils ont protégé contre l'érosion les sols qu'ils avaient recouverts, et, comme à côté d'eux les flancs de vallon ont continué à se dégrader, des vallées se sont creusées entre eux : ce sont celles que nous voyons aujourd'hui. C'est ainsi que, envisagé en gros, le massif actuel du Cantal et du Puy-de-Dôme est le négatif, le moule en creux de son relief ancien. Nos vallées occupent la place des massifs d'autrefois, et ces plateaux basaltiques marquent celle des anciennes vallées.

Or, ces anciennes vallées, au moment de leur comblement, étaient parcourues par des ruisseaux qui s'y étaient fait un lit plus ou moins imperméable ; elles avaient aussi une nappe des puits plus ou moins abondante. L'arrivée de la lave a naturellement tout volatilisé et asséché. Mais la pluie a eu de

la patience. Elle a éteint la lave, l'a refroidie, l'a fait se fissurer par le retrait, s'est insinuée par les fentes, et est allée regagner tout doucement son ancien lit, qu'elle a retrouvé, qu'elle continue à suivre, et qu'elle n'abandonne qu'à l'extrémité de la coulée, au point où celle-ci domine la plaine actuelle ; et c'est ainsi qu'on a si fréquemment, dans le Puy-de-Dôme surtout, le spectacle curieux d'une très belle source jaillissant à flanc de coteau, sous la couche de basalte qui le surmonte. Telle est celle qui alimente la ville de Clermont et dont le trop-plein se déverse dans la grotte de Royat. Ici, on ne voit pas la place d'un réservoir souterrain étanche dans une roche aussi fissurée qu'un basalte. Mais on voit bien que ce réservoir est inutile pour expliquer l'existence de la source.

Dans le Cantal, région volcanique plus ancienne, les basaltes des plateaux ne donnent guère de sources abondantes, parce qu'ils reposent, sans aucun intermédiaire, sur une couche aussi perméable qu'eux, celle des brèches et conglomérats andésitiques. Mais à la base de celle-ci, et sur toute sa ligne de contact avec l'ancien sol qu'elle a recouvert, on voit reparaître les eaux emmagasinées par l'ensemble des deux couches. Comme, depuis les éruptions qui ont donné l'andésite, la vallée a continué à se creuser, la ligne d'affleurement des sources apparaît aussi à flanc de coteau ; on peut la suivre, de l'œil, à distance, par la ligne verte des prés qu'elle abreuve, et qui forme contraste avec les bois qui peuplent les flancs arides de la couche d'andésite. Le bois a soif pour que le pré boive, ou, si l'on veut, le pré a de quoi boire parce que la forêt a soif.

***

Cette ligne d'affleurement est parfois si régulière, et les belles sources y sont si rapprochées, qu'on est tenté de la considérer comme jalonnant une rivière souterraine, coulant au-dessous des andésites comme la source de Clermont au-dessous des basaltes. En y regardant de près, on voit qu'il n'en est pas ainsi. La surface recouverte par la lave andésitique est trop grande pour n'avoir pas été irrégulière, ondulée,

bosselée et divisée en petits bassins dont chacun alimente encore aujourd'hui une source.

C'est qu'en effet une source peut être abondante sans que son bassin d'alimentation soit grand, et on se fait là-dessus, d'ordinaire, des idées fausses que peut rectifier un exemple très simple. Il y a peu de propriétés en France ayant moins d'un hectare : or, cette surface d'un hectare reçoit, année moyenne, environ 7 300 mètres cubes d'eau, soit 20 mètres cubes par jour. Si elle était aménagée de façon à tout boire, à tout filtrer, et à transformer tous les apports irréguliers en un débit constant, elle pourrait alimenter un robinet donnant environ 14 litres par seconde. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour les besoins d'un ménage. A la ration à laquelle sont soumis les Parisiens, qui ne sont pas à plaindre, cela fait de l'eau pour cent personnes[1].

Le sol des plateaux cantaliens est précisément dans les conditions de cet hectare idéal. Il n'y a quasi pas de ruissellement : toute l'eau qui y tombe s'absorbe comme dans une éponge, et commence tout de suite son voyage souterrain. Ce voyage est long, car il faut traverser deux ou trois cents mètres d'épaisseur d'une roche peu perméable. Pour avoir une idée de sa durée, il faut surveiller de près le débit peu variable des sources, et chercher à quelle échéance s'y traduit l'alimentation variable de l'été et de l'hiver, l'influence d'une période extrêmement sèche, ou exceptionnellement humide. On s'aperçoit alors que, dans l'ensemble, et en moyenne, ces sources ne ramènent à la surface du sol les eaux de pluie que six mois après leur chute. C'est dire qu'elles débitent en été les eaux tombées pendant l'hiver, et sont au maximum lorsque la terre est le plus altérée. Ce sont des eaux providentielles.

Il y a plus. Troubles au départ, elle se purifient en route. Ce filtre colossal retient tout ou à peu près tout ce qu'elles peuvent contenir d'argile, de microbes, de matière organique. Comme sa masse est énorme, puisqu'au travers d'une épaisseur moyenne de 200 mètres, il ne passe pas un mètre de hauteur d'eau par an, ce filtre est aussi un régulateur de température. Bref, il nous explique tout, limpidité, pureté,

1. Si on payait l'eau au prix de Paris, cet hectare de sol nu et filtrant rapporterait par an plus de 2 000 francs. Il n'y a pas de culture plus rémunératrice.

constance du débit et de la température, et c'est pour cela que j'ai tant insisté sur cet exemple, vraiment typique, du mode de formation des sources profondes.

*
* *

Il va sans dire que tous les terrains ne s'équivalent pas sous ce rapport. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à regarder ce qui se passe dans les terrains calcaires, ceux qui forment le bassin de Paris. La lave volcanique est insoluble dans l'eau, ou du moins extrêmement peu soluble. Le calcaire l'est notablement, lorsque l'eau qui arrive à son contact contient un peu d'acide carbonique. Elle récolte cet acide en traversant la terre arable, dans laquelle les microbes en produisent toujours, et, grâce à lui, elle corrode tout sur son parcours. Elle élargit constamment les fentes qui lui ont livré passage, les anastomose, les réunit en veines confluentes qui aboutissent elles-mêmes, par des canaux de plus en plus larges, à un émissaire central plus ou moins abondant. Cet émissaire à son tour peut être retenu à flanc de coteau par une couche imperméable, par exemple par une couche d'argile placée à la base du terrain calcaire. Sur toute la ligne d'affleurement de cette couche apparaît alors un cordon de sources, analogue à ceux que nous avons rencontrés dans le Cantal, et dû aux mêmes causes. D'autres fois, quand il n'y a pas eu obstacle à la pénétration, toutes les eaux d'infiltration se dirigent vers le thalweg de la vallée et reparaissent au niveau de la rivière qui la draine. Souvent même cette rivière elle-même ne débouche au dehors qu'après un parcours souterrain, qu'elle s'est creusé en dissolvant ses parois. Ce sont là les rivières de l'obscurité et du mystère qu'explore en ce moment avec tant d'audace et de succès M. Martel, et qu'on commence à appeler du nom de rivières vauclusiennes, depuis qu'on a vu que la célèbre fontaine de Vaucluse leur doit son origine. D'autres fois enfin, surtout lorsque le calcaire de la surface est marneux et par là peu compact, il est enlevé tout entier. Seules, ses parties siliceuses résistent, et il se forme un sol absorbant, spongieux, que les grandes pluies seules peuvent entraîner et remanier, et qui boit les

petites ondées. C'est l'argile à silex du plateau de la Brie, ou de la vallée de l'Avre. On peut se faire une idée de la puissance de dégradation des eaux chargées d'acide carbonique dans les terrains calcaires, en songeant que les huit à dix sources qui alimentent l'aqueduc de la Vanne nous amènent tous les ans à Paris dix mille tonnes métriques de matériaux solides empruntés à son bassin, et formés presque exclusivement de carbonate de chaux. Il y aurait de quoi bâtir, sur un mètre d'épaisseur, un mur de dix mètres de haut et de cinquante mètres de longueur, peut-être de quoi faire toutes les façades de la rue de Rivoli. Et l'eau de la Vanne a été choisie parmi les moins calcaires!

Les conséquences de cet état de choses sautent aux yeux. On voit que les eaux de pluie, en traversant ce sol calcaire, iront plus vite dans des canaux plus larges, que leur durée de séjour sera moindre, et que les sources traduiront à plus bref délai les irrégularités de l'alimentation, les saisons sèches et les saisons humides. Elles seront donc, en moyenne, moins constantes que dans les terrains à éléments insolubles.

Le contact des pluies et du sol ne se faisant plus sur toute la masse, mais par des canaux plus ou moins largement ouverts, ne sera plus aussi intime que dans les pays volcaniques, et la régulation de température sera moins parfaite. Les sources seront, en moyenne, plus chaudes en été, plus froides en hiver.

Les canaux de circulation, étant plus larges, se laisseront plus facilement traverser par les matériaux meubles de la terre arable. Les sources pourront se troubler après les pluies par suite de l'entraînement d'un peu d'argile. C'est dire qu'elles ne seront pas filtrées. Dès lors, elles pourront contenir des microbes, et ici la question s'élargit aussitôt, car des considérations d'hygiène entrent en jeu.

*
* *

La question des microbes était née quand ont été faits et exécutés les projets de dérivation des sources de la vallée de la Vanne; mais elle avait trouvé le public, et même les savants, un peu sceptiques, et Belgrand n'y croyait pas. C'était pour-

tant un esprit très fin et très avisé. Il s'était donné, par l'observation, des idées très justes sur le régime hydrographique des eaux souterraines; et c'est de lui que datent presque toutes les notions générales que j'ai résumées plus haut, et appuyées d'exemples nouveaux. Ses études lui avaient permis de chercher et de trouver des sources abondantes, assez régulières comme débit, assez constantes comme température, et il les avait amenées à Paris en leur conservant toutes ces qualités. Il avait voulu aussi, cela va sans dire, que ses eaux fussent limpides; mais il prenait le mot limpidité dans le sens ancien; il croyait qu'une eau filtrée était par là même purifiée, et son aqueduc de la Vanne ne fonctionnait pas encore quand on découvrit que l'eau la plus transparente pouvait contenir des milliers de microbes.

Grand émoi! D'autant plus grand qu'il s'est créé tout de suite une Église, une Religion des microbes, qui a eu ses grands prêtres... et ses sacristains. Elle a eu aussi ses rites et ses anathèmes. On a rejeté, comme usées et encore dangereuses, toutes les anciennes méthodes employées pour juger de la qualité d'une eau. On n'a plus voulu voir qu'une chose : le nombre de germes microbiens qu'elle contenait par litre. On a passé deux ou trois ans à des numérations patientes, et c'est alors que la punition de cet exclusivisme a commencé. Les eaux classées comme les meilleures étaient naturellement les eaux sans microbes. Mais celles-là, on n'en trouvait pas, ou il y en avait si peu que ce n'était pas la peine d'en parler. Il avait donc fallu, pour rester pratique, transiger avec les microbes, les accepter jusqu'à un certain chiffre, les repousser à partir d'un certain autre. On devine ce que pouvaient être ces transactions, dans lesquelles un des contractants restait muet : du pur arbitraire. C'était bien la peine d'avoir fait avec tant de patience et de soin des numérations pour ne plus savoir que faire des nombres trouvés.

L'Institut Pasteur a résisté de son mieux à cet engouement en faisant observer qu'il y avait microbes et microbes. Il y en a que chacun de nous nourrit par millions dans son canal intestinal : pour ceux-là, qu'importe que l'eau potable nous en apporte quelques milliers de plus ! Il y en a d'autres, au contraire, qui ne peuvent nous arriver sans nous donner

quelque indisposition ou quelque maladie. Protégeons-nous contre ceux-ci, si nous le pouvons, sans nous préoccuper des autres !

« Mais quel est le moyen, dira-t-on, de distinguer les bons des mauvais, les microbes inoffensifs des microbes pathogènes? Et puis, il y a les intermédiaires. Il y a surtout un certain bacille du colon, ou coli-bacille, ainsi nommé parce qu'il est l'hôte habituel de cette partie terminale de l'intestin, et qui est bien troublant : on nous le donne tantôt comme inoffensif, tantôt comme voisin du bacille typhique. Est-ce un ami ? est-ce un faux frère ? »

La différence, répondrai-je, en restant, comme il convient ici, dans le domaine des généralités, c'est que seuls sont dangereux les microbes qui sortent du corps d'un malade. Les autres sont des microbes banaux, sans cesse en transit dans les êtres vivants, dans les eaux, dans le sol, qui y sont nécessaires, et dont on peut ne pas se préoccuper. Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'il soit bon de les rechercher, de boire de l'eau de fumier, où ils sont très abondants, ni même de l'eau mélangée, pour si peu que ce soit, d'eau de fumier. Mais quand une eau, même une eau de fumier, a filtré au travers des couches du sol, et qu'elle en est ressortie rafraîchie, privée de matière organique, et limpide au sens ancien du mot, elle est acceptable, et la preuve est que nous n'en buvons point d'autre. Toutes nos eaux potables ont, à un moment quelconque, passé par de la matière végétale ou animale en décomposition.

Mais si une quelconque de ces eaux a reçu des microbes pathogènes récemment sortis du corps d'un malade, elle peut devenir dangereuse. C'est l'homme qui est dangereux à l'homme ! Cela est si vrai que l'œuvre de Belgrand resterait inattaquable, malgré l'entrée en scène des microbes, qu'il n'avait pas prévus, si les plateaux qui dominent et alimentent les sources captées ne portaient pas d'habitations et ne recevaient aucun fumier humain. Belgrand avait visé et escompté, car il était fin, cette rareté des habitations sur les coteaux auxquels il pratiquait des saignées. Rareté toute naturelle, remarquons-le, car, s'il y a de l'eau au pied du coteau, c'est qu'il n'y en a pas en haut, et que l'homme est absent là où l'eau

est absente. Mais ce que Belgrand ignorait, ou n'avait pas consenti à voir, c'est que la présence d'un seul malade, d'un typhoïque par exemple, au voisinage d'une de ces sources, ou de leurs drains d'alimentation, ou à la surface du coteau qui les nourrit, peut contaminer les eaux et les rendre dangereuses à boire sans rien leur faire perdre de leur belle transparence.

***

Il est certain qu'il y a là un fait nouveau, devant amener la revision d'une foule de procès qu'on croyait jugés. Il est certain que le meilleur des puits peut devenir suspect dès le jour où s'installe au-dessus de lui, en amont par rapport à la nappe qui l'alimente, une habitation nouvelle qui verse ses déjections sur le sol. Il est certain qu'une galerie latérale de fleuve, dans laquelle une ville puise pour son alimentation, doit être surveillée non plus du côté du fleuve, mais du côté de la terre et des coteaux avoisinant les rives, parce que c'est de là que vient le danger. Il est certain que toute eau de source doit être surveillée non seulement aux abords de l'orifice, mais encore dans tout son parcours souterrain, surtout lorsqu'elle circule dans une région où la filtration poreuse est aussi aléatoire que dans les terrains calcaires. Il est certain que, depuis qu'on est en possession de cette notion, on a eu tort de continuer à promettre une sécurité dont on n'était plus assuré. A quoi bon, ici encore, se gendarmer contre la vérité? On y gagne qu'en se faisant jour elle prend, chez quelques-uns de ses zélateurs, des allures agressives qui sont bien inutiles à son triomphe, et même le retardent parfois, en introduisant dans le débat des questions de personnes ou d'esprit de corps, qui n'ont rien à y faire.

Je me figure que Belgrand, revenu quelques mois pour voir l'Exposition, et entrant dans le conflit, aurait des choses amusantes à dire : « Ah! vous m'accusez d'être allé chercher aussi loin des eaux aussi suspectes! eh bien, avec ce que vous savez de plus que moi, et devant quoi je m'incline, trouvez-en de meilleures plus près! et trouvez-en aussi qui vous viennent toutes seules, presque sans qu'il y ait besoin de les pousser! Vous parlez de prendre le contrepied de ce que j'ai

fait, d'aller prendre de l'eau dans la Seine pour la stériliser et la distribuer ensuite. Mais, si vous voulez la stériliser par la chaleur, voyez-vous bien le fleuve de feu par lequel il faudra la faire passer, et aussi la mer de glace, — car vous aimez à boire frais, mes chers Parisiens, et vous ne songez pas à laisser toute cette eau se refroidir toute seule... à moins que vous ne vouliez la faire servir d'abord au chauffage de l'abonné ! Et si vous stérilisez par des moyens chimiques, outre le prix de revient, dont vous ne parlez pas, vous représentez-vous toute cette pharmacie autour de celle de vos boissons dont la pureté vous est la plus chère ? Quant aux filtres artificiels et municipaux, ah ! les beaux cris si je vous avais soumis au régime de Berlin ou de Londres... Mais ne nous gaudissons pas aux dépens des voisins : il se peut qu'ils n'aient pas pu mieux faire. Laissez-moi vous dire pourtant que je n'ai pas été une bête non plus, et je maintiens que pour Paris ma solution était la meilleure. »

Et Belgrand aurait raison. Son œuvre n'est pas irréprochable, mais elle est bonne et belle ; maintenant que ses défauts sont connus... et avoués, il faut seulement les éviter dans les nouvelles adductions, et les corriger dans celles qui existent.

Les moyens à employer pour cela résultent de tout ce qui précède. Ils se rattachent surtout à cette notion que, dans les terrains calcaires, la purification par filtration est presque toujours incertaine, mais que, parmi les dangers que court et que fait courir l'eau potable, il n'y a de vraiment sérieux que ceux qui viennent de la présence de malades dans la région où les sources s'alimentent.

Rien que cela ! va-t-on dire. Faudra-t-il aller tâter le pouls, chaque matin, à tous les habitants de la vallée et des plateaux de l'Avre, de la Dhuys, de la Vanne ? — Patience ! La chose est bien plus facile qu'on ne croit, et je vais essayer de le montrer en prenant pour exemple ces sources de l'Avre dans lesquelles on a jeté tant d'encre, depuis six mois, que les esprits en restent un peu troublés.

*
* *

C'est qu'ici la purification par filtration fine apparaît non seulement plus douteuse qu'avec la Vanne et la Dhuys, mais

même impossible. Les eaux pluviales tombant au haut de la vallée, et les ruissellements qui en proviennent, coulent d'abord sur des terrains imperméables, mais, plus bas, ils rencontrent cette argile à silex dont nous avons parlé, et que la dissolution de ses éléments calcaires a transformée en une sorte d'éponge. Là, sans hésitation aucune, ils s'engouffrent tout entiers, et ne reparaissent plus qu'au fond de la vallée, où ils forment un cordon de sources dont la ville de Paris a capté quelques-unes.

La communication directe entre ces sortes de puits absorbants, nommés *bétoires*, et les sources a été démontrée en 1887 par M. Feray : en versant une liqueur colorée dans deux de ces bétoires, on a vu la couleur reparaître dans l'eau des sources. Elle était diluée, cela va sans dire ; mais enfin elle avait passé. Cela ne démontre pas, remarquons-le, que des corps en suspension dans l'eau, comme des germes de microbes, auraient passé aussi facilement que la couleur dissoute. Mais cela jette au moins un doute sur la finesse de la filtration, et il ne faut pas hésiter à dire qu'on aurait dû faire de ce point une étude plus attentive avant de poursuivre ou plutôt de commencer les travaux d'adduction.

L'expérience a pourtant prouvé qu'on n'avait pas trop présumé de la chance, puisqu'on n'a eu qu'une alerte en dix ans avec l'Avre, et encore il n'est pas sûr que les bétoires y soient pour quelque chose. Mais il n'est pas moins vrai que Paris doit à ses habitants et à ses hôtes, non pas de leur couper les eaux de l'Avre, ce dont ses habitants au moins seraient fort marris, attendu qu'ils seraient obligés de les remplacer, mais d'étudier ce qu'il y a d'obscur dans leur origine et de corriger leurs imperfections.

L'idée n'est pas nouvelle, bien entendu, et, sans le dire très haut, il y a longtemps qu'on les surveille au point de vue chimique et bactériologique. Quand, à l'Observatoire municipal de Montsouris, M. A. Lévy trouve que leur composition change, quand M. Miquel constate que leur chiffre de bactéries s'élève, ou qu'il y apparaît des microbes douteux, on les envoie à la Seine sans les utiliser. Mais, malgré le zèle des expérimentateurs, ce contrôle est insuffisant. On n'a jamais rencontré le bacille typhique dans les eaux de l'Avre. En

admettant qu'on l'ait rencontré à l'époque où ces eaux étaient soupçonnées d'avoir convoyé la fièvre typhoïde, comme il faut cinq à six jours pour le découvrir, et comme il y est sûrement très rare, il y a beaucoup de chances pour que l'eau, restée en consommation pendant qu'elle le contenait, ait pris le chemin de la Seine au moment où elle en était libérée. Bref, le contrôle chimique et bactériologique diagnostique, avec un retard inévitable, la maladie de l'eau, laisse cette eau en service pendant qu'elle est dangereuse, en prive Paris lorsqu'elle est peut-être corrigée, et, dans tous les cas, ne peut permettre de prévenir le mal puisqu'il n'en indique pas les origines.

Il faut donc ajouter à ce service un service de prévention, établi sur l'ensemble des notions que nous venons de résumer. Les sources de l'Avre sont alimentées par les pluies tombant sur un certain périmètre : déterminons d'abord ce périmètre! Il n'est pas très grand. D'après les chiffres que nous avons établis plus haut, il ne faut pas plus de six mille hectares pour fournir les quarante-deux millions de mètres cubes tirés par an de la vallée de l'Avre; c'est une surface inférieure à celle de Paris. Doublons-la si l'on veut, pour tenir compte de ce que, même dans cette région très absorbante, toute la pluie ne pénètre pas : cela nous fait dix à douze mille hectares, un carré de dix à onze kilomètres de côté.

Rien n'est plus facile que de limiter ce périmètre d'alimentation par l'emploi méthodique et raisonné des matières colorantes. Versons, au moment des pluies, dans les bétoires qu'il contient, ou dans des trous creusés artificiellement en divers points de la vallée, une solution très colorée, et cherchons quelles sont celles des sources captées qui se colorent, au bout de combien de temps la teinte y apparaît, à quel état de dilution, et combien de temps elle y persiste. Nous pourrons ainsi tracer une sorte de carte de la circulation souterraine des eaux, savoir d'où viennent celles que nous conduisons à Paris, juger, par la lenteur ou la rapidité de leur parcours souterrain, des difficultés qu'elles rencontrent sur leur route, et aussi des chances de contamination qu'elles peuvent courir.

La contamination la plus redoutable leur vient de l'homme, nous l'avons vu. Nous avons vu aussi que la région qui domine

des sources abondantes est nécessairement peu habitée. En particulier, dans la vallée de l'Avre, les fermes et les habitations sont rares sur le coteau; il n'y en aura donc qu'un petit nombre dans la zone d'alimentation des sources, telle que nous venons de la délimiter. Chacune de ces fermes, chaque village peut être l'objet d'une étude soigneuse en ce qui concerne l'écoulement des purins, des fosses d'aisance, des eaux ménagères. Aucun propriétaire ne s'opposera à ce qu'on fasse chez lui les améliorations nécessaires pour assurer la protection des eaux profondes. Mais la surveillance essentielle ne sera pas celle-là : ce sera la surveillance médicale. Il faudra que si un malade apparaît dans cette maison, dans cette ferme, dans ce villages, je parle d'un de ces malades dont la maladie peut se transmettre par les déjections, d'un typhoïque, par exemple, une autorité médicale, constamment présente sur les lieux, et avertie, ce qui est toujours bien facile à la campagne, se préoccupe de la désinfection des selles et obtienne de la famille, fût-ce à prix d'argent, des mesures d'hygiène et de protection. Ces cas de maladie sont si rares qu'il n'y a là ni difficulté ni dépense, et ainsi, jusqu'à cette limite extrême, le champ d'action du nouveau service reste précis et bien limité.

Telles sont, en effet, les principales lignes d'un projet que le conseil municipal de Paris a adopté dans sa dernière session, et qu'il a doté d'un fonds de provision suffisant pour son installation et ses premiers essais. Le projet comprend des études simultanées sur l'Avre et sur la Dhuys. Peut-être serait-il meilleur de porter d'abord tout son effort sur l'Avre, où l'étude est plus facile, et où l'apprentissage du personnel se fera plus rapidement. Car l'œuvre est nouvelle et n'a encore été tentée nulle part. Je crois qu'il en sortira une foule de notions utiles; je crois même que la science y gagnera plus que les Parisiens, dont les préoccupations du côté de l'Avre, de la Vanne et de la Dhuys me semblent excessives et peut-être dévoyées. Il y a encore dans la capitale quelques centaines de puits ouverts, dont l'eau est sûrement malsaine pour les causes que nous savons, mais est aussi gratuite et parfois revêt par là un caractère obligatoire. Peut-être qu'en regardant dans ces puits, on y trouverait la vérité.

E. DUCLAUX

LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU[1]

Les innombrables apparences du Feu volatil et versicolore se répandaient dans le firmament, rampaient sur l'eau, s'enroulaient aux vergues des navires, enguirlandaient les coupoles et les tours, ornaient les frises, enveloppaient les statues, gemmaient les chapiteaux, enrichissaient toutes les lignes, transfiguraient tous les aspects des architectures sacrées et profanes autour du profond miroir qui multipliait les merveilles. Étonnés, les yeux ne distinguaient plus ni le contour ni la qualité des éléments, mais ils étaient charmés par une vision mobile où toutes les formes vivaient d'une vie lucide et fluide, suspendues dans un éther vibrant ; de sorte que, sur l'eau, les sveltes proues recourbées et, dans le ciel, les colombes d'or par myriades semblaient rivaliser de légèreté en leur vol pareil et atteindre le faîte d'édifices immatériels.

A cette heure, édifié par les subtils génies du Feu, un temple nouveau s'élevait là même où, dans le crépuscule, on avait cru voir un neptunien palais d'argent dont l'architecture imitait les torsions des conques marines. C'était, agrandi, un de ces labyrinthes construits sur le fer des landiers, demeures aux cent portes habitées par les présages ambigus; un de ces fra-

1. Voir la Revue du 1er mai.

giles châteaux vermeils aux mille fenêtres, où se montrent un moment les princesses salamandres qui rient voluptueusement au poète charmé. Rose comme une lune naissante rayonnait sur la triple loggia la sphère de la Fortune, supportée par les épaules des Atlantes; et ses reflets engendraient un cycle de satellites. Du quai des Esclavons, de la Giudecca, de San Giorgio, avec un crépitement continu, des faisceaux de tiges enflammées convergeaient au zénith et s'y épanouissaient en roses, en lis, en palmes, formant un jardin aérien qui se détruisait et se renouvelait sans cesse par des floraisons de plus en plus riches et étranges. C'était une rapide succession de printemps et d'automnes à travers l'empyrée. Une immense pluie scintillante de pétales et de feuillages tombait des dissolutions célestes et enveloppait toutes choses d'un tremblement d'or.

Au loin, vers la lagune, par les déchirures ouvertes dans cet or mobile, on voyait s'avancer une flotte pavoisée : une escadre de galères semblables peut-être à celles qui naviguent dans le rêve du luxurieux dormant son dernier sommeil sur un lit imprégné de parfums mortels. Comme celles-là peut-être, elles avaient des cordages composés avec les chevelures tordues des esclaves capturées dans les villes conquises, ruisselants encore d'une huile suave; comme celles-là, elles avaient leurs cales chargées de myrrhe, de nard, de benjoin, d'éléomiel, de cinnamome, de tous les aromates, et de santal, de cèdre, de térébinthe, de tous les bois odoriférants accumulés en plusieurs couches. Les indescriptibles couleurs des flammes dont elles apparaissaient pavoisées évoquaient les parfums et les épices. Bleues, vertes, glauques, safranées, violacées, de nuances indistinctes, ces flammes semblaient jaillir d'un incendie intérieur et se colorer de volatilisations inconnues. Ainsi sans doute flamboyèrent, dans les antiques fureurs du saccage, les profonds réservoirs d'essences qui servaient à macérer les épouses des princes syriens. Telle maintenant, sur l'eau parsemée des matières en fusion qui gémissaient le long des carènes, la flotte magnifique et perdue s'avançait vers le bassin, lentement, comme si des rêves ivres eussent été ses pilotes et qu'ils l'eussent conduite se consumer en face du Lion stylite, gigantesque bûcher votif dont l'âme de Venise resterait parfumée et stupéfiée pour l'éternité.

— L'Epiphanie du Feu!... Quel imprévu commentaire à votre poésie, Effrena! La Cité de Vie répond par un prodige à votre acte d'adoration. Elle brûle toute, à travers son voile d'eau. N'êtes-vous pas content? Regardez! Partout pendent par millions les grenades d'or.

La Foscarina souriait, le visage éclairé par la fête. Elle était prise de cette singulière allégresse que Stelio connaissait bien et qui, sourde avec je ne sais quoi de strident, lui suggérait l'image d'une maison close et profonde où des mains impétueuses auraient à l'improviste ouvert toutes les portes et toutes les fenêtres sur les gonds rouillés.

— Il faut louer Ariane, dit-il, pour avoir apporté à cette harmonie sa note la plus sublime.

Ces paroles, il ne les avait prononcées que pour induire la cantatrice à parler, que par désir de connaître quel serait le timbre de cette voix quand elle serait descendue des hauteurs du chant. Mais sa louange se perdit dans la clameur réitérée de la foule qui regorgea sur le Môle et rendit impossible de s'y attarder davantage. Du quai, il aida les deux amies à s'embarquer dans la gondole; puis il s'assit presque à leurs genoux, sur l'escabeau. Et la longue proue dentelée pénétra dans l'enchantement, scintillante.

— Au Rio Marin, par le Grand Canal! — ordonna la Foscarina au rameur. — Vous savez, Effrena? Nous aurons à souper quelques-uns de vos meilleurs amis : Francesco de Lizo, Daniele Glàuro, le prince Hoditz, Antimo della Bella, Fabio Molza, Baldassare Stampa...

— Ce sera donc un festin? interrompit Stelio.

— Ce ne seront pas, hélas! les Noces de Cana.

— Mais n'aurons-nous pas lady Myrta, avec ses lévriers véronésiens?

— Rassurez-vous, nous aurons lady Myrta. Vous l'avez aperçue dans la salle? Elle était au premier rang, perdue en vous.

Comme, en parlant, ils se regardaient dans les yeux, ils furent l'un et l'autre envahis par un émoi soudain. Et le souvenir de l'heure crépusculaire, si pleine, qu'ils avaient vécue sur cette même eau sillonnée par cette même rame, leur emplit le cœur comme un flot de sang trouble; et ils furent saisis

par un brusque retour de cette angoisse qu'ils avaient éprouvée l'un et l'autre au moment de laisser derrière eux le silence de l'estuaire déjà au pouvoir de l'ombre et de la mort. Et leurs bouches répugnèrent aux vaines paroles trompeuses; et leurs âmes se refusèrent à l'effort de s'incliner par prudence vers ces ornements passagers de la vie de fête, qui ne pouvaient plus maintenant avoir pour eux aucun prix; et elles s'absorbèrent dans la contemplation des étranges figures qui surgissaient de leur propre abîme intérieur avec des aspects inconnus de monstrueuse richesse, tels ces entassements de trésors que les éclats de lumière faisaient voir au fond de l'eau nocturne.

Mais, dès qu'ils se turent comme à la minute où ils arrivaient près du vaisseau amenant son pavillon, ils sentirent peser plus gravement sur leur silence la présence de la musicienne, de même qu'alors son nom avait plus gravement résonné à leurs oreilles; et, peu à peu, cela devint un poids intolérable. Bien que Stelio fût assis près de ses genoux, elle ne lui paraissait pas moins distante que tout à l'heure dans la forêt des instruments : distante et inconsciente, comme tout à l'heure dans la félicité du chant. Elle n'avait pas encore parlé.

Rien que pour l'entendre parler, Stelio lui demanda, presque timide :

— Resterez-vous quelque temps encore à Venise?

Il avait cherché les paroles qu'il lui dirait; et toutes celles qui s'étaient présentées à fleur de lèvres l'avaient troublé, lui avaient paru pleines d'ambiguïtés, trop vives, insidieuses, capables de propagations infinies, comme les semences ignorées d'où naissent mille racines. Et il lui avait semblé que Perdita ne pourrait entendre aucune de ces paroles sans que son amour, à elle, en demeurât plus triste.

Alors seulement après avoir prononcé la question simple et banale, il s'aperçut que cette phrase même pouvait recéler un infini de désir et d'espérance.

— Je partirai demain, répondit Donatella. Je devrais déjà ne plus être ici.

Sa voix, si limpide et si forte dans les hauteurs du chant, était égale, sobre, comme embuée d'une opacité légère, qui faisait penser au plus précieux des métaux enveloppé dans

le plus délicat des velours. Sa brève réponse évoquait un lieu de supplice où elle devait retourner pour se soumettre à une torture qu'elle connaissait bien. Pareille à un fer trempé dans les larmes, une volonté douloureuse luisait à travers le voile de sa beauté juvénile.

— Demain! — s'écria Stelio, qui ne cacha pas son regret sincère. — Vous avez entendu, madame?

— Je sais, — répondit la Foscarina en prenant avec douceur la main de Donatella; — je sais, et c'est pour moi une grande tristesse de la voir partir. Mais elle ne peut rester plus longtemps éloignée de son père. Peut-être ignorez-vous encore...

— Quoi? — demanda Stelio avec vivacité. — Il est malade? C'est donc vrai, que Lorenzo Arvale est malade?

— Non, il n'est que fatigué, — répondit la Foscarina en se touchant le front, d'un geste peut-être involontaire, mais qui fut pour Stelio la révélation de la menace horrible suspendue sur le génie de cet artiste, naguère fécond et infatigable comme un maître d'autrefois, comme un Della Robbia ou un Verrocchio. — Fatigué... fatigué seulement... Il a besoin de repos et de baumes. Et le chant de sa fille est pour lui un baume sans pareil. N'avez-vous pas foi, vous aussi, dans les vertus curatives de la musique?

— Certes, répondit-il, Ariane possède un don divin par où son pouvoir dépasse toute limite.

Le nom d'Ariane lui venait spontanément aux lèvres pour désigner la cantatrice telle qu'il la voyait: car il lui semblait impossible de mettre devant le nom véritable de la jeune fille l'appellation ordinaire qu'imposent les habitudes mondaines. Il la voyait intacte et singulière, libre des petites attaches de la coutume, vivant d'une vie propre et circonscrite, pareille à une œuvre d'art où le style aurait imprimé son inviolable sceau. Il la voyait isolée comme ces figures que fait ressortir un contour approfondi et net, étrangère à la vie commune, fixée dans une pensée très secrète; et déjà, en face de ce recueillement impénétrable, il éprouvait une sorte d'impatience passionnée, semblable à celle de l'homme curieux en face d'une hermétique fermeture qui le tente.

— Ariane, dit-elle, avait pour ses peines, le don de l'oubli, qui me manque.

Une amertume peut-être involontaire imprégnait ces paroles, où Stelio crut découvrir l'indice d'une aspiration vers une vie moins opprimée par la douleur inutile. Il devina en elle la révolte contre l'esclavage, l'horreur du sacrifice qu'elle s'imposait, le désir véhément de s'élever vers la joie, l'aptitude à être tendue comme un bel arc par une main forte qui saurait s'en armer pour une noble conquête. Il devina qu'elle n'avait plus aucun espoir de sauver son père et qu'elle s'affligeait de n'être désormais que la gardienne d'un foyer éteint, d'une cendre sans étincelles. Et l'image du grand artiste foudroyé se dressa devant lui, non sous ses traits réels, car il n'en avait jamais connu l'apparence caduque, mais telle que la représentaient à son esprit les idées de beauté exprimées par le génie de cet homme dans le marbre et dans le bronze durables. Et il regarda fixement cette image, avec une angoisse de terreur plus glacée que ne l'inspirent les aspects les plus atroces de la mort. Et toute sa force, et tous ses désirs, et tout son orgueil résonnèrent en lui comme un faisceau d'armes secoué par une main menaçante; et il n'y eut pas une seule de ses fibres qui n'en tremblât.

Enfin la Foscarina souleva ce drap funèbre qui, tout à coup, parmi les splendeurs de la fête, avait changé la gondole en un cercueil.

— Regardez là-bas, — dit-elle en indiquant à Stelio le balcon du palais de Desdémone, — regardez la belle Ninette qui reçoit l'hommage de la sérénade entre sa guenon et son barbet.

— Ah! la belle Ninette! — s'écria Stelio qui, rejetant loin de lui sa pensée triste, s'inclina vers le balcon riant et, avec une cordiale vivacité, envoya un salut à la petite femme charmée d'écouter les musiciens, illuminée par deux candélabres d'argent aux branches desquels étaient suspendues les guirlandes des dernières roses. — Je ne l'avais pas revue encore. C'est le plus doux et le plus gracieux animal que je connaisse. Quelle bonne fortune eut ce cher Hoditz, lorsqu'il en fit la découverte derrière un couvercle de clavecin, en fouillant une boutique d'antiquaire à San-Samuele! Que dis-je? deux bonnes fortunes en un seul jour : la belle Ninette, et un couvercle peint par le Pordenone! Depuis ce jour,

l'harmonie de sa vie est complète. Comme je voudrais que vous entriez dans son nid! Vous y auriez un exemple vraiment admirable de ce que je vous disais tantôt, à la nuit tombante. Voilà un homme qui, obéissant à son goût natif pour la ténuité, a su se composer avec un art minutieux sa petite fable où il vit béat comme son aïeul morave dans l'Arcadie de Rosswald. Ah! je sais de lui mille choses exquises!

Une large péotte, ornée de lanternes multicolores, chargée de musiciens et de chanteurs, était arrêtée sous le palais de Desdémone. La vieille chanson de la jeunesse brève et de la beauté passagère montait doucement vers la petite femme qui écoutait en souriant de son rire enfantin, entre sa guenon et son barbet, comme dans une estampe de Longhi :

Do beni vu ghavè,
Beleza e zoventù;
Co i va no i torna più,
Nina mia cara[1]...

— Ne vous semble-t-il pas, Effrena, que voici l'âme vraie de Venise, et que l'autre, celle dont vous avez présenté l'image à la foule, est la vôtre seulement? — dit la Foscarina en balançant un peu la tête au rythme de la molle chanson qui coulait dans tout le Grand Canal, répétée au loin par d'autres barques mélodieuses.

— Non, répondit Stelio; ceci n'est point l'âme vraie de Venise. En nous existe, vagabonde comme un papillon voletant à la surface de notre âme profonde, une *animula*, un minuscule esprit joyeux qui souvent nous séduit et nous amène à nous incliner vers les plaisirs aimables et médiocres, vers les passe-temps puérils, vers les musiques légères. Cette *animula vagula* existe même dans les natures les plus graves et les plus violentes, pareille à ce clown attaché à la personne d'Othello; et quelquefois elle trompe notre jugement. Ce que vous entendez maintenant chantonner sur les guitares, c'est l'*animula* de Venise; mais son âme vraie ne se découvre que dans le silence, et plus terriblement, soyez-en sûre, en

1. « Vous avez deux biens, — beauté et jeunesse; — quand ils s'en vont, ils ne reviennent plus, — ma chère Nina... »

plein été, à midi, comme le grand Pan. Tout à l'heure aussi, là-bas, sur le bassin de Saint-Marc, je croyais que vous l'aviez entendue vibrer quelques minutes dans l'immense incendie. Vous oubliez Giorgione pour la Rosalba!

Autour de la péotte se pressaient les bateaux pleins de femmes languissantes, penchées vers la musique en des attitudes d'abandon, comme sur le point de s'évanouir entre des bras invisibles. Et, autour de cette volupté rassemblée, les reflets des lanternes dans l'eau tremblaient comme une floraison de nénuphars lumineux.

Se lassarè pàssar
La bela e fresca età,
Un zorno i ve dirà
Vechia maura;
E bramarè, ma invan,
Quel che ghavevi in man
Co avè lassà scampar
La congiontura[1].

C'était vraiment la chanson de ces dernières roses qui se fanaient aux branches des candélabres. Elle évoquait dans l'âme de Perdita le cortège de la Saison défunte, l'enveloppe opaline où Stelio avait renfermé le doux cadavre vêtu d'or. Ce que voyait l'actrice, à travers le cristal scellé par le Maître du Feu, au fond de la lagune, sur la prairie d'algues, c'était sa propre image. Un froid soudain se répandit par tous ses membres; de nouveau l'étreignirent l'horreur et le dégoût de son corps qui n'était plus jeune. Et, se souvenant de la récente promesse, pensant que, cette nuit même, l'aimé pourrait lui en réclamer l'accomplissement, de nouveau elle se contracta toute dans un frisson de pudeur douloureuse, où se mêlaient la crainte et l'orgueil. Ses yeux experts et désespérés parcoururent la personne assise à son flanc, la scrutèrent, la pénétrèrent, en sentirent la force occulte mais certaine, la fraîcheur intacte, la santé pure, et cette indéfinissable vertu d'amour qu'exhale comme un arome le corps chaste des vierges quand

1. « Si vous laissez passer — la belle et fraîche jeunesse, — un jour on vous appellera — vieille décrépite; — et vous regretterez, mais en vain, — ce que vous aviez entre les mains — lorsque vous avez laissé — fuir l'occasion. »

il vient d'atteindre sa parfaite floraison. Elle crut reconnaître un courant de secrète affinité qui reliait déjà cette créature au poète; elle crut deviner les paroles qu'il lui adressait en silence. Une atroce angoisse la mordit en pleine poitrine, si intolérable que, par un geste involontaire, ses doigts s'accrochèrent convulsivement à la corde noire de l'appui-bras : on entendit grincer le petit griffon de métal qui la supportait.

Ce geste ne put échapper à la vigilance inquiète de Stelio. Il vit cette angoisse et, pendant quelques instants, il en éprouva lui-même la poignante morsure, mais avec un mélange d'impatience et presque de courroux : car cela traversait et interrompait comme un cri destructeur une fiction de vie transcendante qu'il était occupé à construire en lui-même pour concilier l'inconciliable, pour conquérir cette force nouvelle qui se présentait à lui comme un arc à tendre, et pour ne pas perdre cependant la saveur de cette maturité que la vie avait imprégnée de toutes ses essences, le bénéfice de cette attention et de cette foi passionnées qui aiguisaient son intelligence et alimentaient son orgueil.

« Ah! Perdita, pensait-il, pourquoi, du ferment de vos amours humaines, ne s'est-il pas dégagé un pur esprit d'amour plus qu'humain? Ah! pourquoi ai-je voulu finalement vous vaincre par mon désir, bien que je sache qu'il est trop tard? et pourquoi permettez-vous que je lise dans vos yeux la certitude de votre don prochain, parmi un flot de doutes qui n'auront plus le pouvoir de rétablir le pacte aboli? Comprenant l'un et l'autre que ce pacte faisait toute la noblesse de notre longue communion, nous n'avons pas su le préserver; et, à la dernière heure, nous céderons aveuglément à l'appel d'une trouble voix nocturne. Tantôt, lorsque votre tête se dressait dans l'orbe des constellations, ce que je voyais en vous, ce n'était plus l'amante charnelle, c'était la muse divulgatrice de ma poésie; et toute la gratitude de mon âme est allée à vous, non pour la promesse du plaisir, mais pour la promesse de la gloire. Ne l'avez-vous pas compris, vous qui comprenez toujours? Par une invention merveilleuse, comme toujours, n'avez-vous pas, d'un rayon de votre sourire, conduit mon désir vers une resplendissante jeunesse que vous aviez choisie et réservée pour moi? Quand vous

descendiez ensemble le grand escalier et que vous veniez vers moi, n'aviez-vous pas l'aspect de la femme qui apporte un don ou un message inattendu? Non pas inattendu, peut-être, Perdita! Car ce que j'attendais pour moi de votre sagesse infinie, c'était un acte extraordinaire... »

— Comme elle est heureuse, la belle Ninette, entre sa guenon et son barbet! — soupira la désespérée, en retournant la tête vers la chanson facile et le balcon riant.

La zoventù xe un fior
Che apena nato el mor,
E un zorno gnanca mi
No sarò quela[1].

Donatella Arvale aussi retourna la tête, et Stelio en même temps qu'elle. Il ne sombrait pas, le frêle esquif qui portait sur l'eau et sur la musique ce lourd destin au triple visage.

E vegna quel che vol,
Lassè che vaga[2]*!*

Dans tout le Grand Canal courait, au loin répétée par toutes les barques, la mélodie du plaisir fugitif. Fascinés par le rythme, les esclaves de la rame unirent leurs voix au chœur joyeux. Cette joie, qui avait paru terrible au poète dans le premier cri de la foule pressée sur le Môle, s'atténuait maintenant, se faisait lascive, se fleurissait de jeux et de grâces, devenait douce et indulgente. L'*animula* de Venise répétait le refrain de la vie oublieuse, qui pince les guitares et danse parmi les festons de lanternes.

E vegna quel che vol,
Lassè che vaga!

Tout à coup, devant le rouge palais des Foscari, dans la courbe du canal, un grand bucentaure s'enflamma comme une tour qui s'incendie. De nouvelles foudres crépitèrent dans le ciel. De nouvelles colombes ardentes s'envolèrent du

1. « La jeunesse est une fleur — qui meurt aussitôt née, — et un jour, moi aussi, — je ne serai plus celle que je suis. »

2. « Et advienne que pourra, — laissez passez ! »

tillac, surpassèrent les terrasses, rampèrent sur les marbres, sifflèrent sur l'eau, s'y multiplièrent en étincelles, y flottèrent en fumées. Le long des bordages, en haut des gaillards, à la poupe, à la proue, par une explosion simultanée, mille fontaines de feu s'ouvrirent, s'élargirent, se confondirent, illuminèrent d'une violente rougeur les deux côtés du canal, jusqu'à San Vitale, jusqu'au Rialto. Le bucentaure disparut, transmué en un nuage de pourpre tonnante.

— Par San Polo ! par San Polo ! — cria la Foscarina au rameur, la tête courbée comme sous une tempête et protégeant ses oreilles avec ses paumes contre le fracas.

Donatella Arvale et Stelio Effrena se regardèrent de nouveau avec des yeux éblouis. Et de nouveau leur visage, allumé par les reflets, resplendissait comme s'ils se fussent penchés sur une fournaise ou sur un volcan.

La gondole entra dans le Rio di San Polo, se glissa dans l'ombre. Un froid subit tomba sur les trois taciturnes. Sous l'arche du pont, leurs âmes réentendirent la cadence de la rame ; et le bruit de la fête leur parut infiniment lointain. Toutes les maisons étaient obscures ; le campanile était muet et seul parmi les étoiles ; le Campiello del Remer, le Campiello del Pistor étaient déserts, et l'herbe y respirait en paix ; les arbres, débordant par-dessus les murs des petits jardins, sentaient mourir les feuilles sur leurs branches dressées vers le ciel serein.

*
* *

— Donc, pour quelques heures, au moins, à Venise, le rythme de l'art et la pulsation de la vie ont retrouvé un même battement, — dit Daniele Glàuro, en élevant sur la table son calice auquel manquait la patène sacrée. — Qu'il me soit permis d'exprimer, pour moi et aussi pour nombre d'absents, la reconnaissance et la ferveur qui confondent en une seule image de beauté les trois personnes à qui nous devons ce miracle : la maîtresse du logis, la fille de Lorenzo Arvale, et le poète de Perséphone.

— Pourquoi la maîtresse du logis, Glàuro ? — demanda la Foscarina en souriant avec une grâce étonnée. — Moi

aussi, j'ai, comme vous, non pas donné, mais reçu la joie. Donatella et le donateur, les voilà, ceux qu'il faut couronner. C'est à eux deux que revient toute la gloire.

— Mais, tantôt, dans la salle du Grand Conseil, — répondit le docteur mystique, — votre silencieuse présence auprès de la sphère céleste n'était pas moins éloquente que la parole de Stelio ni moins musicale que le chant d'Ariane. Une fois encore vous avez divinement sculpté dans le silence votre propre statue, non moins vivante en notre souvenir que la parole et que le chant.

Stelio, avec un frisson secret, revit le monstre éphémère et versatile au flanc duquel émergeait la muse tragique, la tête dressée dans l'orbe des constellations.

— C'est vrai, c'est vrai! — s'écria Francesco de Lizo. — Moi aussi, j'ai eu cette pensée. Quand on vous regardait, on reconnaissait que vous étiez l'âme de ce monde idéal que chacun de nous se formait selon ses aspirations particulières, en écoutant la parole, le chant et la symphonie.

— Chacun de nous, — dit Fabio Molza, — sentait que, dans votre figure qui dominait la foule, en face du poète, il y avait une signification insolite et grande.

— On aurait cru que vous assistiez seule à la naissance mystérieuse d'une idée nouvelle, — dit Antimo della Bella. — Toutes les choses d'alentour semblaient s'animer pour la produire, cette idée qui nous sera bientôt révélée, en récompense de la foi profonde avec laquelle nous l'avons attendue.

L'animateur sentit au dedans de lui-même tressaillir l'œuvre qu'il nourrissait, informe encore, mais déjà viable; et, par un mouvement brusque, toute son âme s'inclina, comme investie d'un souffle lyrique, vers la puissance fécondante et révélatrice qui émanait de la femme dionysiaque à laquelle s'adressait la louange de ces fervents esprits.

Tout d'un coup, elle était devenue très belle: créature nocturne façonnée par les passions et les rêves sur une enclume d'or, simulacre vivant des immortels destins et des énigmes éternelles. Bien qu'elle fût immobile, bien qu'elle se tût, ses accents fameux, ses gestes mémorables semblaient vivre autour d'elle et vibrer indéfiniment, comme les mélodies autour des cordes qui ont coutume de les répéter, comme les

rimes autour du livre fermé auquel ont coutume de recourir l'amour et la douleur pour y trouver l'ivresse et la consolation. L'héroïque fidélité d'Antigone, la fureur fatidique de Cassandre, la fièvre dévorante de Phèdre, la cruauté de Médée, le sacrifice d'Iphigénie, Myrrha devant son père, Polyxène et Alceste devant la mort, Cléopâtre diverse comme le vent et le feu par le monde, lady Macbeth, la voyante homicide aux petites mains, et ces grands lis emperlés de rosée et de larmes, Imogène, Juliette, Miranda, et Rosalinde, et Jessica, et Perdita, les plus tendres âmes et les plus terribles et les plus magnifiques résidaient en elle, habitaient son corps, luisaient dans ses prunelles, respiraient par sa bouche qui savait le miel et le poison, la coupe gemmée et la tasse d'écorce. Ainsi paraissait s'amplifier dans un espace sans limites et se perpétuer dans un temps sans fin le contour de la substance et de la vie humaine; et pourtant, ce n'était que le mouvement d'un muscle, un signe, un trait, un battement des paupières, un léger changement de couleur, une inclination presque imperceptible de la tête, un jeu fugitif d'ombres et de lumières, une foudroyante vertu expressive irradiée dans la chair étroite et frêle, qui engendraient continuellement ces mondes infinis d'impérissable beauté.

Les génies mêmes des lieux consacrés par la poésie frémissaient autour d'elle et l'entouraient de visions changeantes. La poudreuse plaine de Thèbes, l'Argolide assoiffée, les myrtes brûlés de Trézène, les saints oliviers de Colone, le Cydnus triomphal, et la pâle campagne de Dunsinane et la caverne de Prospero, et la forêt des Ardennes, les pays arrosés de sang, travaillés par la douleur, transfigurés par un rêve ou éclairés par un sourire inextinguible, apparaissaient, fuyaient, s'évanouissaient derrière sa tête. Et d'autres pays reculés, les régions des brumes, les landes septentrionales, et, par delà les océans, les continents immenses où elle avait passé comme une force inouïe au milieu des multitudes étonnées, porteuse de la parole et de la flamme, s'évanouissaient derrière sa tête; et aussi les multitudes avec les montagnes, avec les fleuves, avec les golfes, avec les cités impures, les races vieilles et engourdies, les peuples forts aspirant à l'empire de la terre, les nations neuves qui arrachent à la nature

ses énergies les plus secrètes pour les asservir au travail tout-puissant dans les édifices de fer et de cristal, les colonies abâtardies qui fermentent et se corrompent sur un sol vierge, toutes les foules barbares vers qui elle était venue comme la messagère du génie latin, toutes les masses ignares à qui elle avait parlé la langue sublime de Dante, tous les troupeaux humains d'où était montée vers elle, sur un flot d'anxiétés et d'espérances confuses, l'aspiration à la Beauté. Elle était là, créature de chair caduque, assujettie aux tristes lois du temps; et un amas énorme de réalité et de poésie pesait sur elle, s'élargissait autour d'elle, palpitait selon le rythme de son haleine. Ce n'était pas dans la fiction seulement qu'elle avait jeté ses cris, étouffé ses sanglots; c'était aussi dans la vie journalière. Elle avait violemment aimé, lutté, pâti dans son âme et dans son sang. Quelles amours? Quels combats? Quelles affres? De quels abîmes de mélancolie avait-elle rapporté les exaltations de sa force tragique? A quelles sources d'amertume avait-elle abreuvé son libre génie? Certes, elle avait été témoin des plus cruelles misères, des plus sombres ruines; elle avait connu les efforts héroïques, la pitié, l'horreur, le seuil de la mort. Toutes ses soifs brûlaient dans le délire de Phèdre; et, dans la soumission d'Imogène, tremblaient toutes ses tendresses. Ainsi la Vie et l'Art, le passé irrévocable et l'éternel présent, la faisaient profonde, multanime et mystérieuse, magnifiaient par delà les bornes humaines ses destins ambigus, la rendaient pareille aux temples et aux forêts.

Et elle était là, respirante, sous les yeux des poètes qui la voyaient une et diverse.

« Ah! je te posséderai comme dans une vaste orgie; je t'agiterai comme un faisceau de thyrses; dans ta chair experte, je secouerai toutes les choses divines et monstrueuses dont tu es lourde, et les choses accomplies, et celles qui, encore en travail, croissent au fond de ton être comme une moisson sacrée! » chantait le démon lyrique de l'animateur qui reconnaissait dans le mystère de cette femme la puissance survivante du mythe primitif, l'initiation renouvelée du dieu qui avait fondu en un seul ferment toutes les énergies de la nature et, par la variété des rythmes, élevé les sens et les esprits humains, dans son culte enthousiaste, jusqu'au som-

met de la joie et de la douleur. « J'ai bien fait, j'ai bien fait d'attendre. Le changement des années, le tumulte des rêves, la palpitation de la lutte, la rapidité des triomphes, l'impureté des amours, les enchantements des poètes, les acclamations des peuples, les merveilles de la terre, la patience et la furie, les pas dans la fange, les essors aveugles, tout le mal, tout le bien, ce que je sais et ce que j'ignore, ce que tu sais et ce que tu ignores, tout a préparé la plénitude de ma nuit. »

Il se sentait suffoquer et pâlir. Le désir sauvage l'avait pris à la gorge, pour ne le plus lâcher; et son cœur se gonflait de la même angoisse qu'ils avaient éprouvée tous les deux au crépuscule, en naviguant sur cette eau qui semblait couler pour eux dans une clepsydre effroyable.

Ainsi, tandis que se dissipait tout à coup la vision démesurée des lieux et des événements, cette créature nocturne lui sembla encore plus profondément se confondre avec la Cité aux mille ceintures vertes et aux immenses colliers. Dans la ville et dans la femme, il voyait maintenant ce qu'il n'avait jamais vu : l'une et l'autre brûlaient, en cette nuit d'automne; la même fièvre courait par les canaux et par les veines.

Les astres scintillaient, les arbres ondulaient, un jardin s'approfondissait derrière la tête de Perdita. Par les balcons ouverts, les souffles du ciel entraient dans la salle, agitaient les flammes des candélabres et les calices des fleurs, traversaient les portes, faisaient palpiter les tapisseries, animaient toute la vieille maison des Capello où la tragédienne, que les peuples avaient couverte de gloire et d'or, amassait les reliques de la magnificence républicaine. Les fanaux des galions, les boucliers à la turque, les carquois de cuir, les casques de bronze, les caparaçons de velours, ornaient les appartements habités par la dernière descendante de ce merveilleux César Darbes qui seul avait soutenu la *Comedia dell' arte* contre la réforme goldonienne et changé en une convulsion de rire l'agonie de la Sérénissime République.

— Tout ce que je souhaite, c'est d'être l'humble servante de cette idée, — dit la Foscarina à Antimo della Bella, d'une voix qui tremblait un peu : car ses yeux avaient rencontré le regard de Stelio.

— Vous seule pouvez la faire triompher, — dit Francesco de Lizo. — L'âme de la foule vous est soumise à jamais.

— Le drame ne doit être qu'un rite ou un message, — déclara sentencieusement Daniele Glàuro. — Il faut que la représentation soit de nouveau rendue solennelle comme une cérémonie religieuse, puisqu'elle enferme les deux éléments constitutifs de tout culte : la personne vivante en qui, sur la scène comme devant l'autel, s'incarne le verbe d'un révélateur; la présence de la multitude muette comme dans les temples...

— Bayreuth! interrompit le prince Hoditz.

— Non; le Janicule! — s'écria Stelio, sortant tout à coup de son vertigineux silence. — Une colline romaine! Ce qu'il faut, ce n'est pas le bois et la brique de la Haute-Franconie; c'est un théâtre de marbre sur la colline romaine. Nous l'aurons.

La subite protestation du maître semblait venir d'un allègre dédain.

— Vous n'admirez pas l'œuvre de Wagner? — lui demanda Donatella Arvale avec un léger froncement de sourcils qui, pendant une seconde, rendit presque dur son hermétique visage.

Il la regarda au fond des prunelles : il sentait qu'il y avait quelque chose d'obscurément hostile dans les manières de la vierge et il éprouvait lui-même contre elle une sourde inimitié. A ce moment encore il la vit isolée, vivant d'une vie propre et circonscrite, fixée dans une pensée très secrète, étrangère et inviolable.

— L'œuvre de Wagner, répondit-il, est fondée sur l'esprit germanique, est d'essence purement septentrionale. Sa réforme n'est pas sans analogie avec celle tentée par Luther. Son drame n'est que la fleur suprême du génie d'une race, l'abrégée extraordinairement puissant des aspirations qui travaillèrent l'âme des symphonistes et des poètes nationaux, depuis Bach jusqu'à Beethoven, depuis Wieland jusqu'à Gœthe. Si vous imaginiez son œuvre sur le rivage méditerranéen, parmi nos clairs oliviers, parmi nos lauriers sveltes, sous l'éclat glorieux du ciel latin, vous la verriez pâlir et se dissoudre. Puisque, selon sa parole même, il est donné à l'artiste de voir

resplendir dans sa perfection future un monde encore informe et d'en jouir prophétiquement par le désir et l'espérance, je vous annonce l'avènement d'un art nouveau ou renouvelé qui, par la simplicité forte et sincère de ses lignes, par sa grâce vigoureuse, par l'ardeur de ses inspirations, par la pure puissance de ses harmonies, continuera et couronnera l'immense édifice idéal de notre race élue. Je me glorifie d'être latin ; et, veuillez me pardonner, exquise lady Myrta, et vous, mon délicat Hoditz, en tout homme de sang différent, je ne reconnais qu'un barbare.

— Mais Wagner aussi, — dit Baldassare Stampa qui, revenant de Bayreuth, avait encore l'âme toute remplie d'extase, — Wagner aussi, quand il déroule le fil de ses théories, part des Grecs.

— Un fil inégal et embrouillé, répliqua le poète. Rien! n'est plus loin de l'Orestie que la tétralogie de l'Anneau. Les Florentins de la Casa Bardi ont pénétré bien plus profondement l'essence de la tragédie grecque. Honneur à la Camerata du comte de Vernio !

— J'avais toujours cru que la Camerata était une oiseuse réunion d'érudits et de rhéteurs! dit Baldassare Stampa.

— Tu entends, Daniele? — s'écria Stelio s'adressant au docteur mystique. — Y eut-il jamais au monde foyer d'intelligence plus ardent? Ils cherchaient dans l'antiquité grecque l'esprit de vie; ils tâchaient de développer harmonieusement toutes les énergies humaines, de manifester par tous les moyens de l'art l'homme intégral. Giulio Caccini enseignait que ce qui contribue à l'excellence du musicien, c'est, non pas seulement les choses particulières, mais tout l'ensemble des choses. La fauve chevelure de Jacopo Peri, du Zazzerino, flamboyait dans son chant comme celle d'Apollon. En ce discours qui sert de préface à la *Rappresentazione di Anima et di Corpo,* Emilio del Cavaliere expose sur l'organisation du théâtre nouveau les mêmes idées qui, depuis, se sont réalisées à Bayreuth, y compris les règles du parfait silence, de l'orchestre invisible et de l'ombre favorable. Marco da Gagliano, en célébrant le *spettacolo di festa*, fait l'éloge de tous les arts qui lui prêtent leur concours, « de telle sorte qu'avec l'intellect soient flattés en même temps tous les plus nobles sentiments

par les plus délectables arts qu'ait inventés l'esprit humain...» Cela suffit, je pense?

— Le Bernin, — reprit Francesco de Lizo, — fit représenter à Rome un drame pour lequel il avait lui-même construit le théâtre, peint les décors, sculpté les statues ornementales, inventé les machines, écrit les paroles, composé la musique, réglé les danses, dirigé les acteurs, dansé, chanté, déclamé...

— Suffit! suffit! — cria le prince Hoditz en riant. — Le barbare est vaincu.

— Non, cela ne suffit pas encore! dit Antimo della Bella. Il reste à glorifier le plus grand des innovateurs, celui que la passion et la mort sacrèrent vénitien, celui qui a son tombeau dans l'église des Frari, tombeau digne d'un pèlerinage : le divin Claudio Monteverde.

— Voilà une âme héroïque, de pure essence italienne! approuva chaleureusement Daniele Glàuro.

— Il accomplit son œuvre dans la tempête, aimant, souffrant, combattant, seul avec sa foi, avec sa passion et avec son génie, — dit la Foscarina, lentement, comme absorbée dans la vision de cette vie douloureuse et courageuse qui avait alimenté de son sang le plus chaud les créations de son art. — Parlez-nous de lui, Effrena.

Stelio vibra comme si elle l'eût touché à l'improviste. Une fois encore la vertu expressive de cette bouche divulgatrice évoqua d'une infinie profondeur une figure idéale qui surgit comme d'un sépulcre devant les yeux des poètes, avec la couleur et le souffle de la réalité. L'ancien joueur de viole, veuf ardent et triste comme l'Orphée de son œuvre, apparut dans le cénacle.

Ce fut une apparition de feu, plus fière et plus éblouissante que celle qui avait embrasé le bassin de Saint-Marc : une flamboyante force de vie, projetée des entrailles de la nature vers l'anxiété des multitudes; un véhément rayon de lumière, jailli d'un ciel intérieur pour éclairer les fonds les plus secrets de la volonté et du désir humains; un chant inouï, émergé du silence originaire pour signifier ce qu'il y a d'éternel et d'éternellement indicible dans le cœur du monde.

— Qui oserait parler de lui, s'il consentait lui-même à nous parler? — dit l'animateur avec trouble, impuissant à conte-

nir la plénitude qui flottait en lui comme une mer d'angoisse.

Et il regarda la cantatrice, et il la vit telle que, durant les pauses, elle lui était apparue parmi la forêt des instruments, blanche et inanimée comme une statue.

Mais l'esprit de beauté qu'on avait évoqué tout à l'heure devait se manifester en elle.

— Ariane! — dit tout bas Stelio, comme pour la réveiller.

Elle se leva sans rien dire, gagna la porte, entra dans la pièce voisine. On entendit le bruit léger de sa robe et de son pas; ensuite, le craquement du clavecin qui s'ouvrait. Tous étaient muets et attentifs. Un silence musical occupait la place restée vide dans le cénacle. Une seule fois, le souffle du vent inclina les flammes des bougies, agita les fleurs. Puis tout s'immobilisa dans une attente anxieuse.

Lasciatemi morire [1] *!*

Soudain, les âmes furent ravies par un pouvoir semblable à cet aigle qui, en songe, ravit Dante jusqu'à la région du feu. Elles brûlaient toutes ensemble dans l'éternelle vérité, entendaient la mélodie du monde passer à travers leur extase lumineuse.

Lasciatemi morire!

Était-ce Ariane qui pleurait encore une nouvelle douleur? Ariane qui montait, montait encore dans le martyre?

E che volete
Che mi conforte
In così dura sorte,
In così gran martire?
Lasciatemi morire [2]?

La voix se tut; la cantatrice ne reparut point. L'air de Claudio Monteverde se composa dans le souvenir des auditeurs comme une ligne immuable.

1. « Laissez-moi mourir! »

2. « Et que voulez-vous — qui me réconforte — dans un sort si cruel, — dans un si grand martyre? — Ah! laissez-moi mourir. »

— Y a-t-il un marbre grec qui ait atteint à une perfection de style plus ingénue et plus sûre? — dit Daniele Glàuro à voix basse, comme s'il craignait de troubler le silence musical.

— Quelle douleur sur la terre a jamais pleuré ainsi? — balbutia lady Myrta, les yeux pleins de larmes qui coulaient entre les rides de son pauvre visage exsangue, et qu'elle essuyait de ses mains tremblantes, déformées par la goutte.

L'intellect austère de l'ascète et cette douce âme sensitive enfermée dans cette vieille chair infirme rendaient témoignage à la même puissance. De pareille façon, presque trois siècles auparavant, à Mantoue, dans le fameux théâtre, six mille spectateurs n'avaient pu réprimer leurs sanglots; et les poètes avaient cru à la vivante présence d'Apollon sur la nouvelle scène.

— Voilà, Baldassare, fit Stelio, voilà un artiste de notre race qui, par les moyens les plus simples, réussit à s'élever jusqu'au plus haut degré de cette beauté dont le Germain ne s'approcha que rarement, dans sa confuse aspiration vers la patrie de Sophocle.

— Connais-tu la lamentation du roi malade? — demanda le jeune homme à la chevelure ensoleillée, qu'il semblait avoir héritée de la Sapho vénitienne, de « l'alta Gasparra », de l'infortunée amie de Collaltino.

— Toute la détresse d'Amfortas est déjà contenue dans un motet que je connais bien : *Peccantem me quotidie*; mais avec quel essor lyrique, avec quelle simplicité puissante! Toutes les forces de la tragédie s'y trouvent pour ainsi dire sublimées, comme les instincts d'une multitude dans une âme héroïque. Le langage de Palestrina, beaucoup plus ancien, me paraît encore plus pur et plus viril.

— Mais le contraste de Kundry et de Parsifal, au second acte, le motif d'Herzeleïde, la figure impétueuse, la figure de la douleur tirée du mot de l'agape sacrée, le motif de l'aspiration de Kundry, le thème prophétique de la promesse, le baiser sur la bouche du Fol, tout ce déchirant et enivrant contraste de désir et d'horreur : « La plaie, la plaie! voici qu'elle me brûle, voici qu'elle saigne en moi!... » Et, sur la frénésie désespérée de la tentatrice, la mélodie de la soumission : « Laisse-moi pleurer sur ta poitrine! Que pour une

heure je m'unisse à toi; et, même si Dieu me repousse, en toi je serai rachetée et sauvée! » Et la réponse de Parsifal, où revient avec une solennité si haute le motif du Fol, transfiguré maintenant et devenu le Héros promis: « L'enfer pour nous éternellement, si, ne fût-ce qu'une heure, je te laisse me serrer entre tes bras... » Et la sauvage extase de Kundry: « Puisque mon baiser t'a rendu voyant, l'entier embrassement de mon amour te fera divin. Une heure, une seule heure avec toi, et je serai sauvée! » Et les suprêmes efforts de sa volonté démoniaque, le dernier geste pour séduire, l'imploration et l'offre furibonde: « Seul ton amour me sauve. Laisse-moi t'aimer. Mien, seulement pour une heure! Tienne, seulement pour une heure! »

Éperdus, Perdita et Stelio se regardèrent au fond de l'âme; dans un battement de paupières, ils s'étreignirent, s'unirent, et se pâmèrent comme sur un lit de volupté et de mort.

La Marangona, la grosse cloche de Saint-Marc, sonnait minuit. De même que tout à l'heure, au crépuscule, il leur sembla qu'ils percevaient le bourdonnement du bronze dans la racine de leurs cheveux, comme un frisson de leur propre chair. Ils crurent sentir passer encore sur leur tête cet immense ouragan de sons au milieu duquel ils avaient soudain vu s'élever les apparitions de la Beauté consolatrice invoquées par la Prière unanime. Toutes les grâces des eaux, l'infini tremblement du désir qui se cache, l'anxiété, la promesse, l'adieu, la fête, et le monstre formidable aux mille visages humains, et la grande sphère étoilée, et les clameurs, et les musiques, et le chant, et les prodiges du feu, le retour par le canal sonore, la chanson de la jeunesse brève, la lutte et l'angoisse muette dans la gondole, l'ombre subite sur les trois destins, le festin illuminé par l'idée belle, les pressentiments, les espérances, les orgueils, toutes les pulsations de la vie forte se renouvelèrent en eux, s'accélérèrent, furent mille et ne furent qu'une. Et ils crurent avoir vécu par delà toute limite humaine, et qu'à cette minute ils avaient devant eux une immensité inconnue qu'ils pourraient aspirer comme on humerait d'un trait un océan: car, après avoir tant vécu, ils se sentaient vides; car, après avoir tant bu, ils restaient

assoiffés. Une illusion violente s'était emparée de leurs âmes riches. Elles pensèrent s'accroître démesurément dans la richesse l'une de l'autre. La vierge avait disparu. Les yeux de la femme désespérée et nomade répétaient : « L'entier embrassement de mon amour te fera divin. Une heure, une heure seulement avec toi, et je serai sauvée! Mien, seulement pour une heure! Tienne, seulement pour une heure! »

Et la tragédie sacrée continuait à grandir dans le commentaire éloquent de l'enthousiaste Baldassare. Kundry, la tentatrice forcenée, l'esclave du désir, la Rose de l'Enfer, l'originelle Perdition, la maudite, réapparaissait maintenant dans l'aube d'avril; elle réapparaissait humble et pâle sous la robe de la messagère, la tête courbée, le regard éteint; et sa voix rauque et brisée n'avait plus que cette unique parole: « Servir! servir! ».

La mélodie de la solitude, la mélodie de la soumission, la mélodie de la purification préparaient autour de son humilité l'enchantement du Vendredi Saint. Et voici Parsifal dans sa noire armure, le morion clos, la lance baissée, enfermé dans le rêve et dans le fer: « Je viens par des sentiers périlleux; mais ce jour me sauvera peut-être, puisque j'entends le murmure de la divine forêt... » L'espérance, la douleur, le remords, le souvenir, la promesse, la foi haletant vers le salut, de mystérieuses mélodies sacrées, tissaient l'idéal manteau dont allait se couvrir le Simple, le Pur, le Héros envoyé pour guérir la plaie sans remède : « Me conduiras-tu aujourd'hui vers Amfortas? » Il s'alanguissait, défaillait entre les bras du vieillard. « Servir! servir! » La mélodie de la soumission se déployait une fois encore dans l'orchestre, mettait en fuite l'impétueuse figure primitive. « Servir! » La femme fidèle apportait l'eau, s'agenouillait humble et ardente, lavait les pieds de l'aimé. « Servir! » La femme fidèle tirait de son sein un vase de baume, oignait les pieds de l'aimé, les essuyait avec sa chevelure défaite. « Servir! » Le Pur s'inclinait vers la pécheresse, versait le pur élément sur la tête sauvage : « Ainsi j'accomplis mon premier office. Reçois le baptême et crois au Rédempteur! » Kundry éclatait en sanglots et touchait du front la terre, affranchie du désir, affranchie de la malédiction. Et alors, des profondes harmonies finales de l'appel au Rédempteur, se dégageait, s'élevait,

s'épanchait avec une surhumaine suavité la mélodie du pré en fleurs : « Comme il est beau, le pré, aujourd'hui ! Un jour, de merveilleuses fleurs m'enlacèrent ; mais l'herbe et la corolle n'eurent jamais un tel parfum... » Extatique, Parsifal contemplait le pré et la forêt tout riants de rosée dans la lumière matinale.

— Ah ! qui pourrait oublier ce moment sublime? — s'écria l'émerveillé, dont le visage maigre semblait réfléchir l'éclair de cette joie. — Tous, dans l'obscurité du théâtre, nous demeurions immobiles comme une seule masse compacte. On eût dit que, pour écouter, le sang s'était arrêté dans toutes les veines. Du Golfe Mystique, la symphonie montait en illusion de lumière, les notes se changeaient en rayons de soleil, s'engendraient avec l'allégresse du brin d'herbe qui perce la terre, de la corolle qui s'ouvre, de la branche qui pousse ses bourgeons, de l'insecte qui déploie ses ailes. Et toute l'innocence des choses qui naissent pénétrait en nous ; et notre âme revivait je ne sais quel rêve de notre lointaine enfance... *Infantia*, la parole de Carpaccio !... Ah ! Stelio, cette parole, comme tu as su la répéter à notre vieillesse ! Comme tu as su nous inspirer le regret de ce que nous avons perdu et l'espérance de le recouvrer au moyen de l'art indissolublement rattaché à la vie !

Stelio se taisait, écrasé sous le poids de l'œuvre gigantesque accomplie par ce créateur barbare que l'enthousiasme de Baldassare Stampa évoquait pour l'opposer à l'ardente figure du poète d'Orphée et d'Ariane. Une sorte de rancune instinctive, une obscure hostilité qui ne venait pas de l'intelligence, le soulevait contre ce Germain tenace qui avait réussi à enflammer le monde. Pour remporter la victoire sur les hommes et sur les choses, il n'avait fait, celui-là aussi, qu'exalter sa propre image, magnifier son propre rêve de beauté dominatrice. Celui-là aussi était allé vers la foule comme vers la proie préférable. Celui-là aussi s'était imposé comme discipline l'effort pour se surpasser soi-même, sans trêve. Et maintenant il avait le temple de son culte sur la colline bavaroise.

— L'art seul peut ramener les hommes à l'unité, — dit Daniele Glàuro. — Honorons le noble maître qui a proclamé ce

dogme pour toujours. Son Théâtre de Fête, bien que bâti en bois et en briques, étroit et imparfait, n'en a pas moins une sublime signification. Là, l'œuvre d'art n'apparaît que comme la religion devenue sensible sous une forme vivante. Le drame est un rite.

— Honorons Wagner, — dit Antimo della Bella. — Mais, si cette nuit doit rester mémorable par une annonce et par une promesse attendues de celui qui, ce soir, montrait le mystérieux navire à la foule, invoquons de nouveau l'âme héroïque qui nous a parlé par la voix de Donatella Arvale. En posant la première pierre de son Théâtre de Fête, le poète de *Siegfried* la consacra aux espérances et aux victoires germaniques. Le Théâtre d'Apollon, qui s'élève rapidement sur ce Janicule où jadis les aigles descendaient pour apporter les présages, doit être seulement la révélation monumentale de l'idée vers laquelle notre race est conduite par son génie. Affirmons de nouveau le privilège dont la nature a ennobli notre sang.

Stelio se taisait, bouleversé par des forces tourbillonnantes qui le travaillaient avec une sorte de fureur aveugle, semblables aux énergies souterraines qui soulèvent, déchirent, transfigurent les régions volcaniques pour la création de nouvelles montagnes et de nouveaux abîmes. Tous les éléments de sa vie intérieure, assaillis par cette violence, paraissaient en même temps se dissoudre et se multiplier. Des images grandioses et terribles passaient sur ce tumulte, accompagnées de mélodies. Des concentrations, des dispersions très rapides de pensées se succédaient, comme les décharges électriques pendant la tempête. A certains moments, c'était comme s'il avait entendu des clameurs et des chants par une porte qui se fût ouverte et refermée sans cesse; comme si des rafales lui avaient apporté les cris alternés d'un massacre et d'une lointaine apothéose.

Tout à coup, avec l'intensité des visions fébriles, il vit la terre brûlée et fatale où il voulait faire vivre les âmes de sa tragédie; il en sentit toute la soif au dedans de lui-même. Il vit la mythique fontaine qui seule interrompait l'ardente sécheresse, et, sur la palpitation des sources, la candeur de la vierge qui devait mourir là. Il vit sur le visage de Perdita le masque de l'héroïne apaisé dans la

beauté d'une douleur extraordinairement calme. Puis l'antique sécheresse de la plaine d'Argos se convertit en flammes; la fontaine Perseïa coula comme un fleuve rapide. Le feu et l'eau, les deux éléments primitifs, passèrent sur toutes choses, effacèrent tous vestiges, se répandirent, vaguèrent, luttèrent, triomphèrent, acquirent un verbe, prirent un langage pour dévoiler leur intime essence, pour raconter les innombrables mythes nés de leur éternité. La symphonie exprima le drame des deux âmes élémentaires sur la scène de l'Univers, la lutte pathétique des deux grands Êtres vivants et mobiles, des deux Volontés cosmiques, telle que se la figurait le pasteur Arya sur les hauts plateaux, en contemplant le spectacle des choses avec des yeux purs. Et tout à coup, du centre même du mystère musical, du gouffre de l'océan symphonique, l'Ode s'éleva, portée par la voix humaine, et atteignit les plus hautes cimes.

Le miracle de Beethoven se renouvelait. L'Ode ailée, l'Hymne, s'élançait des profondeurs de l'orchestre pour dire, d'une façon impérieuse et absolue, la joie et la douleur de l'Homme. Ce n'était pas le Chœur, comme dans la Neuvième Symphonie; c'était la voix solitaire et dominatrice : l'interprète, la messagère de la multitude. « Sa voix! sa voix!... Elle a disparu... Son chant paraissait toucher le cœur du monde; et elle était par delà le voile », disait l'animateur, qui avait encore une fois dans les yeux la statue de cristal où il avait vu monter la source de la mélodie. « Je te chercherai, je te retrouverai, je m'emparerai de ton secret. Tu chanteras mes hymnes, debout au sommet de mes musiques. » Libéré de tout désir impur, il considérait la dépouille mortelle de la vierge comme le réceptacle d'un don divin. Il entendait la voix incorporelle surgir des profondeurs de l'orchestre pour révéler la part de vérité éternelle qui existe dans le fait éphémère, dans l'événement passager. L'ode couronnait de lumière l'épisode. Alors, comme pour ramener vers le jeu des apparences l'esprit ravi « par delà le voile », une figure de danse vint se dessiner sur le rythme de l'ode mourante. Entre les côtés d'un parallélogramme inscrit dans l'arceau de la scène, comme entre les limites d'une strophe, la danseuse muette, avec les lignes de son corps affranchi pour quelques instants des tristes lois de la pesanteur,

imita le feu, l'eau, le tourbillon, les révolutions des étoiles. « La Tanagra, fleur de Syracuse, faite entièrement d'ailes comme une fleur est faite de pétales ! » Ainsi évoquait-il l'image de la Sicilienne, déjà célèbre, qui avait retrouvé l'art orchestique tel qu'il fut au temps où Phrynicus pouvait se vanter d'avoir en lui-même autant de figures de danse que soulève de vagues sur l'océan une orageuse nuit d'hiver. L'actrice, la cantatrice, la danseuse, les trois femmes dionysiaques, lui apparaissaient comme les instruments parfaits de ses fictions. Avec une incroyable rapidité, dans la parole, dans le chant, dans le geste, dans la symphonie, son œuvre se réalisait intégralement et vivait d'une vie toute-puissante devant la multitude subjuguée.

Il se taisait, perdu en ce monde idéal, attentif à mesurer l'effort nécessaire pour le manifester. Les voix de ceux qui l'entouraient lui arrivaient comme du lointain.

— Wagner affirme que le seul créateur de l'œuvre d'art est le peuple, — disait Baldassare Stampa, — et que l'unique fonction de l'artiste est de recueillir et d'exprimer la création du peuple inconscient...

L'émoi extraordinaire dont il s'était lui-même étonné lorsque, du trône des Doges, il parlait à la foule, vint le ressaisir. Dans la communion entre son âme et l'âme de la foule, un mystère était survenu, presque divin : quelque chose de plus grand et de plus fort s'était ajouté au sentiment habituel qu'il avait de sa personne; il lui avait semblé qu'un pouvoir inconnu convergeait en lui, abolissant les limites de son être et conférant à sa voix solitaire l'harmonie d'un chœur. Il y avait donc dans la multitude une secrète beauté d'où le poète et le héros pouvaient seuls tirer des éclairs. Quand cette beauté se révélait par la soudaine clameur s'élevant au théâtre ou sur la place publique ou dans la tranchée, alors un torrent de joie gonflait le cœur de celui qui avait su la provoquer par le vers, par la harangue, par le signe de l'épée. La parole du poète, communiquée à la foule, était donc un acte, aussi bien que le geste du héros. Elle était un acte qui, de l'obscurité de l'âme innombrable, tirait une beauté instantanée : tel un statuaire prodigieux qui, d'une masse d'argile, pourrait, par une seule touche de son pouce plas-

tique, créer une statue divine. Alors cessait le silence étendu comme un voile sacré sur le poème accompli. La matière de la vie n'était plus évoquée par des symboles immatériels; c'était la vie même qui se manifestait intégralement par le poète, le verbe se faisait chair, le rythme s'accélérait dans une forme respirante et palpitante, l'idée s'énonçait en la plénitude de sa force et de sa liberté.

— Mais, — disait Fabio Molza, — pour Wagner, le peuple se compose de tous ceux qui éprouvent une misère commune, entendez-vous? une misère commune...

« Vers la Joie, vers l'éternelle Joie! pensait Stelio. Le peuple se compose de tous ceux qui éprouvent un obscur besoin de s'élever, par le moyen de la Fiction, hors de la prison quotidienne où ils souffrent et sont esclaves. » Ils disparaissaient, les étroits théâtres urbains où, dans la chaleur suffocante et imprégnée de toutes les impuretés, devant un ramassis de ribauds et de courtisanes, les acteurs font métier de prostitution publique. Sur les gradins du théâtre nouveau, il voyait la foule vraie, l'immense foule unanime dont il venait de sentir l'odeur et d'entendre la clameur sous les étoiles, dans la conque marmoréenne. A ces âmes rudes et ignorantes, son art, même incompris, apportait grâce au mystérieux pouvoir du rythme un trouble profond, semblable à celui du prisonnier qui va être délivré de ses lourdes chaînes. Peu à peu, la félicité de la délivrance se propageait aux plus abjects; les fronts ridés s'éclairaient; les bouches accoutumées aux vociférations brutales s'épanouissaient dans la stupeur; et les mains, les âpres mains asservies aux instruments du travail, se tendaient par un élan d'amour vers l'héroïne qui envoyait aux étoiles sa douleur immortelle.

— Dans l'existence d'un peuple comme le nôtre, — disait Daniele Glàuro, — une grande manifestation d'art compte beaucoup plus qu'un traité d'alliance ou qu'une loi financière. Ce qui ne meurt pas vaut mieux que ce qui est caduc. L'astuce et l'audace d'un Malatesta sont renfermées dans une médaille de Pisanello pour l'éternité. De la politique de Machiavel rien ne survit, sinon le nerf de sa prose...

« C'est vrai, c'est vrai! pensait Stelio. La fortune de l'Italie est inséparable du sort de la Beauté dont elle est

mère. » Telle maintenant lui apparaissait la vérité souveraine, rayonnant sur cette divine patrie idéale que Dante explora. « Italie ! Italie ! » Sur son âme résonnait comme un cri de réveil ce nom qui enivre la terre. Des ruines baignées par tant de sang héroïque, l'art nouveau ne devait-il pas s'élever, robuste de racines et de branches ? Ne devait-il pas résumer en lui toutes les forces latentes que possède la substance héréditaire de la nation, devenir pour la troisième Rome une puissance déterminante et constructive, indiquer aux hommes d'État les vérités primordiales qui sont les bases nécessaires des institutions nouvelles ? Fidèle aux plus antiques instincts de sa race, Wagner avait pressenti et secondé par son effort l'aspiration des États allemands vers la grandeur héroïque de l'Empire. Il avait évoqué la haute figure d'Henri l'Oiseleur se levant sous le chêne séculaire : « Que par toute la terre allemande surgissent les combattants ! » Et bientôt ces combattants avaient vaincu. Avec le même élan, avec la même ténacité, le peuple et l'artiste avaient atteint le but glorieux. La même victoire avait couronné l'œuvre du fer et l'œuvre du rythme. Aussi bien que le héros, le poète avait accompli un acte libérateur. Aussi bien que la volonté du Chancelier, aussi bien que le sang des soldats, ses figures musicales avaient contribué à exalter et perpétuer l'âme de la race.

— Il est ici depuis quelques jours déjà, au palais Vendramin-Calergi, — disait le prince Hoditz.

Et, subitement, l'image du créateur barbare se présenta, les lignes de sa face devinrent visibles, ses yeux d'azur brillèrent sous le vaste front, ses lèvres se serrèrent sous le menton robuste, armées de sensualité, d'orgueil et de dédain. Son petit corps courbé par la vieillesse et par la gloire se redressa, parut gigantesque aussi bien que son œuvre, prit l'aspect d'un Dieu. Le sang y courut comme les torrents dans une montagne, la respiration y souffla comme le vent dans une forêt. Subitement, la jeunesse de Siegfried l'envahit, s'y épanouit, radieuse comme l'aurore dans le nuage. « Suivre l'impulsion de mon cœur, obéir à mon instinct, écouter en moi-même la voix de la nature, voilà ma suprême loi ! » La parole héroïque résonna en lui, jaillissant des profondeurs, exprimant la

volonté jeune et saine qui triomphait de tous les obstacles et de tous les maléfices, toujours d'accord avec la loi de l'Univers. Et les flammes alors, celles qui naissaient de la roche heurtée par la lance de Wotan, montèrent en cercle : « Dans la mer flamboyante le chemin s'est ouvert. Me plonger dans le feu, oh ! la grande joie ! Trouver l'épouse dans la flamme... ! » Tous les fantômes du mythe fulgurèrent, s'éteignirent.

Le casque ailé de Brunehilde scintilla au soleil : « Gloire au soleil ! Gloire à la lumière ! Gloire au jour rayonnant ! Mon sommeil fut long. Qui m'a réveillée ? » Tous les fantômes s'enfuirent en tumulte, se dispersèrent. Soudain ressuscita sur un champ d'ombre la vierge du chant, Donatella Arvale, telle qu'elle lui était apparue là-bas, parmi la pourpre et l'or de la salle immense, tenant la fleur du feu, dans une attitude dominatrice : « Tu ne me vois donc pas ? Mon regard qui te consume et mon sang qui bout ne te font donc pas peur ? Tu ne l'éprouves pas, cette ardeur sauvage ? » Absente, elle reprenait son pouvoir de rêve. Des musiques infinies naissaient du silence qui occupait la place restée vide dans le cénacle. Son hermétique visage enfermait un secret inviolable. « Ne me touche pas, ne me trouble pas ; et je refléterai à jamais ton image lumineuse. C'est toi-même que tu dois aimer. Renonce à moi ! » Une fois encore, comme sur l'eau fébrile, une impatience passionnée tourmentait l'animateur ; et, dans l'absente, il retrouvait l'aptitude à être bandée comme un bel arc par une main forte qui saurait s'en armer pour une haute conquête : « Éveille-toi, vierge, éveille-toi ! Vis et ris ! Sois mienne ! »

Son esprit était entraîné avec violence dans l'orbite du monde créé par le dieu germain ; les visions et les harmonies l'opprimaient ; les figures du mythe septentrional, recouvrant celles de sa passion et de son art, venaient les obscurcir. Son désir et son espérance parlaient le langage du barbare : « Il faut que je t'aime en riant, que je m'aveugle en riant ; il faut qu'en riant nous nous perdions ensemble. Amour radieux, riante mort ! » L'allégresse de la vierge guerrière sur la roche cerclée de flammes atteignait les plus hauts sommets ; le cri de volupté et de liberté montait jusqu'au cœur du soleil. Ah ! quelle chose n'avait-il pas exprimée, quel faîte et quel abîme

n'avaient-ils pas touchés, ce formidable agitateur de l'âme humaine? Quel effort pourrait jamais égaler le sien? Quel aigle pourrait espérer un plus haut vol? Son œuvre gigantesque était là, terminée, au milieu des hommes. Par toute la terre retentissait le dernier chœur du Graal, le cantique de grâces : « Gloire au miracle! Rédemption au Rédempteur! »

— Il est fatigué, — disait le prince Hoditz, — très fatigué, très affaibli. Voilà pourquoi nous ne l'avons pas vu au Palais des Doges. Il a le cœur malade...

Le géant redevenait homme : pauvre corps courbé par la vieillesse et par la gloire, usé par la passion, mourant. Et Stelio réentendit en lui-même les paroles de Perdita qui avaient changé la gondole en un cercueil : les paroles qui évoquaient un autre grand artiste frappé, le père de Donatella Arvale... « L'arc a pour nom Bios et pour œuvre la mort. » Le jeune homme voyait devant lui le chemin marqué par la victoire, l'art si long, la vie si brève. « En avant, en avant! Plus haut, toujours plus haut! » A chaque heure, à chaque minute, il fallait essayer, lutter, se fortifier contre la destruction, la diminution, l'oppression, la contagion. A chaque heure, à chaque minute, il fallait tenir l'œil fixé sur le but, concentrer et diriger là toutes ses énergies, sans trêve, sans défaillance. Il sentait que la victoire lui était aussi nécessaire que l'air à ses poumons. Au contact du barbare, une furieuse volonté de lutte s'éveillait dans cet agile sang latin. « A vous maintenant de vouloir! — avait crié Wagner, le jour où avait été inaugurée la scène du théâtre nouveau. — Dans l'œuvre d'art de l'avenir, la source de l'invention ne tarira plus jamais. » L'art était infini comme la beauté du monde. Pas de limites pour la force et pour l'audace. Chercher, trouver, plus loin, toujours plus loin. « En avant! En avant! »

Alors un seul flot, énorme et informe, résuma toutes les aspirations et toutes les angoisses de ce délire, se creusa comme un gouffre, se dressa comme un tourbillon, se condensa, prit la qualité de la matière plastique, obéit à la même énergie inépuisable qui, sous le soleil, façonne les animaux et les choses. Une image extraordinairement belle et pure naquit de ce travail, vécut et resplendit avec une insoutenable intensité. Le poète la vit, la reçut dans ses yeux purs,

sentit qu'elle prenait racine au centre de son esprit. « Ah! l'exprimer, la manifester aux hommes, la fixer dans sa perfection pour l'éternité! » Moment sublime et sans retour. Tout disparut. Autour de lui coulait la vie journalière; autour de lui résonnaient les paroles fugitives; l'attente palpitait, le désir se consumait.

Et il regarda la femme. Les astres scintillaient; derrière la tête de Perdita, les arbres ondulaient, un jardin s'approfondissait. Les yeux de la femme disaient encore : « Servir! Servir! »

*
* *

Descendus au jardin, les hôtes s'étaient dispersés dans les allées et sous les berceaux. La brise de la nuit était si tiède et humide que les paupières délicates la sentaient sur leurs cils comme une caresse de lèvres qui effleurent. Les étoiles cachées des jasmins embaumaient dans l'ombre; et les fruits aussi embaumaient comme dans les vergers des îles, mais plus lourdement. Une force vive de fertilité émanait de cet étroit espace de terre végétale qui semblait en exil, resserré dans sa ceinture d'eau. C'est ainsi que l'âme exilée se fait plus intense.

— Voulez-vous que je reste? Voulez-vous que je revienne quand les autres seront partis? Dites? Il est tard.

— Non, Stelio, non! Je vous en prie. Il est tard, il est trop tard! C'est vous-même qui le dites.

La voix de la Foscarina était pleine d'une mortelle frayeur. Les épaules nues, les bras nus, elle tremblait dans l'ombre; et elle voulait encore se refuser, et voulait être possédée; et elle voulait mourir, et voulait être secouée par ces mains fortes. Elle tremblait; ses dents tremblaient dans sa bouche. Un fleuve sorti d'un glacier la submergeait, passait sur elle, l'engourdissait depuis la racine des cheveux jusqu'au bout des doigts. Toutes les jointures de ses membres lui faisaient mal et semblaient sur le point de se délier; et, dans sa terreur, ses mâchoires raidies lui faisaient une autre voix. Et elle voulait mourir, et elle voulait être vaincue. Et, sur sa frayeur et sur son transissement et sur sa chair qui n'était plus jeune, était suspendue la parole atroce que l'aimé lui-même avait

proférée, qu'elle-même avait répétée : « Il est tard, il est trop tard! »

— Votre promesse, votre promesse!... Je ne veux plus attendre, Perdita! je ne le peux plus...

Le bassin maritime, voluptueux comme une gorge qui s'offre, l'estuaire perdu dans l'ombre et dans la mort, la cité allumée par la fièvre crépusculaire, l'eau coulant dans la clepsydre invisible, le bronze vibrant dans le ciel, le désir suffocant, les lèvres serrées, les paupières baissées, les mains arides, tout revint dans son esprit avec le souvenir de la muette promesse. Sauvage fut l'ardeur dont il convoit a cette chair profonde.

— Non, je ne veux plus attendre!

Elle lui venait de loin, de très loin, cette ardeur : des plus antiques origines, de la primitive animalité des unions soudaines, de l'antique mystère des fureurs sacrées. De même que la troupe envahie par le dieu descendait le long de la montagne en déracinant les arbres, et s'avançait avec une fougue de plus en plus aveugle, et, sans cesse grossie de nouveaux déments, propageait la folie partout sur son passage et devenait enfin une immense multitude bestiale et humaine, frémissant d'une volonté monstrueuse, de même, en lui, cet instinct cruel se précipita, confondant et entraînant toutes les idées de son esprit avec une agitation vertigineuse. Et dans la femme nomade et désespérée, ce qu'il désira, ce fut l'être opprimé par l'éternelle servitude de sa nature, l'être destiné à succomber aux subites convulsions de son sexe, l'être qui apaisait la fièvre lucide de la scène dans la volupté somnifère, l'actrice ardente qui passait de la frénésie de la foule à la force du mâle, la créature dionysiaque qui, comme dans l'Orgie, couronnait par l'acte de vie le rite nocturne.

Son désir fut insensé et sans mesure, fait de cruauté, de rancune, de jalousie, de poésie et d'orgueil. Il regretta de n'avoir pas possédé l'actrice après un triomphe scénique, chaude encore du souffle populaire, couverte de sueur, haletante et défaillante, avec les vestiges de l'âme tragique qui avait pleuré et crié en elle, avec les larmes de cette âme étrangère encore humides sur son visage contracté. Dans un éclair, il la vit abattue, pleine de la puissance qui avait arra-

ché le hurlement au monstre, palpitante comme la Ménade après la danse, assoiffée et lasse...

— Ne soyez pas cruel, ne soyez pas cruel! — supplia cette femme qui sentait dans la voix, qui lisait dans les yeux de l'aimé l'horrible vertige. — Oh! ne me faites pas de mal!

Sous le regard vorace du jeune homme, toute sa chair se contractait une fois encore, se refusant avec une pudeur douloureuse.

Le désir de Stelio la frappait, la déchirait comme une blessure. Elle connaissait tout ce qu'il y avait d'âcre et d'impur dans cette excitation soudaine, et combien profondément il la jugeait empoisonnée et corrompue, chargée d'amours, tentatrice, errante et implacable. Elle devinait cette rancune, cette jalousie, cette mauvaise fièvre qui tout d'un coup s'était rallumée chez le doux ami auquel, depuis si longtemps, elle avait voué tout ce que son être contenait de plus précieux et de plus sincère, préservant la bonté de ces offrandes par l'opiniâtreté de sa défense. Tout était perdu, désormais ; tout était subitement dévasté, ainsi qu'un beau domaine à la merci d'esclaves rebelles et vindicatifs. Et alors, comme si elle eût souffert les affres de l'agonie, comme si elle eût été à l'instant du trépas, elle revit toute son existence âpre et orageuse, sa vie de lutte et de douleur, d'égarements et d'efforts, de passion et de triomphe. Elle en sentit le fardeau, l'encombrement. Elle se rappela l'ineffable sentiment de joie, d'épouvante et de libération qu'elle avait éprouvé au moment où elle s'était pour la première fois abandonnée à l'homme qui l'avait aimée, dans sa lointaine adolescence. Et à travers son âme éperdue passa l'image de la vierge qui s'était retirée, qui avait disparu, qui rêvait peut-être, là-haut, dans sa chambre solitaire, ou qui pleurait, ou qui déjà se promettait et déjà, sur l'oreiller pur, goûtait le bonheur de s'être promise... « Il est trop tard, il est trop tard. » L'irrévocable parole passait continuellement sur son front comme la vibration du bronze. Et le désir de l'aimé la frappait, la déchirait comme une blessure.

— Oh! ne me faites pas de mal!

Elle suppliait, blanche et frêle comme le duvet de cygne qui courait autour de ses épaules nues et de sa poitrine palpitante. Il semblait qu'elle se dépouillât de sa puissance et

qu'elle devînt légère et faible, qu'elle se revêtît d'une âme secrète et tendre, si facile à tuer, à détruire, à immoler sans effusion de sang.

— Non, Perdita, je ne vous ferai aucun mal! — balbutia-t-il, bouleversé par cette voix et par cet aspect, pris aux entrailles par une pitié humaine qui remontait des mêmes profondeurs d'où lui était venu cet instinct sauvage. — Pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Il aurait voulu la tenir entre ses bras, la bercer, la consoler, l'entendre pleurer, boire ses larmes. Il lui semblait qu'il ne la reconnaissait pas, qu'il avait devant lui une créature non connue, infiniment humble et douloureuse, privée de toute force. Et sa pitié, son remords, étaient un peu semblables à l'émotion que l'on éprouve après avoir heurté et blessé sans le vouloir un malade, un enfant, un petit être inoffensif et seul.

— Pardonnez-moi!

Il aurait voulu s'agenouiller, lui baiser les pieds dans l'herbe, lui dire quelque parole câline. Il s'inclina, lui toucha une main. Elle tressaillit de la tête jusqu'aux talons; elle ouvrit sur lui de larges yeux; puis elle rabaissa les paupières, demeura immobile. L'ombre s'accumula sous l'arc de ses sourcils, dessina l'ondulation de ses joues. De nouveau, le fleuve glacé la submergeait.

On entendit les voix des hôtes épars dans le jardin; puis, il se fit un grand silence. On entendit crier le sable sous des pas; puis, il se fit encore un grand silence. Une clameur confuse arriva du lointain, sur les canaux. Les jasmins parurent verser une odeur plus forte, tel un cœur accélère ses palpitations. La nuit parut grosse de prodiges. Les forces éternelles opéraient harmonieusement, entre la terre et les étoiles.

— Pardonnez-moi! Si mon désir vous cause une souffrance, je l'étoufferai encore, je serai capable encore de renoncer, de vous obéir. Perdita, Perdita, j'oublierai tout ce que vos yeux me disaient, là-haut, parmi les vaines paroles... Quelle étreinte, quelle caresse pourrait nous unir plus intimement? Toute la passion de la nuit nous jetait l'un vers l'autre. En moi je vous ai reçue toute, comme une onde... Et main-

tenant, il me semble que je ne pourrais plus vous séparer de mon sang, et que vous ne pourriez plus vous éloigner de moi, et que nous devons aller ensemble à la rencontre de je ne sais quelle aurore...

Il lui parlait à voix basse, avec une entière effusion, devenu comme une substance vibrante où semblaient s'imprimer toutes les transmutations de la créature nocturne. Ce qu'il voyait devant lui, ce n'était plus une forme corporelle, une chair opaque et impénétrable, la pesante prison humaine; c'était une âme dévoilée par une succession d'apparences non moins expressives que des mélodies, une sensibilité infiniment délicate et puissante qui, dans cette enveloppe, créait tour à tour la ténuité des fleurs, la vigueur du marbre, l'éclat de la flamme, toutes les ombres et toutes les lumières.

— Stelio !

A peine le prononça-t-elle, ce nom; et toutefois, dans ce souffle qui mourait sur ces lèvres blêmies, il y avait une immensité d'exultation et d'émerveillement, comme dans le cri le plus aigu. A l'accent viril, elle avait reconnu l'amour : l'amour, l'amour ! Elle qui tant de fois avait écouté les belles et parfaites paroles prononcées par cette voix limpide, et qui en avait étrangement souffert comme d'un supplice et d'un jeu, elle voyait maintenant sa vie et le monde se transfigurer tout à coup à cet accent nouveau. Son âme parut chavirer : ce qui l'encombrait tomba au fond, dans une obscurité sans limite ; et il vint à la surface quelque chose de libre et d'immaculé, qui se dilata, qui se courba comme un ciel matinal. Et, de la même façon que le flot de la lumière monte depuis l'horizon jusqu'au zénith avec une muette harmonie, l'illusion du bonheur monta jusqu'à sa bouche. Un sourire s'y prolongea, infini, où les lignes de ses lèvres tremblaient comme les feuilles dans la brise, où ses dents luisaient comme les jasmins dans la clarté stellaire.

« Tout est aboli, tout est évanoui. Je n'ai pas vécu, je n'ai pas aimé, je n'ai pas souffert. Je suis nouvelle. Je ne connais que cet amour. Je suis pure. Je veux mourir dans la volupté à laquelle tu m'initieras. Les années et les événements ont passé sur moi sans atteindre cette partie de mon âme que je te réservais, ce ciel secret qui vient de s'ouvrir à l'impro-

viste et qui a triomphé de toutes les ombres et qui est demeuré seul pour contenir la force et la douceur de ton nom. Moi, ton amour me sauve ; toi, l'entier embrassement de mon amour te fera divin... » Des paroles d'ivresse jaillissaient de ce cœur délivré, mais ses lèvres n'osaient pas les dire. Et elle souriait, souriait de son sourire infini, en silence.

— N'est-il pas vrai? Répondez, Perdita! Ne la sentez-vous pas aussi, cette nécessité qui est forte de tous nos renoncements, de toute notre constance à attendre la plénitude de l'heure? Ah! il me semble que mes espoirs et mes pressentiments ne seraient plus rien, Perdita, si cette heure n'allait pas venir. Dites que vous ne pourriez atteindre sans moi cette aurore, comme je ne le pourrais sans vous! Dites!

— Oui, oui...

Dans cette syllabe étouffée, éperdument elle se donna. Son sourire s'éteignit, sa bouche devint lourde, se détacha sur sa pâleur avec un relief presque dur, comme gonflée par la soif, forte pour attirer, pour prendre, pour retenir, inassouvie. Et tout ce corps, qui naguère s'atténuait dans la douleur et dans la terreur, se redressa comme s'il y croissait tout à coup une ossature neuve, recouvra sa puissance charnelle, fut traversé par une onde impétueuse : il redevint désirable et impur.

— Plus de délais! Il est tard!

Il frissonnait d'impatience. La furie le reprenait; le désir le ressaisissait à la gorge avec ses griffes félines.

— Oui!... — répéta la Foscarina, mais avec un autre accent, les yeux dans les yeux de Stelio, avide et impérieuse, comme si maintenant elle était certaine de posséder le philtre qui finalement devait le lier à elle.

Il sentit pénétrer dans son cœur les voluptés qui habitaient cette chair profonde. Il la regarda, pâle comme si tout son sang se perdait dans la terre pour aller baigner les racines des fruits, en rêve, hors du temps, lui seul avec elle seule.

Elle était sous l'arbuste orné de colliers et chargé de fruits, arquée tout entière à l'image de ses lèvres ; et ainsi comme s'exhale des lèvres l'haleine la fièvre s'exhalait de tous ses membres. La beauté soudaine qui l'avait illuminée dans le cénacle, faite de mille forces idéales, réapparaissait en elle,

mais avec plus d'intensité encore, faite à présent de la flamme qui ne se flétrit pas, de la ferveur qui ne languit jamais. Les fruits magnifiques pendaient sur sa tête, portant à leur sommet la couronne d'un roi donateur. Le mythe de la grenade revivait dans la nuit, comme au passage de la barque sur l'eau crépusculaire. — Qui était cette femme? Était-ce Perséphone, reine des Ombres? Avait-elle vécu là où toutes les agitations humaines paraissent un jeu des vents dans la poussière d'une route sans fin? Avait-elle contemplé le monde des sources, compté sous la terre les racines des fleurs, immobiles comme les veines dans un corps pétrifié? Était-elle lasse ou ivre des larmes et des rires et des luxures humaines, et d'avoir touché une à une toutes les choses mortelles pour les faire fleurir, pour les faire périr? Qui était-elle? Avait-elle frappé les villes comme un fléau, scellé pour toujours sous son baiser les lèvres qui chantaient, arrêté les battements d'une âme tyrannique, intoxiqué les jeunes hommes avec sa sueur salée comme l'écume de la mer? Qui était cette femme? Quel était le passé qui la rendait si blême, si brûlante et si périlleuse? Avait-elle déjà dit tous ses secrets et donné tous ses dons? Ou bien pouvait-elle encore émerveiller par de nouvelles œuvres son nouvel amant, pour qui la vie, le désir et la victoire étaient une seule et même chose? — Tout cela, et davantage, et davantage encore! répondaient au rêve du poète les petites veines de ses tempes, et l'ondulation de ses joues, la puissance de ses flancs, l'ombre glauque et presque marine où vivait ce visage comme l'œil vit dans sa propre humidité.

« Tout le mal, tout le bien, ce que je sais et ce que j'ignore, ce que tu sais et ce que tu ignores, tout a préparé la plénitude de notre nuit. » La vie et le rêve ne faisaient qu'un. Les sens et les pensées étaient comme des vins mêlés dans une seule coupe. Les vêtements, le visage nu, les espérances, les regards, étaient semblables aux plantes de ce jardin, à l'air, aux étoiles, au silence.

Moment sublime et sans retour. Avant que l'âme fût complice, les mains firent le geste qui attire. La femme renversa la tête dans l'ombre, comme pour s'abattre ; entre ses paupières qui imouraient, la blancheur de ses yeux, la blancheur

de ses dents brillèrent comme les choses qui brillent pour la dernière fois. Puis, rapidement, sa tête se redressa, se ranima; ses lèvres cherchèrent les lèvres qui les cherchaient. Jamais sceau ne fut plus fort. Comme les branches de l'arbuste, l'amour couvrit les deux êtres enivrés.

Ils se délièrent; ils se regardèrent fixement, sans se voir. Ils ne voyaient plus rien. Ils étaient aveugles. Ils entendaient un bruit terrible, comme si le frémissement du bronze se fût réveillé à l'intérieur de leur front même. Toutefois, ils purent distinguer le heurt sourd d'un fruit qui, de la branche qu'ils avaient secouée dans leur étreinte, tombait sur l'herbe. Ils sortirent comme d'un lourd nuage. Ils se revirent; ils redevinrent lucides. Ils perçurent les voix amies éparses dans le jardin, la confuse clameur qui s'éloignait sur les canaux où repassaient peut-être les anciens cortèges.

— Eh bien? — demanda le jeune homme fiévreusement, brûlé jusqu'aux moelles par ce baiser de chair et d'âme.

Elle se baissa pour ramasser la grenade sur l'herbe. Le fruit était mûr; il s'était ouvert dans sa chute, et, par la fente, versait son sang. Avec la vision de la barque chargée et de l'île pâle et de la prairie d'asphodèles, se représentèrent à l'esprit de l'amante les paroles de l'animateur: « Ceci est mon corps... Prenez et mangez! »

— Dites?...

— Oui.

D'un mouvement machinal, elle serra le fruit dans son poing, comme si elle voulait en exprimer le suc. La liqueur coula, mouilla son poignet. Elle tremblait; ses dents tremblaient dans sa bouche. Le fleuve la submergeait de nouveau, passait sur elle, la glaçait depuis la racine des cheveux jusqu'au bout des doigts.

— Et comment? Dites! — insista le jeune homme avec une sorte de brutalité, car il sentait renaître sa démence.

— Partez avec les autres, et revenez ensuite... Je vous attendrai à la grille du jardin Gradenigo.

Elle tremblait toute d'une frayeur charnelle, en proie à la force invincible. Dans un éclair, il la vit renversée, couverte de sueur, palpitante comme la Ménade après la danse. Ils se regardèrent encore, mais ne purent supporter le regard

sauvage de leur concupiscence. Ils souffrirent. Ils se quittèrent.

Elle s'en alla vers les voix des poètes qui avaient exalté sa puissance idéale.

*
* *

Perdue, perdue, elle était perdue, maintenant. Elle vivait encore, défaite, humiliée et blessée, comme si l'on eût piétiné sur elle impitoyablement; elle vivait encore, et l'aube se levait, et les jours recommençaient, et la fraîche marée refluait dans la Cité belle, et Donatella reposait sur son oreiller pur. En un lointain indéfini s'effaçait l'heure, si proche pourtant, où elle avait attendu l'aimé à la grille, perçu les pas dans le silence funèbre du quai désert, senti ses genoux ployer comme sous un choc et sa tête se remplir du terrible bourdonnement. Comme elle était loin, cette heure-là! Et pourtant, dans sa chair, sous le frisson que lui avait laissé la fièvre nocturne, elle gardait avec une étrange intensité les sensations de l'attente : le froid du fer où s'était appuyé son front, l'âcreté suffocante qui montait des herbes comme d'un routoir, la langue tiède des lévriers de lady Myrta qui étaient venus sans bruit lui lécher les mains.

— Adieu! adieu!

Elle était perdue. Il s'était levé de son lit comme du lit d'une courtisane, devenu presque étranger, presque impatient, attiré par la fraîcheur de l'aube, par la liberté du matin.

— Adieu!

De la fenêtre, elle aperçut au bord du canal Stelio qui respirait à pleins poumons l'air vif; et puis, dans le grand calme, elle entendit sa voix limpide et sûre qui appelait le gondolier :

— Zorzi!

L'homme dormait au fond de la gondole, immobile; et son sommeil humain ressemblait à celui de l'esquif recourbé qui lui obéissait. Stelio l'ayant touché du pied, il se réveilla en sursaut, bondit à la poupe et empoigna la rame. L'homme et la barque s'étaient réveillés en même temps comme s'ils n'eussent fait qu'un seul corps, prêts tous les deux à courir sur l'eau.

— *Servo suo, paron!* — dit Zorzi avec un sourire, en

regardant le ciel qui s'éclairait. — *La se senta, che adesso me toca vogar mi*[1].

En face du palais, la porte d'un atelier s'ouvrit. C'était un atelier de tailleur de pierre, où l'on fabriquait des marches avec la pierre de Val di Sole.

« Monter! » pensa Stelio; et son cœur superstitieux se réjouit de ce bon augure. Sur l'enseigne, le nom de la carrière lui sembla rayonnant. Déjà, tout à l'heure, n'avait-il pas vu l'image de l'escalier, symbole de sa propre ascension, dans les armoiries des Gradenigo? « Plus haut, toujours plus haut! » La joie repullulait au fond de son être. Le matin excitait l'activité humaine.

« Et Perdita?... Et Ariane?... » Il les revit en haut de l'escalier marmoréen, dans la lumière des torches fumeuses, si serrées au milieu de la presse qu'elles se confondaient en une même blancheur, les deux tentatrices qui sortaient ensemble de la foule comme de l'embrassement d'un monstre. — « Et la Tanagra?... » La Syracusaine aux longs yeux de chèvre lui apparut au repos, unie à la terre maternelle comme la figure d'un bas-relief au plan où elle est sculptée. « La Trinité dionysiaque!... » Il se les figurait exemptes de toute passion, indemnes de tout mal, comme sont les créatures de l'art. La surface de son âme se couvrait d'images splendides et rapides, comme une mer parsemée de voiles. Son cœur ne souffrait plus. Une âpre sensation de nouveauté se répandait par toute sa substance, avec la diffusion de la lumière. La chaleur de la fièvre nocturne se dispersait entièrement dans la brise, les vapeurs se dissipaient. Il arrivait en lui ce qui arrivait autour de lui. Il renaissait avec le matin.

— *Adesso no serve più che ti fazzi chiaro*[2], — murmura le rameur avec malice, en éteignant le fanal de la gondole.

— Au Grand Canal, par San Giovanni Decollato! — lui cria Stelio, en s'asseyant.

Et tandis que la proue dentelée virait vers le Rio di San Giacomo dall' Orio, il se tourna pour regarder le palais qui, dans l'ombre, avait une couleur de plomb. Une fenêtre

1. « A votre service, seigneur. Asseyez-vous; c'est moi, maintenant, qui vais ramer. » (Dialecte vénitien.)

2. « A présent, tu n'as plus besoin que je t'éclaire. »

éclairée s'enténébra comme un œil qui devient aveugle. « Adieu ! adieu ! » Son cœur eut un sursaut ; la volupté afflua de nouveau dans ses veines ; les images de la douleur et de la mort effacèrent toutes les autres. La femme qui n'était plus jeune restait là-bas, seule, pareille à une agonisante ; la vierge inviolée s'apprêtait à regagner le lieu de son supplice. Il ne sut pas compatir ; il ne sut qu'espérer. De l'abondance de sa force, il tira l'illusion qu'il pourrait changer ces deux destins au profit de sa joie. Son cœur ne souffrait plus. Toute son anxiété fuyait devant le plaisir simple que donnaient à ses yeux les spectacles du matin. La pâleur de Perdita lui fut cachée par les feuillages qui débordaient sur les murs des jardins où déjà s'éveillait le gazouillement des moineaux. Dans les ondulations du canal se perdirent les lèvres sinueuses de la cantatrice. Il arrivait en lui ce qui arrivait autour de lui. L'arche et l'écho des ponts, les algues flottantes, le gémissement des colombes étaient comme sa respiration, sa confiance et sa faim.

— Arrête-toi devant le palais Vendramin-Calergi, — ordonna-t-il au rameur.

En longeant le mur d'un jardin, il attrapa au passage quelques fleurs poussées dans les interstices de la brique, à un endroit où elle avait la sombre et riche couleur du sang caillé. C'étaient des fleurs violettes, d'une extrême délicatesse, presque impalpables. Il pensa aux myrtes qui verdoient sur les bords du golfe d'Égine, rudes et fiers comme des buissons de bronze ; il pensa aux petits cyprès noirs qui couronnent les cimes pierreuses des collines toscanes, aux grands lauriers qui protègent les statues dans les villas de Rome. Par ces pensées, il accrut la valeur des fleurettes automnales, offrande trop modeste pour celui qui avait su donner à sa vie la grande victoire qu'il lui avait promise.

— Accoste !

Le canal, antique fleuve de silence et de poésie, était désert. Le ciel verdâtre s'y reflétait avec ses étoiles mourantes. Au premier aspect, le palais avait une apparence aérienne, comme d'un nuage ouvragé qui poserait sur l'eau. L'ombre où il baignait encore avait la qualité du velours, la beauté d'une chose magnifique et molle. Et, de même qu'en un velours

profond se découvrent à l'œil les dessins des ramages, de même, lentement, les lignes de l'architecture se révélèrent dans les trois colonnades corinthiennes qui montaient avec un rythme de grâce et de force jusqu'au faîte, où les aigles, les coursiers, les amphores, emblèmes de la vie noble, s'entremêlaient aux roses des Loredan : NON NOBIS DOMINE NON NOBIS.

Là, palpitait le grand cœur malade L'image du créateur barbare apparut : les yeux d'azur brillèrent sous le front vaste, les lèvres se serrèrent sur ce robuste menton, armées de sensualité, d'orgueil et de mépris. Dormait-il? Pouvait-il dormir? Ou bien, comme sa gloire, était-il sans sommeil? Le jeune homme repensa aux choses étranges qu'il avait entendu raconter de lui. Était-ce vrai, qu'il ne pouvait dormir sinon sur le cœur de sa femme, dans l'étroit embrassement de sa femme, et que, malgré la vieillesse, il gardait le persistant besoin de ce contact amoureux? Il repensa au récit de lady Myrta qui avait visité à Palerme la Villa d'Angri, où les armoires de la chambre habitée par le maître s'étaient imprégnées d'une essence de rose si violente qu'elle donnait encore le vertige. Il vit ce petit corps las, vêtu de draps somptueux, orné de bijoux, parfumé comme un cadavre prêt pour le bûcher. — N'était-ce pas Venise qui lui avait donné, comme jadis à Albert Dürer, le goût des voluptés et des magnificences? Oui, c'était dans le silence des canaux qu'il avait entendu passer le souffle le plus ardent de ses musiques: la mortelle passion de Tristan et d'Iseult.

Et c'était là, maintenant, que palpitait ce grand cœur malade; c'était là que venait s'arrêter l'élan formidable. Le palais patricien, avec ses aigles, avec ses coursiers, avec ses amphores, avec ses roses, était clos et muet comme un haut sépulcre. Au-dessus de ce marbre, l'aurore enflammait le ciel.

« Salut au victorieux!... » Et Stelio jeta les fleurs sur le seuil de la porte.

— En avant! en avant!

Stimulé par cette brusque impatience, le rameur se courba sur la rame. Le frêle esquif glissa sur l'eau. Tout le canal était clair d'un côté. Une voile fauve courait sans bruit. La mer, les flots joyeux, les rires des mouettes, la brise du large se représentèrent à son désir.

— Rame, Zorzi ! A la Veneta Marina, par le Rio dell' Olio ! cria le jeune homme.

Le canal lui semblait trop étroit pour le souffle de son âme. Désormais, la victoire ne lui était pas moins nécessaire que l'air à ses poumons. Après le délire nocturne, il voulait, à la lumière du matin et à l'âcreté de la brise marine, reconnaître la bonté de sa trempe. Il n'avait pas sommeil. Il sentait autour de ses yeux un cercle de fraîcheur, comme s'il les eût lavés dans la rosée. Il n'éprouvait aucun besoin de repos, et la couche de l'hôtel lui faisait horreur comme un ignoble grabat. « Le pont d'une barque, l'odeur du goudron et du sel, le battement d'une voile rouge... »

— Rame, Zorzi !

La vigueur du gondolier redoubla. Par moments, sous l'effort, la fourche grinçait. Le Fondaco dei Turchi disparut derrière eux, ivoire merveilleusement jauni et usé, semblable au portique survivant d'une mosquée en ruine. Ils dépassèrent le palais des Cornaro et le palais des Pesaro, ces deux colosses noircis par le temps comme par la fumée d'un incendie ; ils dépassèrent la Ca' d'Oro, jeu divin de la pierre et de l'air ; et, soudain, le pont du Rialto montra son ample dos chargé de boutiques, déjà tout bruyant de vie populaire, fleurant les légumes et le poisson, pareil à une grande corne d'abondance qui verserait sur les quais d'alentour les nourritures terrestres et marines destinées à rassasier la Cité reine.

— J'ai faim, Zorzi, j'ai grand'faim ! — dit Stelio en riant.

— *Bon segno co' la notolada fa fame ; xe ai vechi che la ghe fa sono*[1].

— Accoste !

Il acheta dans une péotte le raisin des Vignoles et les figues de Malamocco, mis ensemble sur un plat de pampres.

— Rame !

Sous le Fondaco dei Tedeschi, la gondole vira ; par les petits canaux obscurs, elle glissa vers le Rio di Palazzo. Les cloches de San Giovanni Crisostomo, de San Giovanni Elemosinario, de San Cassiano, de Santa Maria dei Miracoli, de

1. « C'est bon signe quand la nuitée (d'amour) donne faim ; c'est aux vieux qu'elle donne envie de dormir. »

Santa Maria Formosa, de San Lio, accueillaient l'aurore par de joyeux carillons. Les bruits du marché se perdaient dans la salutation des bronzes, avec les odeurs de la pêche, des herbages et du vin. Entre les murailles de marbre et de brique encore endormies, sous le ruban du ciel resplendissait de plus en plus le ruban de l'eau qui, tranchée par le fer de la proue, s'allumait dans la course; et ce croissant éclat donnait à Stelio l'illusion d'une rapidité flamboyante. Il songea au lancement des navires qui descendent vers la mer en faisant jaillir des flammes sous le frottement de la carène : l'eau fume à l'entour, le peuple acclame et applaudit...

— Au Pont de la Paille!

Une pensée, spontanée comme un instinct, le ramenait vers le lieu glorieux où il lui semblait que devaient rester encore les traces de ses inspirations lyriques et les échos du grand chœur dionysiaque : « *Viva il forte...* » La gondole rasa le flanc du Palais des Doges, massif comme un monolithe fouillé par des ciseaux habiles à trouver des mélodies comme les archets des musiciens. De toute son âme renaissante, il embrassa cette masse; il réentendit le son de sa propre voix et l'explosion des applaudissements; il revit l'énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, s'allongeant noirâtre sous les énormes volutes d'or; et il se figura que lui-même oscillait sur la multitude comme un corps concave et sonore, habité par une volonté mystérieuse. Il se disait : « Créer avec joie! C'est l'attribut de la Divinité. Il est impossible d'imaginer au sommet de l'esprit un acte plus triomphal. Les paroles mêmes qui le signifient ont la splendeur de l'aurore... »

Il redisait à lui-même, à l'air, à l'eau, à la pierre, à l'antique cité, à la jeune aurore : « Créer avec joie! Créer avec joie! »

Lorsque la proue passa sous le pont et entra dans le miroir de lumière, une respiration plus libre lui rendit, avec son espérance et avec son courage, toute la beauté et toute la force de sa vie antérieure.

— Trouve-moi une barque, Zorzi, une barque qui sorte en pleine mer!

Il lui fallait un souffle encore plus large, le vent, l'air

salin, l'écume, la voile gonflée, le beaupré pointé vers l'horizon immense.

— A la Veneta Marina!... Trouve-moi une barque de pêcheurs, un *bragozzo* de Chioggia !

Il remarqua une grande voile rouge et noire qu'on venait de hisser à l'instant même et qui palpitait en prenant le vent, superbe comme un vieil étendard de la République, avec le Lion et le Livre.

— Celle-là ! celle-là !... Il faut la rejoindre, Zorzi !

Dans son impatience, il agitait la main pour faire arrêter la barque.

— Crie-leur de m'attendre !

L'homme de la rame, échauffé et ruisselant de sueur, jeta un cri d'appel aux hommes de la voile. La gondole filait comme un *sandalo* dans une régate. On entendait haleter la robuste poitrine.

— Ce brave Zorzi !

Mais Stelio aussi haletait, comme s'il se fût agi d'atteindre sa fortune, un but heureux, la certitude d'une royauté.

— *Semo andai in bandiera*, — dit le rameur en frottant ses mains brûlantes, avec un rire franc qui parut le rafraîchir tout entier. — *Vardè che stravaganza*[1] !

Le geste, le ton, la malice populaire, les faces étonnées des pêcheurs qui s'avançaient sur le plat-bord, les reflets de la voile qui faisaient l'eau sanglante, l'odeur cordiale de pain qui sortait d'un four, l'odeur de la poix qui commençait à bouillir dans un chantier voisin, les voix des ouvriers qui se rendaient à l'Arsenal, toute l'émanation forte de ce quai où l'on sentait encore les anciennes galères pourries de la Sérénissime et où résonnaient sous le marteau les cuirasses des navires de l'Italie nouvelle, toutes ces choses rudes et saines éveillèrent au cœur du jeune homme une allégresse qui éclata dans un rire. Il riait avec le rameur, contre le flanc rapiécé et goudronné de ce bateau pêcheur, qui avait l'aspect vivant d'une bonne bête de travail à la peau sillonnée de rides, d'excroissances et de cicatrices.

— *Cossa vorla* ? — demanda le plus vieux des marins, en

1. « Nous avons gagné la bannière (prix de la régate)... Voyez quelle folie ! »

inclinant vers les rires sonores sa face barbue et hâlée, où il n'y avait de clair que des poils blanchis et les yeux gris entre les paupières rebroussées par les vents saumâtres. — *Cossa comandela, paron*[1] ?

La grande voile battait et claquait comme un étendard.

— *El paron vorìa montar a bordo*[2] ! répondit Zorzi.

Le mât craquait, vivant depuis le pied jusqu'à la pomme.

— *Ch' el monta pur... Co' nol vol altro, paron*[3] !... répliqua le vieux, simplement.

Et il alla prendre l'échelle volante. Il revint l'accrocher à mi-poupe. Elle était faite de quelques chevilles vermoulues et d'un seul brin de bitord tout usé. Mais, elle aussi, comme tous les détails du grossier bateau, parut au jeune homme une chose extraordinairement vivante. Lorsqu'il y mit le pied, il eut honte de ses bottines vernies. L'épaisse main calleuse du marin, tatouée d'emblèmes bleuâtres, lui vint en aide, le hissa d'un seul coup sur le pont.

— Le raisin et les figues, Zorzi !

De la gondole, Zorzi lui tendit le plat de pampres.

— *Che i vada in tanto sangue*[4] !

— Et le pain ?

— *Gavemo el pan caldo,* — dit un marin en soulevant une grande miche ronde et blonde ; — *apena cavà dal forno*[5].

La faim devait lui donner une saveur délicieuse, y trouver rassemblée toute la bonté du froment.

— *Servo suo, paron ! E vento in pope*[6] ! — cria le rameur prenant congé.

— *Orza*[7] !

La voile latine se gonfla, couleur de pourpre, avec le Lion et le Livre. La barque courut sa bordée pour prendre le large, ayant le cap sur San Servolo. Il sembla que la rive s'arquait pour la décocher. Dans le sillage s'entremêlèrent, l'un glauque

1. « Que voulez-vous ?... Qu'y a-t-il pour votre service, seigneur ? »
2. « Le seigneur voudrait monter à bord. »
3. « Eh bien, qu'il monte ! S'il ne veut que cela... »
4. « Que cela vous fasse beaucoup de bon sang ! »
5. « Nous avons du pain chaud ; il sort à peine du four. »
6. « A votre service, seigneur !... Et vent en poupe ! »
7. « Tribord ! »

et l'autre rose, les deux fils de l'eau coupée qui formèrent un tourbillon opalin, puis changèrent, prirent alternativement toutes les couleurs, comme si le bouillonnement, à la proue, était un arc-en-ciel fluide.

— *Poggia*[1] !

Le bateau vira de bord. Un miracle le surprit : les premiers rayons du soleil transpercèrent la voile palpitante, foudroyèrent les anges élevés sur les campaniles de Saint-Marc et de Saint-Georges-Majeur, incendièrent le globe de la Fortune, couronnèrent de fulgurations les cinq mitres de la Basilique. Venise Anadyomène domina sur les eaux, avec toutes ses gazes déchirées.

« Gloire au Miracle ! » Un sentiment surhumain de puissance et de liberté gonfla le cœur du jeune homme à l'instant où la brise gonfla la voile pour lui transfigurée. Dans la pourpre de la voile, il se vit comme dans la splendeur de son propre sang. Il lui sembla que tout le mystère de cette beauté réclamait de lui l'acte triomphal. Il eut conscience qu'il était capable de l'accomplir. « Créer avec joie ! »

Et le monde fut à lui.

1. « Appuie ! »

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduction de G. Hérelle.)

(A suivre.)

LES

SPORTS & JEUX D'EXERCICE

DANS L'ANCIENNE FRANCE

Les exercices athlétiques sont à la mode aujourd'hui en France ; ce n'est pas une mode nouvelle, et ce n'est pas une mode anglaise, c'est une mode française renouvelée. « Exercitez-vous », disait, en pleine Guerre de Cent ans, le principal poète que nous eussions alors, Eustache Des Champs :

> Exercitez-vous au matin,
> Si l'air est clair et enterin (pur),
> Et soient vos mouvements trempés (exécutés avec mesure)
> Par les champs, ès bois et ès prés,
> Et si le temps n'est de saison,
> Prenez l'esbat en vos maisons.

Quelque temps qu'il fît, chaque jour, n'importe la saison, tout bon Français du XIVe siècle prenait de « l'ébat », c'est-à-dire se livrait au sport en plein champ ou à huis clos, et de bien des manières différentes. On a un peu perdu de vue ces origines, qui sont en effet lointaines, bien plus anciennes que la Guerre de Cent ans. Elles dateraient même, s'il fallait en croire Delamarre, conseiller-commissaire du roi Louis XIV au Châtelet de Paris, de l'époque où Adam et Ève franchirent le seuil du Paradis terrestre, — ce qui permettrait à plus d'une nation de les revendiquer comme siennes. — « L'homme

dans l'état d'innocence, écrit-il en son *Traité de la Police*, aurait joui d'une tranquillité parfaite et d'une joie que rien n'aurait pu troubler... Agissant toujours sans peine et sans contention, la lassitude, l'abattement et le dégoût lui auraient été inconnus. Il n'en a pas été de même depuis sa chute; il doit travailler... et il est exposé à une infinité de fatigues qui épuisent ses esprits, qui dissipent ses forces et qui le conduiraient en peu de temps au tombeau, s'il ne lui était encore resté quelques moyens pour les réparer. » Parmi ces moyens figurent les jeux, qui se divisent en jeux de paroles et jeux d'actions. Les jeux de paroles sont, par exemple, « les railleries spirituelles et tout ce qui se dit dans la conversation pour délasser l'esprit et le divertir ». C'est là un genre d'exercice qui n'est pas près de disparaître parmi nous et sur l'avenir duquel il n'y a lieu d'éprouver aucune inquiétude. Les autres jeux furent, dès le début, « la course, les sauts, la lutte, les bains, la chasse, l'exercice à qui jetterait plus loin la pierre », etc., etc.

Sans remonter au Paradis ni au déluge, et m'occupant seulement de l'ancienne France, je voudrais rappeler quelles furent les opinions et la pratique de nos ancêtres en matière d'exercices physiques ; indiquer la part qu'ils leur réservaient dans la vie ordinaire, et examiner les motifs d'agrément ou d'utilité qui leur ont fait, au cours des siècles, aimer ou négliger certains jeux. A bien connaître leurs préférences et leurs dédains, on comprend mieux leur caractère. C'est dire, sans parler de l'enseignement qu'on peut tirer de leurs exemples, l'intérêt de ces questions pour nous qui, longtemps après eux, foulons à notre tour, le sol de douce France.

I

Un raisonnement fort juste nous a ramenés aujourd'hui à la pratique des exercices physiques. Pas n'était besoin de raisonnement jadis : la nécessité les imposait. Aujourd'hui, comme autrefois, l'enfant naît fragile et entouré de dangers; mais les conditions de la vie ont changé et les dangers ne

sont plus les mêmes : c'était jadis le danger d'être tué, c'est maintenant le danger d'échouer aux examens.

En présence de ces périls, en notre pays, celui de tous où il existe, de pères à enfants, le plus de tendresse inquiète, les parents s'évertuent. Ils tâchent d'armer leur fils en l'amusant: d'où, jadis, les méthodes pour apprendre à l'enfant la guerre en l'amusant, et, aujourd'hui, les méthodes innombrables pour lui apprendre, en l'amusant, les rois de France, les départements et la grammaire.

Le grand point, au temps passé, n'était pas d'être savant, mais d'être fort. On était sûr d'avoir à défendre sa vie; on vivait, suivant les rangs, l'épée au côté ou le bâton au poing; ceux qu'entraînaient des goûts différents, amour de la méditation, de la prière ou de l'étude, se faisaient moines, et c'était encore un moyen de défendre sa vie. Il fallait vivre cuirassé : les nobles étaient cuirassés de fer, les villages étaient cuirassés de murailles, les pensifs s'abritaient derrière les murs de leur couvent, où parfois, du reste, le danger, l'aventure, la force brutale venaient jeter le trouble, et rappeler aux habitants, qui n'avaient pas voulu être du monde, qu'ils vivaient dans un siècle de fer. La plupart des lettrés étaient au cloître, et ceux qui n'y étaient pas portaient l'épée comme tout le monde. Taillefer chantait la chanson de Roland en avant de l'armée qui conquit l'Angleterre; Wace avait été soldat; au XIVe siècle, notre principal poète et le plus grand poète anglais, Eustache Des Champs et Geoffrey Chaucer, firent tous deux campagne sous la bannière de leur pays et furent tous deux prisonniers en camps opposés.

Il fallait être en mesure de défendre sa vie. L'inconnu, que nous allons maintenant chercher au centre de l'Afrique ou aux sources du Mékong, commençait à la porte de la maison paternelle; peu de renseignements, pas de cartes, d'innombrables frontières d'États, baronies, comtés, marquisats ou républiques; on se risquait au hasard des bonnes ou des mauvaises rencontres, du bon ou mauvais vouloir du voisin, sans savoir d'avance si l'on trouverait la paix ou la guerre. Pétrarque partait pour France en 1362, trouvait à mi-route le pays en guerre et était obligé de rebrousser chemin. Le moine quittant le cloître, l'évêque quittant son palais pour un

voyage, étaient eux-mêmes autorisés à s'armer. Les chances de fâcheuse aventure étaient trop nombreuses. On ne pouvait vivre sans défense et, même pour un religieux, il était bon de savoir quelque peu manier l'épée. L'homme, quel qu'il fût, devait se mettre, comme les villages, à l'abri d'un coup de main [1].

Dès l'enfance donc, on s'endurcissait, et beaucoup du respect qui va aujourd'hui au plus habile s'en allait alors au « plus ossu ». Il fallait endurcir tout l'individu, son âme, son corps, son costume: le costume était de fer, le corps était préparé par l'exercice à pouvoir porter des armures énormes; les âmes étaient fortifiées contre la mort au point de n'en tenir aucun compte. En cas de duel, nous commençons aujourd'hui par ôter notre redingote; on commençait au moyen âge par s'habiller de fer de pied en cap; se vêtir était déjà un exercice athlétique. Il faut voir, au musée d'artillerie, ces casques qui ont été aux croisades, ces cuirasses qui furent à Marignan, ces armures complètes destinées aux combats à pied, pour se rendre compte de la force et de la résistance physique qu'elles supposent chez nos ancêtres: telle armure d'homme pèse quatre-vingts livres; telle autre, pour l'homme et le cheval, cent quarante. On s'habituait de bonne heure à porter de tels poids; les armures pour enfants ne sont pas rares dans nos collections, armures de service, avec bassinet et arrêt de lance. Il faut leur « roidir le corps », disait encore, bien après le moyen âge, un philosophe, un pensif, un sceptique, Michel de Montaigne. Car ce roidissement était et demeura longtemps une nécessité pour les pensifs comme pour les autres.

Les âmes s'endurcissaient comme les corps. On mourait jeune : cette vie si menacée, on s'y attachait moins qu'aujourd'hui, on la risquait pour rien, pour le plaisir. Dans tel exercice favori, le vrai enjeu était la vie. De là l'incroyable popularité des tournois et de là aussi la quantité de lois et décrets des rois et des papes pour les interdire, en raison des

1. Pétrarque, qui traversa toute la France peu après la paix de Brétigny, constate qu'on ne voyait de maisons debout que dans les enceintes fortifiées : « ... *sic dirutæ desertæque domus, nisi quæ cinctæ arcium mœnibus aut urbium evasissent.* » (Mars 1361.)

vies inutilement gaspillées : lois et décrets dont le nombre démontre l'inutilité. C'était une fureur; on se passionnait pour ces jeux précisément parce qu'ils étaient si dangereux. Risquer sa vie et la perdre était chose toute naturelle; c'était un jeu. Risquer sa vie aujourd'hui est chose grave et solennelle; on y fait attention; il n'en était pas de même autrefois par la bonne raison que les vies étaient constamment en péril. « Dangier » ne causait nulle surprise; on vivait en sa compagnie. Dans cette société les âmes se trempaient; les larmes, sans doute, n'étaient pas inconnues : Roland pleura quand Olivier mourut; mais de telles marques de sensibilité n'étaient pas très communes, et beaucoup pensaient comme Fouque qui, voyant Girart de Roussillon pleurer ses parents morts, s'écriait : « Par Dieu! je ne veux pas pleurer. Nous avons tous été élevés et dressés pour une telle fin! Pas un de nous n'a eu pour père un chevalier qui soit mort en maison ni en chambre, mais en grande bataille, par l'acier froid, et je ne veux pas porter le reproche d'avoir fini autrement[1]. » Paroles de roman, dira-t-on. Sans doute, mais dans la vie réelle on s'exprimait de même : « On n'a qu'une mort à souffrir », disait, au témoignage de Froissart, Jean de Hainaut à qui le détournait d'une dangereuse expédition en Angleterre.

Rien de surprenant que, dans cette ancienne société, la part des exercices physiques fût grande; on ne peut même concevoir comment il n'en eût pas été ainsi. On s'y livrait d'instinct, sans y penser; on faisait du sport sans le savoir. Les périls étaient multiples, les guerres étaient incessantes; une guerre, au siècle dernier, pouvait durer sept ans, et au siècle d'avant, trente ans, et au moyen âge, cent ans. Mais on s'habitue à tout, et, par ce motif, les existences d'alors différaient moins des nôtres qu'on ne pourrait croire : on se souciait si peu de la mort que, n'étant nullement troublé par sa possibilité ni ses approches, on menait des vies ensoleillées dans des périodes qui nous paraissent, à distance, les plus tristes de l'histoire; nul rayon de soleil n'était perdu. C'est ce qui explique le ton de maintes chroniques et de maints poèmes : manque de sentiment, manque de cœur, manque de patrio-

1. *Girart de Roussillon*, chanson de geste traduite par Paul Meyer, Paris, 1884. — Le poème est du XIe siècle; le héros est un personnage historique du IXe.

tisme, a-t-on dit de nos jours. Évidemment, l'idée de patrie était moins aiguë et moins nette qu'aujourd'hui; mais à cela il faut encore ajouter que le patriotisme n'était pas alors au rang des vertus sombres. Vainqueur ou vaincu, blessé, battu, emprisonné, malade, le Français d'autrefois, à l'âme bien trempée, gardait sa sérénité et même sa gaieté, et, comme les pires traverses ne lui laissaient guère d'amers souvenirs, on le trouvait toujours prêt à recommencer, avec la même ardeur, la même bravoure, le même entrain, — hélas ! la même imprudence.

Les jeux ressemblaient à la guerre et la guerre ressemblait aux jeux. Édouard III, roi d'Angteterre (un Français qui régnait à Londres, fils de Français et de Française), part pour cette guerre qui devait durer cent ans comme pour une chasse ou une fête, avec sa meute, ses musiciens et ses jongleurs. Froissart, contemporain d'effroyables batailles, pilleries et carnages, les décrit avec l'admiration émerveillée qu'inspirent les spectacles magnifiques. Cette grande lutte fut comme un immense tournoi d'un siècle; mais, commencée comme une fête, elle finit comme une apothéose : Du Guesclin y trouva ses lauriers, et une sainte, son auréole.

Les guerres conservèrent longtemps ce caractère et elles l'avaient encore à la Renaissance; certaines saisons leur étaient réservées de préférence, comme pour la chasse; elles n'étaient jamais tout à fait finies, on les recommençait au printemps suivant : « Or si le roi », dit Brantôme, parlant de notre Henri II, « aimait l'exercice des chevaux pour le plaisir, il les aimait bien autrement pour la guerre, laquelle il affectait fort, et s'y plaisait grandement quand il y était, et en trouvait, disait-il, la vie plus plaisante que toute autre. Jamais il n'a dressé armée sur la frontière qu'il ne l'ait menée toujours des premiers, en commençant en mars, aussitôt que le beau printemps arrivait, et finissant au commencement d'octobre. »

Au XVIIe siècle, les guerres n'avaient pas encore perdu tout à fait ce caractère. « Je m'approchai », dit Bassompierre dans ses mémoires, « du roi qui était fort en avant des colonnes et lui dis : Sire, l'assemblée est prête, les violons sont entrés et les masques sont à la porte; quand il plaira

à Votre Majesté, nous donnerons le ballet. — Il s'approcha de moi et me dit en colère : Savez-vous bien que nous n'avons que cinq cents livres de plomb dans le parc de l'artillerie? — Je lui dis : Il est bien temps de penser à cela maintenant! Faut-il pas que, pour un des masques qui n'est pas prêt, le ballet ne se danse pas? Laissez-nous faire, Sire, et tout ira bien... Sur ce, je mis pied à terre et donnai le signal du combat, qui fut fort et rude et qui est assez célèbre. » Il l'est, en effet: c'est le combat du Pas-de-Suze, forcé en 1629. Il ne faudrait pas, du reste, gratter beaucoup nos écorces pour retrouver en nous, encore aujourd'hui, ces Français d'autrefois : on l'a pu voir au Tonkin, à Madagascar et dans l'incendie de la *Nouvelle France*.

Une autre remarque doit être faite, si l'on veut comprendre à quel point les nécessités de l'existence rendaient indispensable jadis le développement physique: nous vivons aujourd'hui assis et l'on vivait autrefois debout. Pendant de longues heures, de nos jours, les moins studieux lisent ou écrivent, assis; dans nos appartements, d'innombrables fauteuils, chaises longues ou divans invitent à s'asseoir, sinon même à se coucher; si l'on a l'obligation de sortir, une multitude de voitures, tramways ou omnibus permettent, même aux moins fortunés, de se transporter d'un lieu à un autre, sans cesser d'être assis. Quand on veut aller à Constantinople, on s'assied sur une banquette, on s'étend sur une couchette; au bout de trois jours et trois nuits on arrive sans avoir touché le sol, ni cessé de s'asseoir que pour se coucher. On vivait debout autrefois; les livres étaient rares, les journaux n'existaient pas, la poste non plus; de loin en loin seulement, on avait à s'asseoir pour lire ou écrire.

Le « locomoteur » universel était le cheval: hommes ou femmes, religieux ou soldats, clercs ou paysans étaient tenus de savoir s'en servir, plus encore que de l'arc ou de l'épée. Car il ne faut pas croire que l'on demeurât en place : les procès, les pèlerinages, la visite de ses terres ou de ses parents, les achats, le commerce, les intérêts à surveiller à la cour, à la ville, auprès du seigneur voisin, pour ne rien dire de la curiosité et du goût des aventures, étaient cause de nombreux déplacements, pour tous et pour les princes

mêmes. Les rois étaient bien loin de demeurer comme des idoles en leurs palais; les « itinéraires » de leurs mouvements qui ont été publiés les montrent toujours en route. Or il fallait jadis, et jusqu'à notre siècle, faire plus d'exercice pour aller à Pontoise qu'aujourd'hui pour aller à Constantinople. Les femmes, les reines, les abbesses de couvent étaient dans l'obligation de savoir chevaucher et, au besoin, enfourcher leur monture. C'est ce qui advint à l'impératrice Mathilde, femme de Geoffroy Plantagenet. Dans une rude expédition, en danger d'être prise, elle s'en allait assise sur son cheval « comme font les femmes » ; le vieux Jean le Maréchal, voyant le péril, lui enjoignit peu cérémonieusement de moins songer au décorum: « Les jambes vous convient disjoindre », lui dit-il, et elle dut obéir, « la chose lui plût-elle ou non »[1]. Froissart le chroniqueur, Pétrarque le poète, notre Des Champs et maints autres passaient des semaines et des mois à chevaucher; et sur quelles routes, par quelles fondrières! Il faut en voir la description dans Des Champs. Chaque paysan possesseur d'un cheval s'en servait à toute fin. Pybrac, au XVIe siècle, représente un paysan allant à la messe un jour de fête :

Pour donques n'y faillir, va tirer vitement,
D'un coin de son étable, un cheval ou jument,
Le bride et fait servir son paletot de housse,
Monte léger dessus et prend sa femme en trousse;
Le cheval talonné commence à galoper [2].

Des penseurs comme Érasme étaient obligés de savoir se tenir en selle, et ce méditatif qu'on se représente volontiers tel que nous l'a peint Holbein, les yeux incessamment baissés sur la page noircie, se flatte, à un moment de sa vie, de faire convenable figure en route età la chasse : « *bonus propemodum venator, eques non pessimus* » (1499). Montaigne, non moins méditatif, préférait, même malade, le cheval à tout autre moyen de locomotion : « Je ne démonte pas volontiers quand je suis à cheval, car c'est l'assiette en laquelle je me trouve

1. *Histoire de Guillaume le Maréchal, régent d'Angleterre de 1216 à 1219*, — document historique de premier ordre retrouvé et publié par M. Paul Meyer, 1891.

2. *Les Plaisirs de la vie rustique*, 1575.

le mieux, et sain et malade. » Plus près de nous, les illustres lettrés du temps de Louis XIV étaient, par nécessité, cavaliers. La Fontaine était des meilleurs; Racine et Boileau suivaient les armées du roi, « à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles, couchant poétiquement aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion », écrit malicieusement madame de Sévigné à Bussy. Les courtisans ne leur épargnaient pas quelques sourires, parce que nos poètes manquaient un peu d'élégance à cheval; mais ils ne manquaient pas de solidité et on ne dit pas qu'ils aient prêté à la raillerie par aucune chute.

II

Les conditions de l'existence imposaient donc les exercices physiques, et principalement, avant tous autres, ceux qui se rapprochaient de l'art militaire et préparaient à la guerre. Entre la guerre et les jeux, l'union était si étroite qu'il est souvent difficile de décider si tel exercice doit être classé sous la rubrique guerre ou sous la rubrique jeu. L'escrime à la lance prépare à la fois l'héritier du château pour le tournoi et pour la bataille; le tir à la butte ou au « papegai »[1] permet au paysan de gagner un prix célébré en chansons et honoré de rasades : c'est une fête et un jeu, mais c'est aussi un moyen de devenir habile à défendre son village. Le roi et les nobles donnent l'exemple; les enfants imitent les adultes; et les paysans, les seigneurs. Dans la haute classe, on apprend surtout, au moyen âge, à manier l'épée, la masse d'armes et la lance; dans la basse, l'arc, l'arbalète et l'épieu. Mais les nobles savaient aussi tirer de l'arc et plus d'un paysan maniait adroitement l'épée : il eût été imprudent de trop se spécialiser. « Monseigneur » ne dédaignait pas de montrer son habileté, et, même s'il en donnait de médiocres preuves, il ne manquait pas de courtisans, dès 1346, pour s'extasier sur ses prouesses. « Je voudrais que vous sussiez un exemple que je

1. Perroquet, oiseau de bois ou de métal servant de but. Le tir au papegai nous fut emprunté par nos voisins; on tira en Angleterre au *papejay* ou *popinjay* jusqu'aux temps modernes.

vis en Angoulême », raconte le chevalier de la Tour-Landry, « quand le duc de Normandie vint devant Aiguillon. Si avaient chevaliers qui tiraient par ébat contre leurs chaperons. Si comme le duc vint en celui parc, par ébat si demanda à un des chevaliers un arc pour traire (tirer), et quand il eut trait, il y en eut deux ou trois qui dirent : — Monseigneur a bien trait! — Sainte Marie, fit un, comme il a trait roide! — Ha! fit l'autre, je ne voulusse pas être armé et qu'il m'eût féru. — Si commencèrent à le moult louer de son trait, mais à dire vérité, ce n'était que flatterie, car il tira le pire tous. » Mauvais symptôme : Monseigneur n'était pas destiné à plus de bonheur au jeu de la guerre qu'au jeu de l'arc; il monta sur le trône et devint ce roi Jean qui se laissa prendre à Poitiers.

Tout château, cela va de soi, avait son râtelier d'armes qui s'en allèrent, au temps de Louis XIV, emplir les greniers. Les hôtels de ville en continrent, à l'usage des bourgeois, dès la création des communes. « En 1474, on trouve à Troyes 547 coulevrines, 287 arbalètes, 1 047 épieux[1] ». Mais ce qui est plus caractéristique, les moindres maisons, des taudis d'artisans, des chaumières de rustres, en avaient aussi : on en signale chez un tisserand, chez un portefaix. Et cela n'est pas surprenant, puisque les ordonnances obligeaient tous hommes valides à avoir chez eux des armes à proportion de leur rang : car il fallait être prêt pour les « circonstances d'alarme ». Diverses lois recommandaient, en outre, dès le temps de saint Louis, le tir de l'arc, comme étant, pour le peuple, le plus utile des amusements, et interdisaient les jeux non militaires.

Ces ordonnances furent souvent renouvelées; nos ancêtres aimaient trop leurs jeux pour se laisser ainsi restreindre, si bien que les jeux non militaires continuèrent de prospérer. Une de ces ordonnances est du sage roi Charles V et elle est très caractéristique : « Désirant, dit ce prince, de tout notre cœur, le bon état, sûreté et défense de notre royaume, nous interdisons les jeux de dés, de tables, de paume, de quilles, de palet, de soute, de billes et tous autres tels jeux... Et

1. Babeau, *L'armement des nobles et des bourgeois dans la Champagne méridionale.*

nous voulons et ordonnons que nosdits sujets prennent et entendent à prendre leurs jeux et ébattements, à eux exercer et rendre habiles en fait de trait d'arcs ou d'arbalètes, ès beaux lieux et places convenables à ce... et fassent leurs dons aux mieux tirant et leurs fêtes et joies pour ce, si comme bon vous semblera. — A l'hôtel Saint-Paul-lez-Paris, 3 avril 1369. » Le roi ne s'en cache pas : il veut apprendre à ses sujets la guerre en les amusant.

On a dit[1] que cette ordonnance avait été rendue en imitation d'une loi anglaise d'Édouard III, qui avait, en effet, enjoint à ses sujets, dès 1337, de laisser tous vains passe-temps, pour se consacrer uniquement au tir de l'arc. Mais Édouard III n'avait fait, lui-même, que copier la France où, peu auparavant, et sans parler de saint Louis, Philippe V avait prescrit à ses sujets de renoncer aux jeux de palets, billes, quilles, boules, etc., pour s'appliquer exclusivement au tir de l'arc et aux exercices ayant un caractère militaire (1319).

Les sociétés de tir dans les villes et villages étaient encouragées de plusieurs manières, par des attributions de prix, des exemptions d'impôt et autres avantages. Beaucoup de ces « confréries », créées au moyen âge, duraient encore au moment de la Révolution : sociétés de l'arc, ou du papegai, plus tard chevaliers de l'arquebuse, etc. Ces amusements, pratiqués d'ordinaire le dimanche, permettaient à une ville subitement attaquée (ce qui arrivait souvent aux temps troublés d'autrefois), de se défendre, sans secours du dehors, grâce à ses murailles et à l'habileté au tir de ses bourgeois et de ses « manants ». En 1429 et en 1430, les arbalétriers de Châlons sauvèrent leur ville que les Anglais pensaient surprendre. Au siège de Montereau, en 1437, ils se distinguèrent si bien que le roi Charles VII adressa des lettres patentes à ses « bien-aimés bourgeois, manants et habitants de la ville de Châlons », reconnaissant les services rendus par les « arbalétriers, pavoiseurs[2], couleuvriniers, maçons et charpentiers » du lieu. Et afin que « leur compagnie ou confrérie se puisse mieux entre-

1. Siméon Luce, dans son livre, d'ailleurs excellent, sur *La France pendant la Guerre de Cent Ans*.

2. Porteurs de grands boucliers ou pavois, derrière lesquels s'abritaient les arbalétriers.

tenir, et le jeu de l'arbalète continue entre eux », divers privilèges leur sont accordés, notamment, celui de porter les couleurs des gens de l'hôtel du roi, « c'est à savoir des robes ou tuniques de drap vermeil et sur l'un des quartiers blanc et vert, avec une fleur de *ne m'oubliez mie* par-dessus... Donné en notre siège devant Montereau, 17 octobre 1437. » A Chinon, à Rennes et dans d'autres villes, le roi du papegai était dispensé de certaines taxes. On compta en Champagne jusqu'à quarante-trois compagnies de l'arquebuse. « Pour y être reçu, il fallait être de bonnes vie et mœurs, catholique romain, présenté par six chevaliers (de l'arquebuse), et admis par les officiers ; le récipiendaire jurait de ne prendre les armes que pour le service du roi, de la ville ou de la compagnie[1]. »

De très bonne heure, les Français s'étaient rendus célèbres par l'excellence de leur tir ; c'est à leurs archers surtout qu'ils durent cette victoire de Hastings, qui faillit transformer en un pays de langue française la terre des Anglo-Saxons[2]. Installés dans leurs nouveaux domaines, les rois normands et angevins n'eurent rien de plus pressé que de former leurs sujets à leur image ; des ordonnances toute semblables à celles de France furent rendues, comme on a vu, pour encourager le tir de l'arc ; non sans succès, car les archers anglais finirent par acquérir, au cours des siècles, une renommée universelle. Elle leur vint, en partie, de leur adresse, qui était admirable, nul ne tirant plus droit et plus raide, et ne sachant mieux tenir compte de l'état de l'atmosphère et de la direction du vent ; elle leur vint aussi de la fougue aveugle avec laquelle la chevalerie française se fit, en plusieurs circonstances mémorables, tuer par eux. Endurcis dès l'enfance, ne craignant rien, ne doutant de rien, se croyant, chacun, l'égal des héros de romans, nos chevaliers se faisaient un point d'honneur de garder leurs énormes armures et de se comporter dans toute rencontre comme si chacun d'eux devait gagner la bataille à lui tout seul. Pas un qui ne se flattât de constituer comme une forteresse indépen-

1. Comte de Barthélemy, *Histoire de Châlons-sur-Marne*, 1888.

2. Jusqu'à la conquête, les Français étaient très supérieurs, comme archers, aux Anglo-Saxons. Ceux-ci faisaient plutôt usage, en guerre, de la hache danoise et du javelot. Selon Freeman, les meilleures troupes de Harold, à Hastings, étaient armées de javelots, d'épées et de haches ; les irréguliers étaient armés « *anyhow with such weapons as they could get, the bow being the rarest of all* ».

dante. Et plus d'une fois, tandis qu'ils accomplissaient des exploits admirables, sans faire attention à l'ensemble de la bataille, l'ensemble fut compromis et la bataille perdue. Ils eussent pensé déchoir à changer de système, et se montrer inférieurs à leurs ancêtres. L'opinion publique — car il y en a toujours eu d'une certaine sorte en tous les temps — les encourageait dans cette erreur : et ils persistaient à s'étouffer, s'aveugler, s'écraser de ferraille. Eustache Des Champs, qui vivait au milieu des gens qu'il décrit, est formel : quiconque, au XIVe siècle, ne passait sa vie à chevaucher et n'avait bassinet neuf et armure complète, était tenu en piètre estime !

Qui ne chevauche et qui n'est bien monté,
Qui ne poursuit et qui n'a grand état,
Bassinet neuf et tout entier armé,
Et qui ne va là où l'on se combat,
Chacun dit qu'il ne vaut rien.

Ils persistaient donc, sans profiter de l'expérience. Tels ils s'étaient montrés à Crécy, tels on les retrouve à Azincourt. « Et si étaient lesdits Français », écrit Jean de Waurin, contant cette bataille, « tant chargés d'armures qu'ils ne pouvaient eux soutenir ne aller avant; premièrement étaient-ils armés de cottes d'acier longues jusques aux genoux ou plus bas et moult pesantes; par dessus, le harnais de jambes; et, par dessus, blancs harnais ; et si avaient la plupart bassinets à camail : par quoi cette pesanteur d'armures avec la mollesse de la terre détrempée les tenait comme immobiles ». Jean de Waurin avait vu le spectacle de ses yeux; il était à cette bataille : « Où, à ce jour, j'étais », dit-il; son père et son frère y étaient aussi, du côté français, comme lui.

Les archers avaient été, dans ces guerres, d'un tel service, que nos voisins finirent par avoir en eux une confiance quasi superstitieuse; de bons esprits, au XVIe siècle, ne voulaient encore voir dans les armes à feu qu'une mode passagère à laquelle il était dangereux d'accorder trop d'importance. Le savant sir Thomas Elyot mettait ses compatriotes en garde contre tous engins tels qu'arbalète ou canon à main *(crosse bowes and hand gunnes)*, qui détournaient de l'usage du grand arc tout simple des anciens Anglais. « Ces engins, disait-il, ont été introduits insidieusement dans le royaume par nos

ennemis afin d'en détruire la noble défense qui consiste dans le tir de l'arc » (1531). On ne pouvait trop se méfier de ces inventions et des traîtres qui les propageaient. Et le roi Henry VIII, pressé par Elyot, pressé par Ascham, pressé aussi, il est vrai, par les marchands d'arcs et de flèches, qui appréciaient fort le patriotisme d'Elyot, rendait ordonnance sur ordonnance pour obliger ses sujets à cultiver cet art si nécessaire. La troisième, la sixième, la trente-troisième année de son règne, il renouvelle ses prescriptions, enjoignant à tout individu « non décrépit » et non estropié d'avoir chez lui arc et flèches et de s'en servir. Les enfants mêmes, à partir de l'âge de sept ans, sont tenus de s'exercer, et il doit y avoir dans toute maison un arc et deux flèches par enfant mâle. Les petits domestiques sont compris dans ces prescriptions, les maîtres retiendront le prix d'achat sur leurs gages. (Acte de 1541.) Les étrangers étaient frappés de l'importance qu'avait en Angleterre le tir de l'arc : « Les Anglais mettent toute leur confiance dans les flèches », écrit l'Italien Paul Jove à la même époque; « ils les lancent avec tant d'art et de force qu'ils peuvent percer une cuirasse. »

Chez nous, du reste, l'arc et l'arbalète demeuraient encore, en honneur au XVIe siècle. François Ier avait, « à la bataille de Marignan, pour une partie de sa garde, une compagnie de deux cents arbalétriers à cheval qui y firent des merveilles ». Ambroise Paré, si préoccupé qu'il soit des plaies faites par « hacquebutes et autres bâtons à feu », consacre une étude spéciale aux blessures causées par les flèches, et, pour que les chirurgiens puissent mieux comprendre leurs ravages, il donne des planches représentant toutes les sortes de flèches, les unes avec une pointe simple, d'autres avec une pointe tailladée; d'autres avec une tête mobile qui restait dans la plaie et la rendait fort dangereuse. Les Anglais, toutefois, gardèrent plus longtemps que nous l'usage de ces armes : « Et même en 1627, les Anglais jetèrent encore des flèches dans le fort de l'île de Ré », rapporte le P. Daniel en son *Histoire de la Milice française*; — dernière application de la tactique suivie à Hastings par les soldats de Guillaume de Normandie, et enseignée par ses successeurs aux Anglo-Saxons devenus les Anglais.

III

Les jeux favoris étaient, au moyen âge, ceux qui se rapprochaient de la guerre et, parmi eux, pour l'aristocratie française, celui de tous qui ressemblait le plus à une bataille, le tournoi.

On confond souvent, depuis qu'ils ont cessé d'être pratiqués, les tournois et les joutes, mais il est facile de les distinguer : les tournois étaient faits à l'imitation des batailles et les joutes à l'imitation des duels.

Le grand sport du moyen âge était le tournoi. Comme étant le plus dangereux, c'était aussi le plus noble, celui auquel on se préparait avec le plus d'ardeur, pour lequel on faisait le plus de dépense : et d'ailleurs si violent que la plus furieuse partie de *foot-ball* semble un jeu de pigeon-vole en comparaison. Pendant des centaines et centaines d'années, l'Europe entière s'y livra avec ardeur ; c'était pour tous chevaliers un tel besoin qu'aucune défense ne pouvait les retenir, ni aucun châtiment spirituel ou temporel, si dures fussent les peines. Elles étaient dures cependant : au spirituel, elles pouvaient aller jusqu'à l'excommunication ; au temporel, jusqu'à la séquestration des biens. Les papes prescrivaient de refuser la sépulture religieuse aux hommes tués en tournois ; les rois défendaient périodiquement de vendre aux chevaliers tournoyeurs des armes et des chevaux, de leur accorder l'hospitalité ; prescrivaient de les empêcher par la force de se réunir, enfin s'emparaient de leurs biens. Trop de vies étaient dépensées à ces jeux ; les tournoyeurs, absorbés par leur passion, ne songeaient à rien autre et n'avaient cure « ni de ma propre guerre », disait le roi ; « ni du saint voyage d'outre-mer » (la croisade), disait le pape. Les tournoyeurs se confirmaient dans ces habitudes d'indiscipline et ce goût pour la prouesse individuelle auxquels ils n'étaient que trop enclins. Ils compromettaient leur salut éternel. Il est certain que ces réunions ne présentaient pas toujours un spectacle très édifiant. Dans une occasion, on avait vu les chevaliers se moquer de l'Église en passant sur leurs armures des robes de moines

et se battre ainsi déguisés, leur chef s'étant vêtu en abbé avec une mitre sur son casque. En d'autres rencontres, sous prétexte de tournois, de vrais assassinats avaient été commis : plusieurs chevaliers se donnant le mot pour s'acharner sur le même adversaire et se débarrasser ainsi d'un ennemi ; ce que défendirent plus tard les règles du jeu. Les fêtes qui suivaient se terminaient souvent en orgies, et l'on passait vite, en ces soirs de folie, des gracieuses paroles aux actes grossiers. Briller en tournois était un grand moyen de plaire à une femme, le plus grand même :

L'un fait joutes, fêtes, cembeaux (tournois)
Pour son amour, pour son gent corps.

Il y en avait d'autres sans doute : on pouvait envoyer des vers. Le poète du XIVe siècle, Eustache Des Champs, qui nous trace ce tableau, n'eût guère pu oublier une telle ressource :

L'autre lui envoie dehors
Chansons, lettres ou rondelets...
Et dit que de sens n'a pareille,
C'est de beauté la non-pareille.

Ou bien, on pouvait se vêtir, en l'honneur de la femme aimée : de vert, de bleu, de blanc...

L'autre s'en vêt vermeil com sang,
Et cil qui plus la veut avoir,
Pour son grand deuil s'en vêt de noir.

Mais le vrai et grand moyen, c'était de se distinguer les armes à la main. Aussi les remontrances abondent-elles chez les graves chroniqueurs et les auteurs pieux. Certains attribuent la grande peste qui désola l'Europe vers le milieu du XIVe siècle aux désordres des tournois : ils y voient un effet de la vengeance céleste. D'autres usent, pour retenir sur la pente et effrayer les adeptes de ces jeux, de ce moyen d'intimidation si fréquent chez les écrivains religieux d'alors : ils racontent des apparitions. Roger de Toeny apparaît à son frère Raoul, en 1227, et lui dit : « Malheur, malheur à moi ! pour avoir tant couru les tournois et les avoir tant aimés ! » Au fameux tournoi de Nuys près Cologne, en 1240, où soixante chevaliers moururent, on entendit les cris des démons qui volaient au-dessus des cadavres « en guise de corbeaux et de vautours ».

Les interdictions se multiplient : Innocent II se prononce énergiquement, en 1130, au concile de Clermont, et Alexandre III, en 1179, au concile de Latran, protestant contre ces fêtes détestables « *quas vulgo torneamenta vocant* », où les chevaliers viennent pour faire parade de leur force, « *ad ostentationem virium suarum* », risquant la mort et les feux de l'enfer. Dans les recueils d'ordonnances royales, les prohibitions sont innombrables : on en trouve, par exemple, en 1280, 1296, 1304, 1311, 1312, 1314, 1316, 1318, 1319, etc., etc. « Que nul ne soit si hardi, sous peine d'encourir notre indignation, dit Philippe V en 1316, d'aller à joutes ne à tournois... et qu'ils gardent leurs armures et chevaux, si qu'ils puissent être pris et appareillés à ce que nous avons à faire pour ledit voyage exaucer (la croisade)... et si se tiennent garnis de chevaux et d'armures que, dès maintenant, ils soient tout prêts et appareillés de venir à notre mandement toutes fois qu'il serait métier pour la paix de notre royaume maintenir et défendre ». Même situation dans les autres pays d'Europe : les rois d'Angleterre publient, à la même époque, des ordonnances non moins fréquentes interdisant, dans le latin du temps, à tout homme d'armes de tournoyer, bouhourder[1] ou chercher aventures : « *Turneare, burdeare, justas facere, aventuras quærere* »[2].

Mais le goût pour ces jeux était trop puissant ; c'était une vraie passion, un de ces états d'âme où tout sentiment de règle, d'obligation morale, de danger disparaît. Les hautes murailles du devoir s'affaissent ou deviennent fluides ; on les côtoyait avant la passion comme si elles étaient de granit, on les traverse maintenant comme si elles étaient de nuages. Les menaces de séquestre ou de damnation éternelle n'étaient plus rien ; on passait outre. Les rois et les papes, du reste, étaient obligés, n'en pouvant mais, de faire la part du feu : souvent leurs ordonnances sont à terme, ou visent une région en particulier, ou prévoient des exceptions. Les rois, de plus, avaient grand'peine à se priver eux-mêmes de ces jeux ; ils

1. Ce mot désigne toute imitation de lutte ou bataille chevaleresque, faite par amusement.

2. Ordonnance de 1322. Le roi Édouard II se réserve toutefois la faculté d'accorder des autorisations particulières.

oubliaient souvent leurs propres ordonnances et donnaient l'exemple de les enfreindre. Partout où se mouvait une masse chevaleresque, on était sûr d'entendre parler de tournois. Les croisades, qu'on avait peur de voir compromises par cette frénésie, furent un moyen de la répandre. Nos chevaliers organisèrent des tournois au cours de leurs voyages d'outre-mer et en vulgarisèrent l'usage dans l'Empire de Byzance [1].

Incessants malgré les défenses, en honneur par tous pays, préoccupation majeure de la jeunesse et même aussi des hommes mûrs (car on voit souvent des pères y rencontrer leurs fils), divertissement des grands et même des petits qui venaient en foule voir le spectacle et, de plus, y prenaient part comme aides ou valets, les tournois tenaient réellement le premier rang parmi les exercices en faveur dans l'ancienne Europe. L'enthousiasme qu'ils excitaient était tel qu'on n'avait pas manqué de leur chercher l'origine la plus noble et la plus lointaine. Nos ancêtres ne faisaient pas montre en telle matière d'une imagination très fertile : pour anoblir une origine, ils la ramenaient uniformément à la guerre de Troie. Toutes les races royales d'Europe se rattachaient au vieux Priam, tous les peuples étaient des Troyens émigrés : Français, fils de Francus; Bretons d'Angleterre, fils de Brutus; Écossais, descendants de Scota. Le noble jeu d'échecs avait été inventé sous les murs de Troie; et l'on ne pouvait manquer de découvrir que le jeu plus noble encore du tournoi remontait aux mêmes temps. Pour tous les gens instruits, les tournois furent les « jeux troyens » par excellence, *Trojani ludi*, inventés toutefois un peu après la guerre, « par Énée lorsqu'il fit inhumer Anchise, son père, dans la Sicile ».

La vérité est que leur origine se perd dans la nuit des temps. On trouve de primitifs tournois, sortes de batailles rangées, sans haine de part ni d'autre et livrées pour l'amusement, dès l'époque des premiers Carolingiens. Si l'origine est incertaine, aucun doute n'est possible quant au développement et à la vulgarisation de ce jeu. C'est chez nous qu'il se propagea d'abord et ce sont les Français qui enseignèrent ce rude sport aux autres peuples; les savants pouvaient les

1. M. Gustave Schlumberger donne à ce sujet de curieux détails dans son *Renaud de Châtillon*, 1898, p. 131.

appeler « jeux troyens », dans l'usage courant un étranger les désignait plus volontiers sous le nom de « batailles françaises », *conflictus Gallici*[1]; c'est ce que fait le chroniqueur anglais Mathieu Paris.

L'historien anglo-normand, appartenant au parti anglais, qui a rimé la biographie de Guillaume le Maréchal (XIIe-XIIIe siècle)[2] déclare, par la bouche du chambellan de Tancarville, que c'est bon pour vavasseurs et gens de petite noblesse, d'aller chercher aventure hors du pays français : tous amateurs de grands exploits, partisans de tournois et qui veulent « hanter la chevalerie » resteront en Normandie et sur le sol français. Décrivant les innombrables batailles plus ou moins courtoises auxquelles prit part son héros et dans lesquelles il lui fait accomplir de merveilleuses prouesses, l'auteur, néanmoins, lorsqu'il s'agit de déclarer, d'une manière générale, ce que valent, en pareilles affaires, ses ennemis les Français, rend hommage à la vérité. A propos du tournoi international de Lagny-sur-Marne, il énumère, pays par pays, les chevaliers qui y vinrent et débute ainsi :

Les Français nommerai avant;
Droit est qu'ils soyent mis devant
Pour leur hautesse et pour leur prix
Et pour l'honneur de leur pays.

Témoignage important comme venant d'un adversaire. Il ajoute ailleurs que les Français ont le défaut d'être un peu trop sûrs d'eux-mêmes, et il les montre se croyant les maîtres de tous en matière de tournois, et se partageant par avance les dépouilles des Anglais, la veille d'une de ces fêtes guerrières :

La nuit devant, à leurs hôtels,
Départirent (partagèrent) tous les harnais
Et les esterlins des Anglais;
S'en firent large départie,
Mais encor ne les avaient mie.

1. « *Quod juvenis rex Henricus torneamenta exercuerit.* — A. D. 1179. *Henricus, rex Anglorum junior, mare transiens, in conflictibus Gallicis et profusioribus expensis triennium peregit, regiaque majestate prorsus deposita, totus de rege translatus in militem... in variis congressibus triumphum reportans, sui nominis famam circumquaque respersit.* »

2. *Histoire de Guillaume le Maréchal*, Tous les extraits ci-après se rapportent à la période de la vie du héros antérieure à 1183.

Tout n'était pas cependant vanterie dans leur fait, il s'en faut, et on ne pouvait avoir de plus redoutables adversaires. Le même récit nous montre Normands et Anglais décidant « de tournoyer contre Français » et tenant auparavant un conseil où l'un des assistants encourage en ces termes ses compagnons :

... Pourquoi perdons-nous los?
Jà sommes nous de chair et d'os
Autresi (tout juste) comme Français sont.
Damnedex grand honte leur dont (donne)
Qui hui ce jour se laisse prendre.

Toute la jeunesse du Maréchal, grand personnage et illustre guerrier, plus tard régent d'Angleterre, d'origine française à ce qu'il semble[1], se passe dans les batailles et les tournois sans qu'on sache parfois bien exactement s'il s'agit de l'un ou de l'autre de ces amusements. Le biographe décrit chaque rencontre, avec amour, sans se lasser, donnant l'heure, le lieu, les noms, tous les détails. Le tableau qu'il trace de ces fêtes du XIIe siècle ne ressemble que de loin aux peintures qu'en firent plus tard les poètes ou les théoriciens de l'art des armes. Ceux-ci avaient sous les yeux des jeux devenus moins violents au cours des âges, dotés de règles fixes, limités par des barrières, embellis par la présence de spectatrices élégantes; ils tenaient à répandre comme plus courtois et plus charmant le goût des tournois assagis que pouvaient fréquenter dames et demoiselles. C'est d'après eux qu'on se représente ordinairement les fêtes, mais elles n'avaient pas toujours été telles qu'ils les montrent.

L'impression que laissent l'histoire du Maréchal et la description de ses tournois est celle d'une vaillance, d'un entrain, d'un mépris de la mort et des coups, d'une férocité inconsciente, d'une joie débordante, qui nous rapprochent de fort près des races primitives, héroïques et sauvages.

Point de barrières entourant le champ de la bataille; les lices consistent en des sortes de barrages aux deux extrémités du terrain choisi, formant le *recet* ou lieu de refuge; ce que,

1. Il était petit-fils de Gilbert « le Maréchal », qui avait reçu cette dignité d'Henri Ier; il semble peu probable que le fils du Conquérant eût choisi un Anglais pour ces fonctions.

dans beaucoup de jeux de collège, on appelle le camp : on y est en sûreté, on y reprend haleine, l'ennemi ne peut vous y poursuivre. On y garde, comme pour une vraie guerre, des troupes de renfort prêtes à se précipiter dans la mêlée, dans « la presse », comme on disait alors, au bon moment. Au tournoi de Lagny, le « jeune roi », fils d'Henry II d'Angleterre, est sur le point d'être pris ; un peu de renfort assurerait sa capture, c'est le cas de faire donner les réserves, Herlin de Vanci, sénéchal de Flandre,

Bien trente chevaliers avait
Avecque lui hors de la presse.

Il se lance dans la mêlée « à grande allure », criant : « Cist est nôtre ! » Mais le Maréchal parvient à sauver son maître.

Le terrain est fort étendu : c'est une plaine, une vallée, unie si possible, mais accidentée au besoin ; les irrégularités du sol, les récoltes et les plantations sont de menus désagréments qui n'inquiètent guère ces batailleurs ;

Parmi vignes, parmi fossés,
Si allaient parmi les ceps
Des vignes qui furent épais...

Les chevaux tombaient, se blessaient ; on les relevait comme on pouvait, et la bataille continuait.

Peu ou point de règles : on suit son inspiration et on profite de ses avantages ; toutes les armes, toutes les combinaisons, tous les coups sont permis. On se réunit à plusieurs contre un seul : aux habiles à ne pas se laisser isoler. On emploie la lance, l'épée et la masse, suivant le moment ou l'occasion, faisant remplacer, si on peut, ses armes brisées, nullement protégé par ces prescriptions courtoises qui interdiront plus tard de frapper un chevalier déheaumé. Le tournoi était alors livré avec armes de guerre : « *torneamentum aculeatum et hostile* », comme disait, au XIIIe siècle, Mathieu Paris. La seule différence avec la vraie guerre était qu'on se battait sans haine et que la lutte ne se terminait pas par des cessions de provinces. Aussi l'importance d'avoir ses armes défensives en parfait état était-elle grande : écu aux courroies solides ; heaume et haubert ne gênant ni la tête, ni la poitrine ; san-

gles du cheval fortes et neuves; mailles de la cotte bien serrées, sans déchirures. On passait la nuit d'avant les tournois à vérifier son armement, et les salles de châteaux ou d'auberges semblaient des boutiques d'armuriers :

Toute nuit font ces chevaliers
Hauberts rouler (fourbir), chausses frotter,
Et atourner leurs armeüres...
Selles et freins, poitrails et sangles
Et forts étriers et contresangles.
Les autres leurs heaumes essaient,
Qu'à la besogne aisés les aient...
Toute la nuit se travaillèrent,
Peu dormirent et moult veillèrent.

Les dames, dont le rôle fut si brillant par la suite (et plus brillant encore dans les romans que dans la réalité), ne sont mentionnées que bien rarement. On n'eût su qu'en faire à cette date, ni où les mettre. Des estrades se comprennent quand il s'agit de spectacles circonscrits, mais ici le champ de manœuvres était immense, sur deux de ses côtés il n'était pas limité et la tactique des chevaliers pouvait transporter la lutte en toute sorte de lieux lointains ou imprévus : des poursuites sont exécutées à travers champs, villages, rues et fossés. Des escouades de batailleurs passent comme un tourbillon à travers les rues d'Anet :

Aval sur destre regardèrent
En une rue ou grand gent èrent (furent).

Parfois, cependant, les dames se montrent : c'est une rare exception; elles dansent « devant les lices » quelques caroles ou rondes chantées avec les chevaliers, en attendant que la bataille commence, puis elles disparaissent et il n'en est plus question. Hommage toutefois leur est galamment rendu. Il en vint au tournoi de Joigny :

Pour les dames qui illec furent,
Prit le moins hardi cœur en soi
De vaincre le jour du tournoi.

L'ouverture du jeu avait été retardée ce jour-là et, comme on s'ennuyait à ne rien faire, quelqu'un proposa de « caroler » pour passer le temps : amusement tout improvisé.

Aucun a dit : « Or, carolons,
Cependant que ci attendons,
Ci nous ennuyera moins. »
Lors s'entreprirent par les mains.
D'aucuns demandent : « Qui sera
Si courtois qu'il nous chantera? »
Le Maréchal qui bien chantait
Et qui de rien ne se vantait,
Lors commença une chanson
De simple voix et de doux son.

La bataille est livrée, et les chevaliers, fiers d'avoir dansé avec les dames, se surpassent :

Mais cils qui avaient été
En la carole avec les dames
Mirent et corps et cœur et âmes
En bien faire, et si bien firent,
Que cils de là s'en ébahirent.

« Cils de là » : les adversaires, qui évidemment n'avaient pas eu, de leur côté, ce gracieux et, à cette date, peu banal encouragement.

Le jeu débutait, assez souvent, par quelques petits combats singuliers, ou joutes : des « commençailles », comme on les appelait ; menus exercices pour se mettre en train et dont on ne tenait pas grand compte. Puis s'ébranlaient les lourdes masses chevaleresques, tandis que « terre tremblait ». Les batailleurs tâchaient de garder d'abord un certain ordre :

Mais moult allèrent sagement
Et rangiés et serrément,
Qu'oncques nul n'en trespassa autre.

Bel et rare exemple : cette régularité ne durait guère et souvent même le tumulte, les charges à fond de train, à volonté, et dans toutes les directions commençaient dès le début : les gens « couraient à desroi », en débandade. Des mêlées effroyables s'ensuivaient, une confusion indescriptible, une poussière « grand poudre », à ne pas se voir, un vacarme « à ne pas entendre Dieu tonner » :

Des troncs de lances et d'épées,
Et des heaumes qui résonnaient
Des grands coups qu'ils s'entredonnaient,

Fut si la contrée estormie (emplie de rumeur)
Qui là était, qu'il n'ouit mie
Damledeu tonnant s'il tonnât.

Il arrivait aux escadrons d'un même camp de mal calculer leur direction et de se heurter l'un l'autre, ne pouvant arrêter à temps leurs montures (tournoi entre Anet et Sorel). Terrible était « la presse », cruelle la mêlée, « felles mêlées » ; la bataille, tantôt se concentrait sur un seul point, autour d'un principal héros, tantôt s'éparpillait à travers tout le pays, avec tant d'incidents simultanés qu'il était impossible de tout voir et impossible au narrateur de tout dire :

Y avint une autre aventure
Qui deût être devant dite...
L'on ne peut pas tout à un mot
Conter tout le conviement
Ne les coups d'un tournoiement.

Il fallait, dans ces combats, avoir le coup d'œil du tacticien, discerner les points faibles de l'ennemi, l'endroit où pouvaient se faire les bonnes prises et, avec cela, être doué d'une force herculéenne : la force servait plus que l'adresse. On se frayait un chemin « comme le lion parmi les bœufs », comme « le bûcheron parmi les chênes » ; on taillait l'ennemi « comme le charpentier une poutre » ; les lances se brisaient bruyamment, les coups retentissaient sur les armures, les heaumes étaient arrachés, retournés, brisés, faussés. A la suite d'un tournoi où il a fait merveille, on cherche le Maréchal pour lui offrir un brochet comme preuve d'admiration ; on ne peut le trouver, on s'enquiert de porte en porte ; on le découvre enfin chez un forgeron, « la tête sur l'enclume » ; et l'ouvrier, à force de « marteaux, tenailles et pinces », tâchait de lui enlever son heaume et de « trancher les soudures » ; les pièces de fer avaient été tellement bosselées et faussées qu'il était à moitié étranglé, et que sa délivrance fut des plus difficiles :

Moult y avait mauvaise fête !

Quelquefois la violence des coups portés sur les heaumes faisait perdre, sinon la vie, du moins le sens, aux victimes : ce fut le cas pour Robert de Clermont, sixième fils de saint

Louis, tige des Bourbons, qui devint comme fou à la suite d'un tournoi.

Le bon cheval avait dans ce jeu plus d'importance encore que la bonne épée. On dressait les chevaux exprès et on tâchait de les rendre endurants à l'égal de leurs maîtres, ce qui n'était pas peu dire. Les meilleurs demeuraient insensibles aux coups, ne se cabraient ni ne bougeaient et n'obéissaient qu'à leur cavalier, n'allant « n'amont, n'aval pour coups » et ne remuant que si celui-ci « les férissait des éperons ».

L'objet du tournoi était de gagner de l'honneur, et aussi d'autres avantages moins immatériels. La ressemblance avec la guerre était poussée jusqu'à ses dernières conséquences. Les chevaux qu'on pouvait prendre « au frein » (geste qu'on voit constamment les tournoyeurs faire), les chevaliers qu'on pouvait capturer, appartenaient au vainqueur. Le vaincu payait rançon et perdait son cheval et ses armes. S'emparer à la fois du cavalier et de la monture était fort malaisé; la plupart du temps, on prenait seulement les chevaux dont on avait préalablement culbuté les cavaliers, et qui, demeurant libres, étaient faciles à « happer au frein ». On les repassait prestement alors, si l'on pouvait, à son écuyer qui les emmenait « hors de la presse », en lieu sûr :

Mais le mène hors de la presse,
A écuyer le baille et laisse.

C'était une opération délicate: on risquait que les chevaux vous fussent repris; parfois, n'ayant pas, à point nommé, un écuyer pour vous aider, on recourait à quelque ami, ou à un inconnu de bonne volonté. Mais il fallait se méfier : en des jours pareils, tous les instincts violents de l'être humain étaient déchaînés ; les fins scrupules de conscience s'évanouissaient ; on voyait des chevaliers s'offrir, par « fausse bonté », à garder un cheval pris, et rendre le soir, tout souriants, un vieil animal perclus « et redois (malade) et éperonnier », au lieu d'un cheval si beau

Qu'il valait bien quarante livres.

Pour capturer à la fois maître et cheval, il fallait, ou bien l'assistance d'autrui — et souvent on se liguait par avance, c'était permis alors, tout était permis — ou bien avoir

la force prodigieuse du Maréchal, qui s'empara de Renault de Nevers dans un grand tournoi international donné à Eu. Il saisit le cheval « parmi le frein » (le geste usuel) ; et, quant au cavalier, il

> ... l'a ci force trait aval
> Dessus le col de son cheval.

L'autre se débat violemment, mais en vain ; le Maréchal l'entraîne jusque devant le roi et dit : « Regardez, Sire, je vous donne monseigneur Renault. »

Les héros de tournois remplissaient, grâce à leurs prises, leurs écuries, étaient en situation de donner des montures à leurs amis et de se faire des partisans, ou bien de s'enrichir par ventes de chevaux et rançons de cavaliers. A l'issue d'une de ces fêtes, Guillaume le Maréchal se trouve posséder « douze chevaux avec leurs selles et leurs agrès ». Le chevalier parfait ne négligeait pas de tels profits, mais y attachait peu d'importance ; il se préoccupait surtout « d'honneur » et si, en outre, il gagnait des chevaux et des harnais — et il n'y manquait pas — c'était un avantage supplémentaire :

> Onques au gain ne entendit,
> Mais au bien faire...
> Car moult fait cil riche bargaigne (bonne affaire),
> Qui honneur conquiert et gaigne.

De cet idéal s'écartait la multitude chevaleresque ; bien peu d'entre ces batailleurs savaient résister à leurs instincts naturels, et le goût du pillage était au nombre des plus vifs : même la sainteté du « voyage d'outre mer » ne suffisait pas à l'effacer, comme on s'en aperçut à Constantinople et ailleurs. Les mœurs et usages du temps n'élevaient contre ces instincts aucune barrière suffisante. On voit dans un tournoi le « jeune roi » lui-même abandonné par les siens, rester seul en pressant danger ; ses partisans, tout préoccupés des prises à faire, ayant complètement oublié le péril où ils le laissaient :

> Tant chassèrent à démesure,
> Et au gain tant entendirent,
> Que le roi arrière laissèrent
> Tout seul.

Le soir des tournois, la ville ou le village voisin, habité par

les tournoyeurs, offrait le plus singulier spectacle. On se fût cru à un marché, à une foire, dans quelque immense maison de jeu. Car on procédait alors au règlement général des comptes : d'autant plus bruyant et difficile que, comme il n'y avait pas de règles fixes, toute sorte de marchandages étaient possibles. Au cours de la bataille, tel chevalier vaincu, au lieu de remettre sa personne ou son cheval, avait remis un gage, venait le racheter et débattait les conditions ; tel grand seigneur, à qui la fortune avait été contraire, était représenté par un otage ; les cavaliers démontés demandaient à racheter leurs chevaux, pendant que les vainqueurs tâchaient de se reconnaître au milieu du butin et des prises, et d'éviter les mauvais tours qui pouvaient leur être joués par « fausse bonté ». La difficulté de savoir où l'on en était au milieu de tant de chevaux pris et repris était telle parfois qu'on finissait par s'en remettre au sort des dés :

...Jetons aux dés qui l'aura.

Un chevalier généreux distribuait partie de son gain à ses compagnons et leur donnait armes et chevaux, comme on envoie aujourd'hui des bourriches de gibier à ses amis après une chasse. Un guerrier pieux et courtois libérait gracieusement et sans rançon ses prisonniers :

Et moult quitta de leurs prisons
Des chevaliers qu'il avait pris ;

ou rendait gratuitement les chevaux, ou bien les envoyait, comme cadeau, à l'armée des croisés, pour le salut de son âme.

On pense combien devaient paraître fades les autres amusements auprès de celui-là. Un vrai tournoyeur n'aimait que les tournois ; il pouvait bien chasser au besoin, ou prendre part à des joutes, mais c'était à ses yeux des jeux frivoles, dont il fallait craindre la propagation comme nuisible à la chevalerie. Les joutes, qui nous semblent un assez rude exercice, lui paraissaient indignes d'un franc chevalier : on n'avait qu'un seul adversaire, on ne pouvait être attaqué que d'un seul côté ; le jeu était soumis à des règles et conventions : horrible et humiliante contrainte. Toutes ces parleries préalables et ces réglementations déplaisaient au tournoyeur ; il appelait, au XIIe siècle, une joute « une plaiderie »,

parce qu'on « plaidait », on débattait avant le combat les conditions de la rencontre. Il lui fallait la grande lutte où l'on risquait le tout pour le tout et où l'on n'était pas retenu par des engagements, des grimoires, des chicanes :

Et sachez que devant les lices
N'eut pas joutes de plaideïces,
Ne n'y eut mot de plaideïer,
Fors de tout perdre ou tout gagner.

A la bonne heure, et voilà qui en vaut la peine.

IV

Le moment vint où cette fougue s'atténua. On devenait plus réfléchi, plus rassis et plus sage : tout est relatif. Les tournois se transformèrent, par une lente évolution, à partir du XIIIe siècle; ces luttes tumultueuses, bride abattue, à travers champs et villages, se changèrent peu à peu en un sport élégant, un spectacle où s'assemblaient des foules aristocratiques et brillantes et où se montrait, dans sa grâce, « la grand'beauté de France ». C'est de ce genre de fêtes que le mot tournoi évoque habituellement l'idée aujourd'hui; ce n'était pas encore jeux d'enfants ni jeux de cirque, il s'en faut; mais c'était amusements réglés, soumis à des lois sévères et aux prescriptions d'une étiquette raffinée. Il était possible d'en rédiger le code.

De même que la pratique, la théorie fut française. Les « Arts poétiques » viennent, d'ordinaire, au déclin des périodes littéraires : ils résument les usages suivis jusque-là, afin, pensent leurs auteurs, de guider une postérité qui, en réalité, s'engage tout aussitôt dans d'autres voies. Il en fut des tournois comme de la littérature : ils eurent leur Boileau en fin de période. Le grand ouvrage magistral qui en exposa les règles fut écrit au XVe siècle, durant la dernière époque où les tournois fleurirent, par René d'Anjou, duc de Lorraine et roi de Sicile, poète amoureux, peintre habile et chevalier accompli, mêlé aux plus grandes affaires, beau-frère du roi de France

Charles VII, beau-père du roi d'Angleterre Henri VI, et qui consacra un labeur considérable à retracer les lois de ce jeu, le plus fameux de tous.

On possède plusieurs manuscrits magnifiques de son traité, avec d'excellentes miniatures reproduisant, dans le plus petit détail, tout ce qui concerne le chevalier, son armement et l'organisation de la fête. Le texte est aussi clair que les dessins ; c'est un manuel complet et il montre quel idéal de courtoisie et de grâce (tout en continuant de cogner comme « charpentiers ») on cherchait alors à atteindre.

Supposons, dit le roi René, que le duc de Bretagne soit appelant et le duc de Bourbon défendant. L'appelant devra charger d'abord le « roi d'armes » local de porter « l'épée de tournoi » au duc de Bourbon et de lui dire « que, pour la vaillance, prudhomie et grand chevalerie qui est en sa personne, je lui envoie cette épée en signifiance que je querelle de frapper un tournoi et bouhourdis d'armes contre lui, en la présence de dames et de demoiselles et de tous autres... duquel tournoi, lui offre, pour juges diseurs, de huit chevaliers et écuyers, les quatre, c'est assavoir...»

Le duc de Bourbon peut accepter ou refuser... Refuser est chose délicate ; s'il le fait, ce doit être en termes choisis, ceux-ci par exemple :

« Je remercie mon cousin de l'offre qu'il me fait ; et quant aux grands biens qu'il cuide être en moi, je voudrais bien qu'il plût à Dieu qu'ils fussent tels; mais moult s'en faut dont il me pèse.

« D'autre part, il y a, en ce royaume, tant d'autres seigneurs qui ont mieux mérité cet honneur que moi et bien le sauront faire ; pourquoi je vous prie que m'en veuillez excuser envers mon dit cousin. Car j'ai des affaires à mener à fin, qui touchent fort mon honneur, lesquelles, nécessairement, devant toutes autres besognes, il me faut accomplir. Si lui plaise avoir mon excuse pour agréable en lui offrant, en autre chose, tous les plaisirs que je lui pourrais faire. »

S'il accepte, il n'est pas besoin de tant de façons ; il prend l'épée et dit : « Je ne l'accepte pas pour nul mal talent, mais pour cuider à mon dit cousin faire plaisir, et aux dames ébattement. »

Puis on s'occupe des juges à qui on envoie des lettres solennelles, et qui répondent en forme également solennelle. Le premier soin des juges est de choisir un lieu convenable et d'y faire établir des lices. Les lices ne sont plus de simples limites aux deux bouts du champ, mais un enclos en forme de carré long, bordé d'une double balustrade en bois, avec une poutre mobile sur chacun des petits côtés pour donner accès aux troupes rivales. Les lices étaient plus ou moins grandes selon le nombre des tournoyeurs; l'espace vide entre les deux balustrades servait « pour rafraîchir les serviteurs à pied et eux sauver hors de la presse ». Les juges s'assurent aussi que la ville choisie contient une vaste salle pour les danses et le banquet, « avec une chambre de parement, garnie de retrait, en laquelle les dames se puissent aller rafraîchir ou reposer ou changer habillement quand il leur plaira ».

Cela fait, le tournoi est « crié » par celui « des poursuivants de la compagnie du roi d'armes qui plus haute voix aura », et qui dira :

« Or, oïez! or, oïez! or, oïez! — On fait assavoir à tous princes, seigneurs, etc., de la marche de l'Ile de France... et de quelques marches que ce soit de ce royaume et de tous autres royaumes chrétiens, s'ils ne sont bannis ou ennemis du roi notre sire... que tel jour... sera un grandissime pardon d'armes et très noble tournoi frappé de masses de mesures et épées rebatues, en harnais propres pour ce faire, en timbres, cottes d'armes, et housses de chevaux armoyées des armes des nobles tournoyeurs, ainsi que de toute ancienneté est de coutume. Et audit tournoi y aura de nobles et riches prix par les dames et demoiselles donnés. » Le rôle des dames est, comme on voit, prééminent :

> Reine y aura, paréë comme un ange,

disait déjà, cent ans plus tôt, Eustache Des Champs, qui avait rédigé en vers la proclamation d'un tournoi royal :

> Tous chevaliers et écuyers étranges,
> Et tous autrës qui tendez à renom,
> Oïez! oïez!...
> Armes, amours, déduit, joie et plaisance,

Espoir, désir, souvenir, hardement (action hardie),
Jeunesse aussi, manière et contenance,
Humble regard trait (tiré, dardé) amoureusement,
Gents corps jolis, parés très richement,
Avisez bien cette saison nouvelle,
Ce jour de mai, cette grand fête est belle
Qui par le roi se fait à Saint-Denis...
Car là sera la grand beauté de France [1].

A ces nouvelles, les chevaliers s'assemblaient, et d'abord faisaient, comme autrefois, la revue de leurs armes et armures, inspection aussi importante et aussi délicate que celle d'un navire de guerre partant en campagne. Les armes de tournoi consistaient uniquement, selon le roi René, dans l'épée et la masse d'armes. L'épée est « rebatue », c'est-à-dire sans pointe ni tranchant ; elle « doit être large de quatre doigts afin qu'elle ne puisse passer par la vue du heaume » ; et crever l'œil de l'adversaire. La masse était une sorte de massue en bois dur, avec poignée comme une épée. Les armes étaient attachées par une chaîne au bras ou à la ceinture, car la violence des coups pouvait les faire voler des mains. Pendant qu'on se servait de l'épée, la masse restait pendue par sa corde à l'arrêt de lance, sur la poitrine du combattant. Masses et épées devaient être présentées aux juges la veille du tournoi, « pour être signées d'un fer chaud par lesdits juges, à ce qu'elles ne soient point d'outrageuse pesanteur ni longueur aussi ». Ces éperons immenses qu'on aimait à cause de leur forme pittoresque en des siècles où toute ornementation devait être ajourée, faite d'aiguilles et de clochetons, sont grandement déconseillés par le roi René : il les faut courts, au contraire, « à ce qu'on ne les puisse arracher ou détordre hors les pieds en la presse ». Les chevaux devront, comme les épées, être montrés aux juges et « iceux juges ne doivent point souffrir que nul desdits tournoyeurs soit monté au tournoi sur cheval qui soit d'excessive et outrageuse grandeur ou force que les autres », à moins, ajoute le roi René, admettant une exception singulièrement caractéristique de l'époque, à moins « qu'il ne soit prince ».

Pour l'armure de corps, comme il s'agissait seulement de

1. Tournoi de mai 1389.

la défense, on avait plus de liberté ; chacun s'enveloppait du mieux qu'il pouvait : solide carapace de fer par le dehors, épais capitonnage de coton et de filasse par le dedans, pour amortir les coups. « En quelque façon de harnais de corps qu'on veuille tournoyer, est de nécessité, par-dessus tout, que ledit harnais soit si large et si ample qu'on puisse vêtir et mettre dessous un pourpoint ou corset, et il faut que le pourpoint soit feutré de trois doigts d'épais sur les épaules et au long des bras jusques au col, et sur le dos aussi, parce que les coups des masses et des épées descendent plus volontiers ès endroits dessusdits qu'en autres lieux. » Cette localisation des coups était, comme on verra, un effet des règles mêmes du tournoi.

Si utile que soit ce revêtement de filasse, il ne faut pas cependant dépasser certaines limites. « En Brabant, Flandres, Hainaut et en ces pays-là vers les Allemagnes », ils mettent épaisseurs sur épaisseurs, brassières « grosses de quatre doigts d'épais et remplies de coton », puis cuir bouilli, puis menus bâtons, cinq ou six de la grosseur d'un doigt, et brigandines et cottes d'armes par-dessus, « et quand tout cela est sur l'homme, il semble qu'il soit plus gros que long ». Ils se servent, en outre, de selles énormes, si bien qu'on en a vu qui, dans cet accoutrement, ne pouvaient « tourner leurs chevaux, tellement étaient goins ».

Les chevaux, naturellement, sont fortifiés comme leurs maîtres; eux aussi sont capitonnés; on met, en avant de la selle, un « hourt » qui garantit les jambes du chevalier et la poitrine du cheval et consiste en un matelas de paille « avec des bâtons cousus dedans, qui le tiennent roide, sans gainchir ». Par dessus est fixée une ample « couverture armoyée des armes du seigneur » : ces belles draperies flottantes, toutes brodées, tombant jusqu'au sol, que nous représentent les manuscrits.

Les chevaliers se sont réunis : ils entrent en ville, accompagnés de leurs valets et porte-bannières; ils vont loger à l'auberge ou chez l'habitant, et, à la façade de chaque logis ainsi honoré, on voit peintes sur une planche les armoiries du chevalier; par une fenêtre haute, passe sa bannière; la ville, égayée de toutes ces couleurs, animée par ces allées et

ces venues, ce cliquetis d'armures et une bruyante « menestraudie », prend un air de fête.

Le premier soir, on soupe en commun, et, les tables enlevées, on danse avec les dames dans la grand'salle. On échange de gracieux propos, les musiciens « cornent » agréablement du haut de la tribune qui leur est réservée.

Tout le monde est de bonne humeur, souriant, richement vêtu. Telle quelle, aujourd'hui, d'après nos idées, la salle nous paraîtrait bien obscure, avec ses rares chandelles et ses torches fumeuses ; mais, aux yeux des contemporains, le spectacle était des plus beaux. Avec toute leur admiration pour la vigueur des ancêtres, et se flattant du reste de l'égaler, ils auraient pu sourire en songeant aux mœurs inélégantes d'autrefois. Il est certain que les veilles de tournois du XIIe siècle étaient moins gracieusement occupées. Le biographe de Guillaume le Maréchal, qui nous a déjà fourni tant de détails, en décrit deux ou trois. Dans l'une, on s'en souvient, les chevaliers ne font rien que frotter leurs armures. Dans une autre, et qui diffère moins des soirées décrites par René d'Anjou, les tournoyeurs, logés çà et là dans la ville d'Épernon, vont se faire visite :

Et si est coutume qu'au soir
Vont les uns les autres voir
A leurs hôtels : c'est bel usage.

Ils « parolent » entre eux, se content leurs affaires ; les « courtois et les sages » font meilleure connaissance ; il n'est fait aucune mention des dames, et la soirée n'est égayée que par un incident, caractéristique de l'époque. Le Maréchal venu seul, par la nuit noire, visiter le comte Thibaut et ses amis, a donné son cheval à un « garçonnet ». Tandis que l'on causait et que

Les valets le vin apportaient,

un vagabond survint, jeta le garçonnet à terre et s'enfuit avec le cheval. Aux cris de l'enfant, le Maréchal sort « sans congé prendre » et se lance à toute vitesse par les rues obscures, guidé par le bruit des sabots de la bête. Le voleur s'en doute et, à un tournant, s'arrête court ; le Maréchal s'arrête aussi : plus de bruit, silence des deux parts. Tout à coup le cheval, qui s'ennuyait, piaffe : d'un bond, le Ma-

réchal a rejoint son voleur; d'un coup de bâton, il lui fend la tête et crève un œil. Les compagnons du Maréchal, tout essoufflés, le rattrapent, le félicitent de sa prouesse, lui offrent de pendre le vagabond :

Et mener à fourches pour pendre.

— C'est inutile, je pense, dit le chevalier; il a son affaire.

Et l'on rentre chez le comte Thibaut reprendre la conversation entre seigneurs « courtois et sages ».

A la soirée du roi René, les propos gracieux sont aussi interrompus un moment, mais c'est seulement pour permettre aux juges-diseurs de faire « monter leurs poursuivants et le roi d'armes sur le chauffault où les ménestrels cornent, pour faire un cri ».

Par ce « cri », les assistants sont informés que le lendemain on continuera de s'amuser et que la seule affaire sérieuse sera la visite des timbres (heaumes surmontés de l'emblème de chaque combattant) et des bannières. C'était chose d'importance : une fois revêtus de leur triple enveloppe, les chevaliers étaient méconnaissables, et, si l'on n'avait fort exactement en mémoire les signes distinctifs permettant l'identification des personnages, le tournoi perdait presque tout intérêt pour les spectateurs, plus encore pour les spectatrices, dont parfois, à savoir qui était le mieux frappant ou le plus frappé, le cœur battait bien fort. Les chevaliers envoyaient donc leurs timbre et bannière à l'endroit désigné. Les cloîtres étaient parfaits pour ces exhibitions. Aussi le roi René recommande-t-il aux juges « de eux loger en lieu de religion où il y ait cloître », nullement par motifs pieux, mais « parce qu'il n'y a lieu si convenable pour asseoir de rang les timbres des tournoyants comme un cloître ». Chaque arcade était consacrée à un chevalier différent, comme le montre une très belle miniature, et les dames se promenaient à couvert, faisaient trois ou quatre fois le tour du cloître, inspectant les emblèmes. Elles tâchaient de se les graver dans l'esprit, avec l'aide de gens experts qui leur donnaient les noms et les leur répétaient à chaque tour, jusqu'à ce qu'elles les connussent bien.

Ces batailleurs, avides de renommée, se choisissaient des emblèmes faciles à se rappeler, de façon à être sûrs que l'admi-

ration excitée par leurs exploits ne se tromperait pas d'adresse. De là ces timbres immenses, tantôt effroyables, tantôt ridicules et facétieux. Le roi René en reproduit quantité dans ses miniatures, tous faits pour attirer le plus possible l'attention : les tournoyeurs portent sur la tête deux jambes d'esclave nègre tournés en l'air; un chien qui ronge un os ; une haute colonne; un candélabre énorme à sept branches; un ours; une tête d'âne ; un bras portant une tête coupée, etc. Ils étaient fiers de ces emblèmes, et les plus ridicules ne leur étaient pas les moins chers; ils demandaient souvent à être enterrés avec, et on en a fréquemment retrouvé dans les tombeaux; ou bien ils en faisaient sculpter l'image sur leur sépulcre. La race chevaleresque se ressemblait par toute l'Europe et, du nord au midi, avait les mêmes goûts. Sur sa tombe à Vérone, Can Grande porte, pendu à son dos, un heaume de tournoi surmonté d'un immense chien; ce chien, qui rappelait son nom, n'avait rien de commun avec ses armoiries, lesquelles consistaient en l'échelle des Scaliger. Sur la plus ancienne tombe de la nécropole royale de Roskilde, en Danemark, Christophe de Laaland dort en casque de guerre, mais ayant à ses côtés, sur la dalle funéraire, son heaume de tournoi. Ces pièces d'armure rappelaient des jours de joie, des souvenirs de gloire, et d'autres souvenirs parfois, plus doux encore.

Cette promenade des dames autour du cloître avait encore un autre objet : elle était faite « à ce que, s'il y en a nul qui ait des dames médit, elles touchent son timbre, qu'il soit le lendemain pour recommandé ». C'était un genre de « recommandation » peu enviable : le chevalier désigné cessait d'être protégé par la loi qui interdisait maintenant à plusieurs de s'acharner sur le même ; il devait être, au contraire, battu « tant et si longuement qu'il crie merci aux dames à haute voix, tellement que chacune l'ouïsse ». Mais, comme les femmes les plus charmantes étaient parfois un peu capricieuses, en ce temps-là, et pouvaient former des jugements à la légère, il fallait, pour qu'il y eût « pugnicion », que les juges fussent d'accord avec les dames et s'assurassent qu'il ne s'agissait pas d'un faux bruit ni d'une peine imméritée.

Pour d'autres causes encore, de cruels châtiments étaient réservés aux tournoyeurs indignes : savoir à ceux qui étaient

reconnus « faux et mauvais menteurs de promesse », ceux qui étaient « usuriers publics et prêtaient à intérêt magnifestement », ou ceux enfin qui s'étaient « rabaissés par mariage et mariés à femme roturière et non noble ». Ce dernier cas était tenu pour le moins grave : on se contentait de battre les coupables « tellement qu'ils doivent donner leurs chevaux », mais on ne les mettait pas, comme les autres, à califourchon sur les barres de la lice en signe de honte; on se bornait à jeter leurs épées et leurs masses à terre et à faire garder leurs personnes « comme prisonniers à un des coins de la lice »; modération, comme on voit, très relative, et qui montre assez ce qu'il restait encore de rudesse dans les mœurs du temps.

Une atténuation était possible : les dames, étant alors traitées en souveraines, avaient, comme tout souverain, le droit de grâce. Elles se choisissaient, la veille du tournoi, un chevalier ou écuyer d'honneur à qui était confié par elles « un couvre-chef de plaisance, brodé, garni et papilloté d'or bien joliment, et s'appelle ledit couvre-chef la *Merci des dames.* » Le chevalier d'honneur assiste au tournoi dans la tribune des dames, tenant une lance au bout de laquelle est fixé ledit chapeau; si quelque chevalier est battu pour ses « démérites» et que les dames le jugent suffisamment puni, elles font un signe : le couvre-chef de plaisance est abaissé jusqu'à toucher le timbre de la victime, qu'il n'est plus permis désormais de frapper.

Le même jour, veille du tournoi, on procède encore à la cérémonie du serment. Les chevaliers se rencontrent dans la lice, mais sans armures, et le héraut crie : « Vous lèverez la main droite en haut vers les saints, et tous ensemble... jurerez par la foi et serment de vos corps et sur votre honneur que nul d'entre vous ne frappera l'autre audit tournoi à son escient d'estoc, ni aussi depuis la ceinture en aval, en quelque façon que ce soit », ni celui dont le heaume serait tombé et qui resterait tête découverte, le tout à peine d'exclusion. « A quoi ils répondront : Oui, oui! ». On voit comment, en raison de ces règles, les coups devaient surtout tomber sur les épaules et sur les bras et combien il importait de se capitonner, puisque, les coups de pointe étant défendus,

on était exposé surtout à des coups de massue, assénés de toute leur force par gens ossus, à ce exercés dès l'enfance [1].

Le jour arrive; rien n'est fait pour ménager les forces des combattants, bien au contraire : elles sont censées inépuisables, ils en sont persuadés eux-mêmes, au xve siècle comme avant, et ils auraient honte d'en douter. Le tournoi est à une heure; dès onze heures, le héraut parcourt la ville en criant : « Lacez heaumes, lacez heaumes!... » On lace donc les heaumes, on revêt son matelas de filasse et sa carapace de fer (80 kilos pour l'homme et le cheval), et chacun se rend, selon le camp auquel il appartient, au logis de l'appelant ou du défendant. Les deux troupes doivent être formées dès midi, en armes et en rangs.

Elles se mettent en branle, chaque chevalier est entouré de ses valets comme une forteresse de ses bastions : un chevalier, couvert maintenant, non plus de mailles, mais de plates en fer rigide, est une forteresse ambulante. Ils ont des valets à cheval et à pied; ces derniers sont comme des petits fortins détachés, sans importance; on en a le nombre qu'on veut; mais, pour les premiers, le nombre est fixe : « c'est assavoir quatre valets pour prince, trois pour comte, deux pour chevalier et un pour écuyer ». Ces gens ont « un tronçon de lance de deux pieds et demi ou trois au poing pour détourner les coups qui sur eux pourraient choir en la presse. Et est leur office de mettre leur maître hors d'icelle quand il le requiert » — et quand ils le peuvent, car cela est loin d'être aisé. — Les valets de pied, également munis d'un tronçon de lance, ont pour office « de relever homme et cheval avec lesdits tronçons quand ils les voient choir à terre, si faire le peuvent et, s'ils ne le peuvent relever, ils se doivent tenir autour de lui et le garder et défendre avec leurs dits tronçons de lances dont ils font lices et barrières jusqu'à la fin du tournoi, à ce que les autres tournoyeurs ne puissent passer par-dessus », idéal généralement irréalisable.

L'heure venue, et les juges et les dames étant montés ou

1. Même règle dans la lutte : « Il est interdit de saisir son adversaire au-dessous de la ceinture », dit Leo de Rozmital, à propos de luttes à la cour de Bourgogne en 1466 (Bonnaffé, *Voyageurs de la Renaissance*) : usage qui fait loi encore, comme on sait, dans les combats de boxe anglaise où il est défendu de frapper « *below the waist* ».

plutôt grimpés à leur tribune par un escalier qui ressemblait à une échelle, l'appelant se présente précédé de son porte-pannon et suivi de son porte-bannière, escorté de ses tournoyeurs que suivent également leurs porte-bannières. Le héraut des juges les autorise à entrer en lice par un des côtés, afin que le tournoi « puisse en bonne heure être joyeusement accompli »: car c'était, aux yeux des ancêtres, la chose la plus joyeuse du monde que cet exercice d'où plus d'un reviendrait grièvement blessé ou même ne reviendrait pas du tout. Risquer sa vie étant l'amusement suprême, il y avait ces jours-là comme de la gaieté dans l'air : tout ce qui respirait en était enivré; à voir les miniatures, il semble que les chevaux prennent part à la joie de leurs maîtres, ils ont un air enchanté, triomphant; aux sons de la musique guerrière, « les monts et les vals rebondirent », dit un chroniqueur du XIIIe siècle décrivant une de ces rencontres, « et les chevaux s'enjolivèrent ».

La poutre mobile est retirée, l'appelant et les siens entrent aussitôt, « à force de trompettes et ménestrels sonnant... Puis lèveront leurs serviteurs un grand hu (clameur) et les tournoyeurs jetteront les bras hauts sur les têtes, faisant signes de menace de leurs épées ou masses ». Ils se rangent en bataille « jusques encontre la corde qui sera tendue de leur côté ». — Il y avait, à peu de distance l'une de l'autre, deux cordes partageant toute la lice en son milieu. — Le groupe s'arrêtait au ras de la corde de droite. Les défendants arrivaient à leur tour par le côté opposé dont la poutre mobile était également retirée au moment opportun et refermée ensuite: ils mettaient le nez de leurs chevaux au ras de la corde de gauche. Quatre hommes, grands et forts, à cheval sur la palissade se tenaient prêts, la hache levée, à trancher simultanément les cordes à leur point d'attache.

Le héraut rappelait encore aux tournoyeurs leur serment de la veille : pas de coups d'estoc, défense de frapper au-dessous de la ceinture, défense de s'acharner « sur l'un plus que sur l'autre », à moins qu'il ne s'agît « d'aucun qui, pour ses démérites, fût recommandé ». Puis un silence ; le moment est solennel; un silence « comme du long d'un sept psaumes », puis le cri trois fois répété : « Coupez cordes et

heurtez batailles quand vous voudrez. » Au troisième appel, les cordes sont coupées, les porte-bannières poussent le cri de guerre de leur maître et le heurt a lieu, masses de fer contre masses de fer, à grand fracas.

Du combat proprement dit, le roi René, si minutieux sur tous les préparatifs, ne dit rien : c'était affaire si connue et, d'ailleurs, si simple qu'il n'était nul besoin d'insister. « Puis, écrit-il, les deux batailles s'assembleront et se combattront tant, si longuement et jusques à ce que les trompettes sonneront retraite par le commandement des juges. » C'est tout. Mais on sait très bien ce qu'il en était : l'art et les finesses de notre escrime n'avaient rien à voir avec ce genre de luttes; la force, le poids du bras était le principal mérite, l'adresse servait beaucoup moins. Il fallait assommer l'adversaire, défoncer sa cuirasse si possible, le frapper avec une telle violence qu'il tombât de cheval, que le cheval tombât lui-même : les valets, alors, de s'escrimer à faire, « s'ils pouvaient », lices et barrières avec leurs tronçons de lances autour du vaincu; mais ils n'y réussissaient guère. Dans « la presse », car on était fort serré et l'enclos était construit de manière qu'il n'y eût pas d'espace perdu, les chevaux culbutaient les uns sur les autres, et le cavalier premier tombé, pris dans sa carapace, la « vue » du heaume tournée peut-être, par malchance, contre terre, étouffait dans la poussière.

Il était difficile d'obliger les combattants à lâcher prise. Quand les juges trouvaient qu'on avait assez frappé, tapé et cogné, ils ordonnaient de sonner la retraite; les poutres mobiles étaient de nouveau retirées et les lices ouvertes; les porte-bannières, qui n'avaient aucune raison pour avoir perdu la tête, devaient sortir les premiers, « leur beau petit pas, sans attendre leurs maîtres, s'ils ne veulent venir ». Les trompettes continuaient à sonner la retraite, jusqu'à ce que les plus enragés se décidassent enfin à obéir, et, comme il faut tenir compte de la disposition naturelle des esprits, il était permis aux chevaliers de s'en « aller par troupeaux, eux entrebattant », à travers la ville, jusqu'à leur logis.

Le prix est donné dans la soirée, au bal qui suit le souper, dans la grand'salle qu'éclairent des torches et de grosses chandelles plantées sur des croix de bois horizontales suspendues

au plafond en guise de lustres. Les juges, le roi d'armes et le chevalier d'honneur « iront choisir une des dames et deux demoiselles en sa compagnie », et tous ensemble vont chercher le prix (un bijou, le plus souvent) ; le cortège rentre, s'arrête devant le combattant reconnu le plus digne, et le roi d'armes déclare que le prix lui est accordé « comme au chevalier ou écuyer mieux frappant d'épée et plus serchant (fouillant) les rangs qui ait aujourd'hui été en la mêlée du tournoi ».

Les tournois avaient ainsi leurs règles et leur cérémonial poussés à la dernière perfection, compliqués, rédigés en style « flamboyant » par le roi René : il ne leur restait plus qu'à disparaître, — tout comme le style flamboyant, suprême épanouissement du gothique à la veille de sa mort. — Les musiciens faisaient entendre leur « ménestraudie », les poètes disaient leurs vers, les chevaliers chargeaient, merveilleusement empanachés; leurs armes étincelaient de dorures; les dames souriaient, radieuses ou pensives. On était loin des rudes batailles livrées à travers champs du temps de Philippe-Auguste et d'Henri Plantagenet. C'étaient (malgré les coups, les blessures et les morts) des fêtes belles comme des peintures de manuscrit; on eût cru des miniatures réalisées[1]. « Trop beau pour durer », dit en pareil cas la sagesse populaire. Et, en effet, au milieu de cette splendeur si bien ordonnée, les tournois allaient prendre fin. L'avenir était, pour un temps, à ces joutes, ces « plaideries » dédaignées par les francs tournoyeurs d'autrefois.

(A suivre.) J. J. JUSSERAND

1. Pour se faire une idée complète de ces jeux, il faut rapprocher des brillantes peintures de René d'Anjou les dessins d'observateurs minutieux et tristes comme Lucas Cranach le vieux : ses grandes planches montrent — au moment, il est vrai, où allait s'éteignant la faveur dont jouirent les tournois — l'envers de la médaille et le côté lugubre et tragique de ces fêtes.

LE THÉATRE EN CHINE

Le théâtre existe en Chine depuis plusieurs siècles : quelle vogue a-t-il ? Quelle opinion règne sur son compte ? Quels sont les grands traits de l'art dramatique ? Voilà ce que je voudrais faire voir, afin de déterminer la place du théâtre dans la civilisation chinoise.

I

On ne trouve de théâtres permanents que dans les grandes villes chinoises, à Canton, à Changhaï, par exemple, et aussi dans les villes de second ordre renommées comme centres de plaisirs élégants, telles que Sou-tcheou, Hang-tcheou. A Péking il existe un assez grand nombre de salles, seize, si j'en crois un petit guide des provinciaux dans la capitale, pour une population qui ne doit pas atteindre un demi-million; la plupart sont groupées hors de Tshien-men : c'est le nom que l'on donne à l'une des trois portes établissant la communication entre la ville tartare et la ville chinoise. Le palais impérial, qui occupe tout le centre de la ville tartare et la coupe en deux du nord au sud, s'avance jusqu'auprès de Tshien-men ; presque toute la circulation de l'est à l'ouest de la ville se

fait entre cette porte et le Palais : on rencontre là une foule de charrettes à mules, d'énormes brouettes aux roues grinçantes, des âniers courant derrière leur âne; de temps en temps passe une chaise verte escortée de cavaliers en costume officiel; au milieu des véhicules, se faufilent les mendiants déguenillés, couverts de plaies et de crasse, les piétons ordinaires qui vont à leurs affaires, les marchands ambulants annonçant leur marchandise chacun par un cri différent. De cette foule pressée, bariolée, plus criarde et plus remuante que celle de Paris, une bonne partie s'engouffre sous la haute voûte de Tshien-men et se répand dans la ville chinoise par les deux ouvertures latérales de la demi-lune ; et, de l'autre côté de la porte, c'est le même bruit, le même mouvement, avec plus de lumière, parce qu'on n'a plus la vue arrêtée par l'énorme masse de maçonnerie. A partir de là, les routes s'irradient, l'une large, droit au sud, les autres resserrées, tortueuses vers l'est et vers l'ouest. Dans le voisinage de la porte est le quartier le plus commerçant de la capitale : c'est là que s'entassent les thés, les soieries, les porcelaines et les bronzes dans des magasins profonds et obscurs ; c'est là aussi que l'on trouve les grands restaurants, les maisons publiques, les théâtres. On ne compte pas moins de neuf salles à proximité les unes des autres, Pavillon de la Vertu étendue, Jardin de la Triple félicité, Jardin de la Félicité et de la Joie, toutes avec des noms également sonores.

Quelques autres théâtres sont situés dans les faubourgs qui s'allongent hors des portes les plus fréquentées, le long des routes de l'est allant à Thien-tsin, du nord allant en Mongolie, du sud-ouest allant dans la Chine centrale ; deux théâtres seulement sont dans la ville tartare, l'un près d'une bonzerie où se tient, deux fois par mois, une foire renommée ; l'autre, près du Quadruple portique oriental, dans le quartier où se fait le commere des grains et du bétail. — Toutes les salles se trouvent dans des rues très fréquentées et dans le voisinage de restaurants, hôtelleries, maisons mal famées, tripots de jeu. La population spéciale de ces quartiers, les allants et venants très nombreux ont mauvaise réputation près de la police, et passent pour turbulents et difficiles à mener : aussi les autorités de la capitale ne se soucient pas de laisser s'accroître le nombre des théâtres et interdisent l'ouverture de nouvelles

salles; celles qui existent datent, m'a-t-on affirmé, du XVIIe siècle.

Extérieurement, les théâtres ne se distinguent par aucune particularité de construction, par aucune ornementation intéressante : des murs faits de briques grises ou recouverts d'un enduit de couleur passée, une porte en bois tout ordinaire, pas d'enseignes dorées et sculptées, comme en ont tant de magasins; à la porte, on lit quelques affiches manuscrites donnant les titres des pièces qui seront jouées; des affiches pareilles sont collées dans les endroits fréquentés de la ville.

A l'heure de la représentation, on voit dans la salle et autour du théâtre un public d'habitués : les uns sont des lettrés, amateurs assidus connaissant le répertoire et cherchant principalement un plaisir littéraire — souvent ils sont peu fortunés et, négligeant leurs études, malheureux aux examens, mal notés de leurs supérieurs, ils restent, quand ils y atteignent, dans les postes subalternes; — les autres sont des mandarins riches et déjà de grade élevé, et aussi des fils de famille qui veulent s'amuser et fréquentent les acteurs pour leur esprit, par désœuvrement ou par mode. Ce monde des théâtres, acteurs, lettrés, amateurs riches, se meut sur un terrain neutre, en dehors des liens de la famille, étranger aux rapports officiels entre mandarins et aux relations d'affaires entre commerçants : la place de chacun n'est pas fixée par les rites, les gestes et les paroles ne sont pas réglés à l'avance; il y a là moins de formalisme que partout ailleurs, mais non moins de bon goût et souvent plus d'élégance. Cette société, autant que toutes les autres fermée aux étrangers, est sans doute ce que la Chine possède de plus semblable à ce que nous appelons le « monde »; on n'y entre que par goût personnel, pour le plaisir de se divertir avec des gens d'esprit; encore faut-il y être admis par les initiés. On y fait bonne chère, on y joue, on s'y amuse à la mourre ou aux bouts-rimés, inévitables. Accompagnements de tous les banquets. Acteurs et amateurs rivalisent de prodigalité, de luxe dans les vêtements : c'est là que se décident ces légères variations dans le costume et dans la coiffure, qui répondent à ce qu'est la mode en Europe. La prostitution féminine reste discrète, car la femme est toujours tenue à l'écart; mais la prostitution masculine s'étale au grand jour :

il n'est guère de partie de théâtre, où l'amphitryon ne réunisse ses amis d'abord au restaurant et ne convie quelques jeunes garçons de bonne mine, richement habillés, sachant causer et « rendre le vin plus agréable » ; ils plaisantent et rient avec les convives, les accompagnent au théâtre et restent avec eux jusqu'à ce que, la fête finie, chacun rentre chez soi. Naturellement, aux simples lettrés et aux acteurs on ne demande que leur bonne humeur, et ce sont les riches qui paient la note; bien des fils de famille se ruinent de cette façon.

Les habitués sont assez peu nombreux dans une salle pékinoise, et le gros du public est formé d'ouvriers, de clercs des yamens, de boutiquiers qui prennent un jour de vacance. Ils louent aux secondes pour 6 tiaos[1] une table carrée, autour de laquelle on peut tenir trois ou quatre: la salle étant rectangulaire, ces tables sont alignées avec des sièges sur l'un des petits côtés du rectangle, à l'opposé de la scène. Les spectateurs plus pauvres se casent pour 1 tiao[2] par place sur les bancs du parterre, qui sont en contre-bas de la scène et des secondes. Quant aux premières, ce sont des loges, placées à droite et à gauche sur les deux grands côtés de la salle, au même niveau que la scène et les secondes, et séparées les unes des autres par des balustrades à hauteur d'appui: elles se paient de six à huit piastres[3] et peuvent contenir quatre, cinq ou six spectateurs assis autour d'une table carrée. Ces « sièges de mandarins » sont peu recherchés à cause de leur prix et parce qu'on y voit moins bien qu'aux secondes. — On prend habituellement les billets par l'intermédiaire d'un des restaurants qui environnent le théâtre; mais comme des contremarques sont délivrées aux spectateurs qui sortent, il s'en fait un trafic à la porte, si bien que les pauvres gens trouvent le moyen d'assister à bon marché à une partie de la représentation. — Ce public de gens du peuple est naïf, bon enfant, et n'offre jamais l'aspect solennel et guindé de beaucoup de publics européens:

1. 6 tiaos de Pékin font environ 1 fr. 80. Les prix ne varient guère dans les diverses salles d'une même ville; mais ils diffèrent suivant les localités: une table des secondes vaut à Changhaï six à huit fois plus qu'à Pékin. Pour ce qui est de l'équivalence en monnaie européenne, il ne faut pas oublier que le change est très variable.

2. Environ 0 fr. 30.

3. La piastre vaut 3 francs.

il s'installe là pour longtemps, puisque la représentation commence vers midi et dure tant qu'il fait jour ; on cause entre amis, on fume, on croque des graines de pastèque et autres friandises, tandis qu'un servant du théâtre passe à travers les rangs et verse libéralement un thé très ordinaire ; les garçons des restaurants voisins viennent servir leurs clients ; la représentation se poursuit au milieu de ce bourdonnement de voix, sans que personne y trouve à redire ; des plaisanteries s'échangent entre la scène et la salle, surtout quand on joue de ces farces qui font les délices du gros public pékinois ; ceux des acteurs qui ne sont pas censés être en scène ne se gênent pas pour rire avec les spectateurs les plus proches et avec l'orchestre.

II

Les représentations sont données chaque jour en règle générale ; mais, comme on leur attribue un caractère de bon augure, on les suspend chaque fois qu'il se présente une circonstance néfaste, deuil public, anniversaires funéraires de la famille impériale, jeûnes de l'Empereur avant les sacrifices : il en résulte que les théâtres font relâche cinq ou six fois par mois. En pareil cas, les représentations privées sont interdites aussi bien que les autres. Les gens riches, en effet, vont rarement au théâtre, soit qu'ils ne désirent pas se montrer en un lieu que condamnent les moralistes austères, soit afin d'éviter le contact du bas peuple ; mais, chaque année, pour le jour de l'an et pour la huitième lune, ou lorsqu'il se présente quelque fête domestique, anniversaire de naissance du chef de famille, relevailles après la naissance d'un fils, succès à un examen, mariage, on loue une troupe de comédiens qui vient jouer à domicile ; de même, des élèves font jouer la comédie pour la fête de leur maître ; bien plus, coutume étrange et tout opposée aux idées du pays sur le théâtre aussi bien que sur le deuil, il est habituel, dans certains districts, de faire donner quelques jours de représentations à l'occasion d'un enterrement.

Aux représentations privées on invite toute la famille, tous

les amis, on les traite largement pendant trois jours ou cinq jours. Le banquet est souvent dressé dans une grande cour abritée par des nattes; l'estrade, qui sert de scène est placée au sud, et quelques pièces de la maison, derrière l'estrade, servent de coulisses; dans la partie de la cour qui reste libre, on dispose symétriquement des tables carrées, entourées chacune de quatre chaises; trois invités prennent place à chaque table, de façon qu'aucun des trois ne tourne le dos aux acteurs; la place la plus honorable est de face et, parmi les tables, les plus considérées sont celles du milieu.

La salle du festin est ornée de broderies de couleurs éclatantes représentant des symboles de bon augure, ou de paires de rouleaux de papier ou de soie, que l'on accroche aux parois et sur lesquels sont inscrites des devises flatteuses: le maître de la maison expose dans de pareilles fêtes tous les témoignages d'amitié, de reconnaissance qu'on lui a offerts dans les circonstances solennelles de sa vie. Tout cela forme une décoration très gaie, bien supérieure à celle d'une salle publique. L'hôte n'a pas de place fixe : lui et ses fils, qui l'aident à recevoir, se transportent de table en table, s'asseyent à la place restée vide et font aux invités les honneurs de la fête; on échange des compliments, l'hôte boit quelques coupes de vin en l'honneur des convives, qui lui font raison; il choisit dans les bols quelques morceaux succulents et, à l'aide de ses bâtonnets, les dépose délicatement dans les assiettes de ceux qu'il traite. — Au commencement de chaque repas, les comédiens présentent la liste de leur répertoire au maître de maison qui prie le plus qualifié des invités de choisir quelques pièces à son goût : les farces succèdent aux drames historiques ou familiers, et la déclamation des acteurs, les grincements du violon se mêlent au bruit des conversations avinées et aux éclats de voix du jeu de mourre.

La salle séparée où se tiennent les femmes est placée de sorte qu'elles puissent jouir du spectacle, dissimulées derrière des jalousies : leur présence ne gêne pas pour les plaisanteries scabreuses et ne se révèle que par un rideau qui s'agite, un bout de manche qui passe, des rires étouffés, des paroles échangées à mi-voix.

De pareilles fêtes, seulement pour la partie théâtrale,

coûtent plusieurs centaines de taëls; d'après les prix du sud de la Chine, on paie par jour environ trente taëls[1] pour un bouffon et jusqu'à cent taëls pour un premier rôle, à raison de deux séances de trois heures chacune; de plus, l'hôte et ses invités font des cadeaux de toutes sortes aux acteurs, et ceux qui ont plu s'en retournent comblés.

Un magistrat provincial a la comédie dans son yamen à meilleur compte. Les troupes qui résident dans la ville ne sont soumises à aucun impôt; elles ont besoin, pour donner des représentations, d'une simple autorisation qui ne se refuse presque jamais, mais qui est payée de façon ou d'autre aux officiers subalternes; en outre, les acteurs sont tenus de donner trois jours de représentation dans la résidence du mandarin aux fêtes du nouvel an, à son anniversaire de naissance et dans d'autres circonstances analogues. Le salaire fixé est alors de huit taëls, auxquels il est d'usage d'ajouter un porc et des pains cuits à la vapeur; — ce qui n'empêche pas les fonctionnaires généreux d'y joindre des cadeaux plus importants.

Les familles qui ne sont pas assez riches pour faire venir les comédiens chez elles s'entendent pour les engager à frais communs : si l'on manque de place chez soi, on loue une de ces « maisons de réunion » si nombreuses à Péking et qui appartiennent à des corporations ou à des associations provinciales. C'est dans ces maisons aussi que les grandes corporations célèbrent chaque année la fête de l'esprit qui leur sert de patron : ces réjouissances ressemblent beaucoup à celles qui ont lieu chez les gens riches; elles se composent essentiellement de banquets et de représentations théâtrales payés par la caisse commune. Parfois l'un des membres de la corporation doit, à titre d'amende pour quelque contravention, offrir une fête de ce genre à ses collègues. Il n'est pas jusqu'à l'empereur qui, bien qu'ayant ses comédiens ordinaires, n'appelle de temps à autre une des troupes de Péking pour la faire jouer dans une salle du Palais.

Le théâtre est donc, dans la capitale et dans les grandes villes, l'un des divertissements les plus chers aux Chinois; il a sa place dans leur vie officielle, commerciale ou familiale. Les

1. Le taël vaut quatre francs.

habitants des bourgades et des campagnes n'en sont pas privés : si les salles permanentes sont rares pour l'ensemble de l'Empire, — ce qui a permis à quelques étrangers de croire qu'il n'en existe pas, — de nombreuses troupes d'acteurs parcourent le pays et pénètrent avec leur répertoire jusque dans les localités les plus reculées ; les meilleures troupes des grandes villes ne dédaignent pas d'aller dans les villages, lorsqu'on les engage. Ces représentations sont souvent données pendant trois ou cinq jours de suite, à raison de deux séances par jour, l'une de deux à cinq heures, l'autre de sept à onze heures. L'éclairage, le transport des comédiens depuis leur lieu de résidence, la rétribution qui leur est due, forment une somme assez ronde, tantôt payée par quelques personnages riches qui veulent divertir leurs concitoyens, tantôt incombant à la commune, au même titre que les frais pour la destruction des sauterelles ou la réfection des levées de rizières.

Il y a aussi à faire élever un théâtre ; un entrepreneur s'en charge. En quelques heures, sur le grand chemin, souvent au carrefour en face de la bonzerie, on dresse une scène abritée : il n'y faut que des bambous, des planches et des nattes, le tout lié de cordes. On élève de la même façon deux ou trois tribunes pour les notables du village et pour ceux qui veulent payer leur place : le gros de la population, hommes, femmes, enfants, reste debout ou s'accroupit sur le sol. Pendant la durée des représentations, la vie du village est suspendue, les maisons sont vides, les champs déserts. Les fêtes finies, on coupe les cordes des fragiles abris dont on n'a plus besoin, l'entrepreneur remporte ses fournitures, et les acteurs s'en retournent chez eux. — Parfois on accommode, pour servir de scène ou de tribunes, les pavillons ouverts qui se trouvent dans certaines bonzeries, ainsi que les degrés des salles. Quelques grands temples ont, hors de l'enceinte, bien en face de la porte principale, un pavillon permanent qui sert aux représentations.

Ainsi la religion populaire fait bon ménage avec le théâtre, et le bouddhisme chinois, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, s'est sensiblement écarté de la rigueur des préceptes. D'une façon générale, le théâtre a, dans l'esprit du peuple, quelque chose de religieux : les corporations font jouer la

comédie à l'occasion de leur fête patronale ; les villages font vœu d'engager une troupe d'acteurs, pour remercier les dieux d'avoir chassé les sauterelles, détourné une inondation, accordé une bonne récolte ; dans une année favorable, un village aisé donne la comédie deux ou trois fois. Il y a double avantage à ces fêtes : le peuple s'amuse et les dieux sont satisfaits ; ceux-ci, en effet, sont à l'image des hommes, et l'on pense qu'ils prennent autant de plaisir que les mortels à voir les évolutions des acteurs. Aussi a-t-on soin, aux heures de représentation, d'entr'ouvrir les portes des salles où sont rangées les images des génies et des bouddhas ; c'est par suite de la même idée anthropomorphique qu'on leur offre du riz, des fruits, des parfums. Même dans les théâtres permanents, un esprit réside habituellement au fond de la scène, dans une loggia où est son image et, à certains jours solennels, les comédiens, soit en leur nom, soit au nom de tout le peuple, font des offrandes de mets et d'encens. En raison du caractère semi-idolâtrique des représentations scéniques, les chrétiens chinois s'abstiennent presque toujours d'y assister et, dans les communes rurales, ils refusent de contribuer aux dépenses que l'on fait de ce chef : de là naissent bien des querelles et des difficultés.

III

Pour être appelés à amuser les dieux et admis à frayer avec les mandarins et les gens riches, les acteurs ne forment pas moins l'une des dernières classes de la société chinoise. La plupart sont esclaves d'un « maître de troupe » : en effet, les mêmes contrats de vente et de vente à réméré qui ont pour objet habituel les biens-fonds et les animaux domestiques, s'appliquent aussi à l'homme : souvent un chef de famille, poussé par la misère, vend un enfant ; plus souvent, ces contrats sont conclus par des voleurs d'enfants. Tantôt la vente est définitive, tantôt elle est faite avec faculté de rachat à l'expiration d'un délai qui est habituellement de cinq ans ; parfois on stipule que le prix d'achat sera compensé par les services de l'esclave et que celui-ci sera libre de plein droit à

telle ou telle échéance. La condition des esclaves acteurs est inférieure à celle des esclaves domestiques, et la loi écrite, qui n'intervient pas dans la cession d'une personne humaine à un propriétaire ordinaire, l'interdit si elle est faite en faveur d'un « maître de troupe » ou d'un entrepreneur de prostitution ; — d'ailleurs, on tient peu de compte de la défense formulée par le code.

Vêtus, logés, nourris par le maître, qui leur enseigne ou leur fait enseigner l'art théâtral, les jeunes acteurs commencent par balayer la scène, préparer les accessoires, puis ils rendent des services comme figurants et enfin ils remplissent des rôles ; quand ils ont du talent, ils sont une fortune pour leur maître, qui ne leur donne aucun salaire. Les cadeaux que les amateurs riches ont coutume de faire aux acteurs qui leur ont plu, leur permettent cependant d'amasser un pécule. Un « maître de troupe » dur et avide, qui a sur son esclave droit de châtiment et droit de suite, trouve mille moyens, il est vrai, de s'approprier les générosités des spectateurs ; mais les choses ne vont pas à cette extrémité aussi souvent qu'on pourrait le croire, car le maître a intérêt à ménager sa poule aux œufs d'or ; et puis, quelle que soit la cupidité de gens d'une classe aussi peu recommandable, un Chinois apporte en ses vices comme en ses qualités une volonté moins tendue que ne ferait un Européen. D'ailleurs, un homme riche qui veut protéger un acteur peut ne pas lui remettre directement les sommes dont il veut lui faire présent : il les dépose à son nom dans une banque ou dans un établissement similaire, en prenant les précautions qu'il croit nécessaires contre la prodigalité du bénéficiaire et contre la cupidité du maître. Avec son pécule, l'acteur se rachète ; plus favorisé sur ce point que l'esclave domestique, il ne peut être retenu contre sa volonté, s'il offre la somme exigée par le régisseur, somme parfois assez élevée, 500 taëls ou davantage : — le maître, en effet, fixe lui-même le montant d'après ses convenances et le talent de l'esclave, car il n'est pas tenu par le prix porté au contrat d'achat.

Une fois affranchi, l'acteur de talent, dont le nom [1] attire

1. Nom réel, — tel que « Hoang le troisième », — ou nom de guerre, — « le Génie rouge », par exemple.

le public, trouve facilement à s'employer : une troupe importante a souvent un ou deux acteurs libres engagés pour un an ; outre les frais de voiture ou de chaise, qui leur sont toujours payés, ils reçoivent une rétribution fixe, jusqu'à 8 ou 10 000 taëls par an à Péking, 20 000 taëls même à Changhaï, m'a-t-on affirmé, alors que les appointements officiels d'un Président de Ministère sont de 180 taëls et 1 800 boisseaux de riz[1] et que le vice-roi du Kiang-nan, la province la plus riche de Chine, touche 10 800 taëls par an.

Un acteur, trop vieux pour paraître en scène, gagne encore largement sa vie en enseignant le métier aux jeunes sujets d'une troupe. Celui qui a fait des économies peut devenir maître de troupe : il faut en effet au directeur beaucoup d'expérience pour organiser les représentations et conduire son monde, et il a besoin d'argent pour tous les frais qui lui incombent. Les décors, nous le verrons plus loin, ne grèvent pas sensiblement son budget, mais les costumes sont brillants et coûteux. Surtout, le maître doit entretenir ses acteurs esclaves, payer les acteurs libres et les professeurs, ainsi que les musiciens: or, à Péking, une troupe importante n'a pas moins d'une vingtaine d'acteurs et de six à huit musiciens.

Ceux-ci, dans les grandes villes, sont embauchés chaque jour pour une seule représentation ; ils jouent du tam-tam, de la flûte, du tambour et de quelques instruments à cordes rappelant de loin le violon et la guitare. La partie musicale, bien que continue dans le drame, n'offre pas de difficultés comparables à celles de notre musique ; les formules y sont beaucoup moins variées que dans la vieille musique chinoise, et les exécutants, incapables presque toujours de lire un air noté, accompagnent par routine, après avoir été pendant trois, quatre ou cinq ans apprentis chez un maître musicien, qui leur montre le doigté des instruments, puis les recommande et les place. — En retour de ces soins,

1. En prenant pour le riz la moyenne de 4 piastres 50 les cent livres chinoises, on trouve que de ce chef le président de ministère reçoit l'équivalent de 3 572 fr. 25. Mais il ne faut pas oublier les profits extralégaux de tous les hauts mandarins.

les élèves font des cadeaux à leur ancien maître et subviennent à ses frais funéraires.

Outre les dépenses de personnel et de matériel, le régisseur supporte naturellement les frais de déplacement : lorsque sa troupe est appelée chez un amateur ou dans un village pour une série de représentations, ces frais sont aussitôt remboursés ; mais, en dehors de tout engagement préalable, les troupes chinoises sont essentiellement nomades et vaguent de bourgade en bourgade pour chercher leur vie, emportant leurs costumes et accessoires, emmenant deux ou trois musiciens et cheminant, — au nord, dans les dures charrettes à deux roues et sans ressort qui sont les véhicules du pays, — au sud, sur des jonques plus ou moins bien aménagées.

A Canton, les différentes troupes ont formé une association de manière à laisser en ville, lorsqu'elles s'absentent, un représentant qui traite leurs affaires ; mais je n'ai pas entendu dire qu'autre part les acteurs soient parvenus à un pareil degré d'organisation.

Quelques-unes des troupes les plus importantes se transportent de Péking à Changhaï ou dans les grandes villes de province, suivant l'occasion des engagements ; mais celles même qui résident habituellement à Péking, celles de la Triple Prospérité, de la Terrasse du Printemps et les autres que cite le guide des provinciaux, ne jouent jamais plus de trois ou quatre jours de suite sur la même scène : une série de représentations achevée, une nouvelle troupe vient dans le même local donner quelques pièces de son répertoire, et la première passe dans une autre salle avec tout son personnel et son matériel. Il s'établit ainsi un roulement des diverses troupes, qui reviennent dans une salle deux ou trois fois par mois, à des quantièmes fixes, si bien que tel amateur pékinois, qui fréquente un seul théâtre, voit défiler sous ses yeux tous les acteurs de la capitale et toutes les pièces du moment. Pour ces séries de représentations, les régisseurs traitent avec l'entrepreneur de spectacles qui est locataire de la salle et perçoit la recette, et ils reçoivent de lui soit une somme fixée à forfait, soit trente à quarante pour cent de la recette.

La vie nomade démoralise l'acteur ; il semble que le Chinois, arraché du sol où il a crû, soit incapable par lui-même

de vivre correctement : du moins, les moralistes comptent-ils principalement, pour maintenir les mœurs populaires, sur l'influence de la famille et des voisins. En fait, l'immoralité n'est sans doute pas une caractéristique des acteurs, elle se rencontre dans d'autres classes de la société chinoise; mais les acteurs se font toujours remarquer par leur désordre, leur prodigalité, et, s'ils en ont le moyen, par leur luxe : or, ce sont des travers que ne pardonne pas le confucianisme. Libres ou esclaves, les gens de théâtre sont tenus en profond mépris, par la loi comme par la société; le fait seul de paraître en scène est considéré comme dégradant : on cite l'exemple d'un lettré qui, ayant rempli un rôle dans une représentation privée, à Koei-yang, fut d'abord dépouillé de son titre officiel, puis chassé de sa famille et de son clan, châtiment qui équivaut à l'exil de la société antique. Dans cette civilisation si démocratique où les concours et les fonctions sont accessibles à tous, les acteurs en sont exclus : leur métier est l'un des quatre qui impriment une tare ineffaçable à celui qui l'exerce, à son fils et à son petit-fils; ce n'est que la quatrième génération qui rentre dans le droit commun. La société elle-même est donc responsable en partie de l'infériorité morale des acteurs : pourquoi ces malheureux, esclaves au moins dans leur jeunesse, incapables d'assurer à leurs enfants une situation honorable, privés pour ainsi dire d'ascendants et de descendants, isolés au milieu d'une société qui n'admet que les groupements et les corporations, pourquoi épargneraient-ils, et conformeraient-ils leur vie à un idéal moral au nom duquel on les repousse?

A Péking, les planches sont interdites aux femmes : une cause de désordres est ainsi écartée du théâtre et satisfaction est donnée au principe de la séparation des sexes. Dans les troupes de province, on tolère quelques actrices appartenant, à un titre quelconque, au maître de troupe. En différents lieux, à Canton surtout, il existe des théâtres où ne paraissent que des femmes : ils sont tenus pour immoraux, et non sans raison; il y a quelques années, un censeur a fait supprimer à Moukden un établissement de ce genre. Le Palais possède une troupe unique en Chine : elle est composée de deux ou trois cents eunuques dirigés par l'un d'entre eux. Ils vivent hors

du Palais; on affecte à leurs représentations une salle située dans les jardins de plaisance de l'Empereur; elle est appelée le « Jardin des Plaisirs réunis ». Ils y jouent les pièces dramatiques et comiques du répertoire ordinaire; on dit que l'Impératrice douairière aime surtout les farces où l'on met en scène la vie quotidienne du peuple. Le théâtre est certainement le seul moyen, pour les augustes personnages cloîtrés dans le Palais, de se faire une idée du monde extérieur; mais il ne semble pas qu'ils en sachent profiter ni qu'ils apprennent mieux à connaître ce monde dont la direction est dans leurs mains et dont les rites les séparent complètement. L'Empereur récompense ses comédiens par des gratifications ou en leur octroyant un bouton dans la hiérarchie spéciale de la troupe : — car si quelques eunuques obtiennent un rang officiel, ceux qui sont acteurs n'y peuvent prétendre. Un jour, l'empereur Hien-fong témoigna sa satisfaction d'une manière étrange : il fut tellement frappé du jeu d'un acteur, qu'il lui fit donner vingt coups de bambou pour avoir ému trop violemment Sa Majesté.

Quant aux auteurs, presque tous sont des acteurs, car ceux-ci sont à peu près seuls à connaître les règles de la composition et de la poésie dramatiques. Aussi les pièces composées par les non initiés ne sont-elles généralement pas jouables, comme il arrive pour un grand nombre de celles qu'on trouve dans les recueils. Après avoir écrit une nouvelle pièce, l'auteur cherche d'abord à obtenir l'approbation de quelques acteurs renommés, auxquels il lit et explique son œuvre; s'il peut s'entendre avec un maître de troupe, la pièce est apprise et mise en répétition pendant deux ou trois mois; on donne alors la première, après avoir averti les amateurs directement et par affichage. Si la pièce a du succès, l'auteur en vend à d'autres régisseurs des exemplaires manuscrits et, avec le manuscrit, le droit de la faire représenter. Une pièce n'est donc pas la propriété d'une troupe, mais elle appartient à tous les ayants-cause de l'auteur. Il arrive fréquemment qu'un régisseur contrefasse une pièce nouvelle, après être allé l'entendre deux ou trois fois : il en résulte presque toujours une querelle, une rixe entre les deux troupes, et l'affaire va au tribunal. Bien qu'il n'y ait pas de législation sur ce point,

le magistrat condamne le contrefacteur à une amende et lui interdit de poursuivre les représentations, si la pièce est encore toute récente; mais au bout de six mois ou d'un an, une œuvre dramatique tombe dans le domaine public et n'importe qui peut la représenter. De toutes façons, l'auteur n'a aucune part à la recette et ne tire de son œuvre qu'un bénéfice médiocre : aussi les nouvelles pièces sont devenues très rares.

La censure préalable n'existe pas plus pour le théâtre que pour la librairie : dans ce pays dont le gouvernement passe pour si despotique, on peut écrire et faire jouer tout ce que l'on veut; seulement, quand la pièce représentée semble immorale, contraire au bon ordre, injurieuse pour le gouvernement, on l'interdit sans autre forme de procès, et on fait bâtonner le régisseur, qui en est pour les coups reçus et pour l'argent perdu.

IV

Le théâtre tient une large place dans la vie des Chinois et les acteurs sont considérés comme une classe vile : pareil contraste se retrouverait, je pense, dans toute civilisation fondée uniquement sur des principes moraux, comme est la civilisation confucianiste, et qui en serait venue à posséder une littérature dramatique. Conséquents à eux-mêmes, les lettrés n'ont fait aucune place au théâtre dans le culte des ancêtres, ni dans le culte officiel du ciel et des forces naturelles, — seule religion qu'ils admettent et qui soit vraiment chinoise, — alors que dans d'autres civilisations le drame a un caractère sacré. Les lettrés ne pensent pas non plus que les œuvres dramatiques forment un genre littéraire et ne les comprennent pas dans les catalogues de leurs bibliothèques; malgré tout, leur influence sur la plus grande partie de la littérature dramatique a été prépondérante, et ce sont eux qui lui ont imposé sa forme et le choix de ses sujets.

Le drame, en partie déclamé, en partie chanté, est rédigé

en différents styles : le langage vulgaire du dialogue ordinaire fait place, lorsque les sentiments s'élèvent, à la prose littéraire, remplacée à son tour par la poésie régulière ou irrégulière dans les passages pathétiques. Ce mélange artificiel des styles, qui sont presque des langues différentes, est difficilement intelligible pour tout autre que pour un habitué. Il est débité, souvent même à Péking, avec la prononciation de l'un des dialectes méridionaux de la langue commune ; d'ailleurs, presque chaque province a ses traditions dramatiques particulières : la langue, la musique, les sujets des pièces sont différents. Plusieurs de ces écoles sont représentées à Péking, et seul le lettré familier avec le répertoire trouve un plaisir raffiné à démêler les effets subtils, à jouir de l'harmonie des syllabes, à saisir les allusions cachées qu'a semées l'auteur. J'ai même vu un Chinois instruit fort empêché de m'expliquer le sujet d'une pièce qu'il entendait pour la première fois ; à plus forte raison, le gros public ne comprend guère.

Ce n'est pas non plus pour lui plaire que la moralité de la pièce est soulignée avec autant d'insistance, car il s'en soucie peu. Le personnage principal assume toujours le rôle de raisonneur et, un peu comme le chœur antique, il disserte, en parlant ou en chantant, sur les actes des personnages et sur les péripéties de l'action : le drame chinois sait si peu se passer de ce caractère que, si le personnage qui moralise vient à disparaître, un autre prend immédiatement sa fonction. Enfin le dénouement forme souvent un acte séparé, qui se passe dans un lieu éloigné après de longues années ; il sert ouvertement de conclusion morale, et, avec tous les personnages connus, on en voit paraître d'autres, comme pour donner plus de témoins au châtiment du vice et à la récompense de la vertu.

La division des emplois en héros, héroïnes, personnages immoraux et bouffons, ressemble à une classification morale. Dans les deux dernières catégories, on trouve des rôles d'hommes et des rôles de femmes ; toutes comprennent des subdivisions assez nombreuses, magistrats graves, jeunes licenciés bien faits et amoureux, soubrettes adroites et mères rigides, amants suborneurs, courtisanes perverses, cabaretiers plaisants, etc. Dans une troupe importante, les emplois des héros,

des héroïnes et des personnages immoraux, sont tenus chacun par quatre ou cinq acteurs, et comme chaque acteur joue plusieurs rôles dans la même pièce, le nombre des personnages représentés peut être considérable ; le bouffon, au contraire est souvent unique. Les rôles de femmes sont joués par des hommes qui se fardent, se font de faux petits pieds et imitent à merveille la démarche, les gestes, la voix même des femmes chinoises. Les bons acteurs qui jouent ces rôles sont ceux que l'on paie le plus cher. Ils débutent vers l'âge de dix ans et ne peuvent guère paraître sur la scène après trente, le travesti devenant insuffisant : ce n'est que grâce à l'apparence physique de la race chinoise, où les traits s'accentuent lentement, où la barbe est tardive, qu'il est supporté jusque-là ; — faut-il en conclure que le public chinois est plus délicat que le public anglais du XVIe siècle, ou que les acteurs chinois sont moins habiles que ceux qui créèrent les rôles de Desdémone et d'Ophélie ? Quant au théâtre grec, il est ici hors de question, puisque les acteurs y étaient masqués. — Dans les autres emplois, les acteurs débutent vers dix ou quinze ans et continuent tant qu'ils ont de la force et du succès. Entre les emplois, les différences sont très marquées : le masque n'étant pas en usage, les héroïnes se griment légèrement, les héros portent une fausse barbe ; les personnages immoraux ont tout le visage peint de couleurs voyantes. De même, les costumes ont des signes distinctifs, la manière de gesticuler, la mimique, la prononciation, le chant sont tout à fait différents : aussi un acteur est obligé de se cantonner pour sa vie dans une série d'emplois analogues et ne peut jamais passer d'une catégorie à une autre.

Les personnages dramatiques appartiennent à toutes les classes de la société, et le rôle important échoit aussi bien à une courtisane ou à un esclave qu'à un ministre ou à un empereur : le théâtre est donc, par son impartialité, l'image fidèle de la société chinoise où ne subsiste aucune aristocratie. Le code interdit de mettre en scène des événements de la dynastie régnante, et aussi de faire paraître des empereurs et des personnages vertueux de l'antiquité. La première défense est exactement observée ; mais, si les autorités faisaient respecter rigoureusement la seconde, elles supprimeraient de

ce fait plus de la moitié du répertoire. Le drame chinois, en effet (et ici l'on retrouve l'influence des lettrés et leur prédilection pour l'antiquité), aime les sujets historiques ou, à proprement parler, anecdotiques; il les trouve dans le trésor des histoires chinoises qui embrassent une période de plus de trois mille années. Les auteurs prennent d'ailleurs de grandes libertés avec les faits ou, greffant sur un fait réel toute une fable amoureuse avec enlèvements et reconnaissances, à la façon de nos romanciers du XVIIe siècle, arrivent fréquemment au drame domestique ou à la comédie sérieuse.

Pendant toute représentation, la comédie populaire alterne avec le drame. Fait assez bizarre, elle n'est pas plus que lui un objet d'animadversion pour les moralistes, bien qu'elle soit souvent très licencieuse et que les détails de mise en scène et de dialogue en aggravent le caractère. La musique y est plus discrète; les costumes y sont ceux de la vie quotidienne, parfois un peu ridiculisés. Il n'y a pas de texte fixe, mais un canevas que les acteurs brodent suivant leur inspiration et en plaisantant sur les incidents du jour ou sur les gens qui sont dans la salle. Les situations sont prises dans le train ordinaire des choses et présentées de manière comique : ainsi l'aventure citée par M. R.-K. Douglas[1], de ce pauvre diable qui emprunte la femme de son voisin et la fait passer pour sienne afin d'obtenir quelque argent d'un oncle avare. Ces farces sont souvent spirituelles; le peuple s'y plaît plus qu'aux drames, dont la langue lui est étrangère et dont les sujets lui échappent : car, si quelques personnages dramatiques semi-historiques, semi-légendaires, sont pour le gros public de vieilles connaissances, il en est beaucoup d'autres dont il n'a jamais entendu parler, qui ne le touchent pas : les batailles et les grands coups d'épée, les exemples de piété domestique, si éloignés du terre-à-terre habituel de la vie chinoise, ne sont que le délassement de lettrés épris d'histoire.

Le peuple comprend mieux les pièces inspirées des mœurs contemporaines; il supporte cependant le drame et suit attentivement les évolutions des acteurs. Ce n'est pas que la scène elle-même offre un aspect flatteur pour les yeux : établie sur un

1. *Chinese Stories*, in-8, Londres. 1893.

des petits côtés du rectangle que forme la salle, dépourvue de rideau, elle a peu de profondeur ; le mur du fond est maigrement orné de quelques rouleaux de papier rouge portant des sentences morales ; il est percé de deux portes qui conduisent au magasin des costumes et à la loge commune de toute la troupe ; au-dessus est ménagée une sorte de balcon, une loggia, qui sert à quelques jeux de scène et qui est la résidence habituelle de l'esprit du théâtre. L'orchestre est placé sur la scène même, près de l'une des portes, qui a reçu le nom de « porte du tambour ». Le décor est nul, et il serait difficile qu'il en fût autrement, avec des troupes nomades qui passent sans cesse d'une salle à une autre. Les accessoires employés sont quelques chaises et quelques tables ; lorsque la pièce le comporte, on s'en sert suivant leur destination normale ; s'il en est besoin, on les entasse les unes sur les autres pour représenter une muraille de ville ou une montagne escarpée, et les acteurs n'hésitent pas à escalader ces édifices branlants. Souvent on trouve plus simple, tout en restant sur le sol, de simuler les mouvements d'une ascension pénible. Celui qui monte à cheval lève la jambe comme pour se mettre en selle, à moins que le cavalier n'arrive à califourchon sur un bâton. Dans une saynète qui se passait sur l'eau, j'ai vu la présence du bateau indiquée seulement par une rame, ou plutôt un bâton orné de soie et attaché à une corde de couleur : au moyen de cet objet, les acteurs simulaient les mouvements des rameurs. Pour une bataille, on voit deux ou trois figurants entrer par l'une des portes, sortir par l'autre, se poursuivre, faire des mines terribles, brandir leur sabre et leur pique en prenant des poses plastiques. Un changement de lieu est indiqué soit par la mimique, soit par une déclaration expresse. Lorsqu'une pièce ou un acte est fini, tous les acteurs sortent, et l'on vient ranger les chaises et les tables sous les yeux du public. Même au cours de la pièce, les servants du théâtre entrent, apportent des objets, les déplacent, causent avec ceux des acteurs qui ne jouent pas.

Le public lettré n'a pas besoin de l'illusion scénique, il cherche un plaisir littéraire plutôt que dramatique ; le gros public a l'âme assez naïve pour se prêter à toutes les conventions, voir les objets qu'il a sous les yeux tels qu'il

doit les voir et non tels qu'ils sont, — ou bien ne pas les voir, s'ils sont censés absents. — Il ne faudrait pas remonter bien loin dans l'histoire du théâtre, en France ou en Angleterre, pour trouver des conventions analogues; mais, si nos exigences modernes sur la mise en scène sont chose récente, je ne pense pas que le public européen, qui cherche dans le drame une image plus ou moins transformée de la vie, se soit, depuis bien des siècles, contenté d'aussi peu d'illusion que le public chinois.

Comme notre XVIIe et notre XVIIIe siècles ont vu sans surprise les héros et héroïnes de la Grèce ou de Rome affublés de perruques et de paniers, de même le Chinois trouve naturel qu'on lui montre les personnages de l'antiquité en costumes du temps des Ming, c'est-à-dire du XVIe siècle: c'est l'uniforme pour tous les rôles historiques. Et dans les drames domestiques, parfois dans les pièces de genre représentant des épisodes de la vie quotidienne, si les vêtements sont ceux d'aujourd'hui, ils sont presque toujours invraisemblables par leur éclat: il n'est pas de batelière qui ne paraisse fardée et vêtue de soie de couleurs tendres. Les casques et cuirasses dorés, les longues plumes qui s'agitent sur la tête des guerriers, les franges de perles sur le front des femmes, les visages de certains acteurs peints et grimés de manière fantastique, les vêtements brillants et étranges, la gesticulation tantôt lente, tantôt précipitée, jamais naturelle, le débit sur un ton très élevé ou très grave avec des airs chantés en fausset aigu, la musique qui fait rage incessamment, tout cet appareil de convention a un aspect étrange et fantastique: l'Européen n'y peut voir qu'une transposition de sentiments humains dans une clef inconnue, son œil est flatté du chatoiement des couleurs, tandis que les grondements et les grincements de l'orchestre l'assourdissent et lui déchirent les oreilles. Quant au gros public chinois, il aime le tapage du tam-tam et admire sur la scène les vêtements splendides qu'il ne voit pas dans la vie quotidienne; quand il s'est bien amusé, il dit qu'il y a eu « beaucoup de bruit ». Mais l'essence du plaisir dramatique lui échappe.

V

Le drame chinois ne peut, d'ailleurs, produire ce puissant effet d'ensemble qui, dans l'œuvre d'un Sophocle, d'un Racine, d'un Shakespeare, est dû au développement des caractères, à l'enchaînement des péripéties, au nœud serré de l'action. La forte personnalité, qui est l'étoffe du drame, manque souvent à l'âme chinoise, tout enserrée dans les prescriptions minutieuses des rites; et si les auteurs dramatiques rencontrent dans l'histoire quelques âmes fortement trempées, ils ne savent pas les mettre en scène. Les personnages n'agissent guère, n'analysent pas les mobiles de leurs actions; ils se bornent à se raconter naïvement eux-mêmes; quand un personnage paraît pour la première fois, et souvent lorsqu'il revient après une absence, il se présente au public : « Je suis un tel, fils d'un tel, et j'ai fait telle et telle chose. » Le monologue est fréquent aussi pour décrire le site et suppléer au décor; le drame est donc ralenti par l'abus des froides tirades en prose ou en vers. Les événements, les péripéties sont rarement mis sous les yeux du spectateur; souvent les faits se passent dans la coulisse, pendant les entr'actes, et les scènes se bornent à des conversations. Enfin l'auteur chinois sait rarement faire jaillir l'action du caractère même des personnages, et il recourt plus que de raison aux enlèvements, aux reconnaissances, aux apparitions et autres moyens factices qui n'ont rien de commun avec la réalité. Le drame chinois n'est qu'une série de scènes parfois bien traitées, mais entre-coupées de déclamations lyriques et morales, et réunies par la très mince trame des monologues; il n'y a pas d'ensemble; il y a parfois une idée dramatique, mais le drame n'est pas fait. On trouve, au reste, les mêmes défauts dans le roman : le romancier chinois ne nous intéresse que dans les scènes séparées et dans les courtes nouvelles.

L'art dramatique en Chine semble donc inachevé, en voie de formation. Il est, d'ailleurs, d'origine relativement récente : car si la Chine antique a eu des danses symboliques représentant les travaux de l'agriculture, la guerre et autres sujets

très généraux, si elle a eu aussi des processions où des personnages costumés en bêtes fauves fantastiques feignaient de poursuivre et de chasser les esprits des épidémies, je ne nie pas que ces cérémonies aient quelque rapport avec le théâtre, mais ce rapport est lointain. Le goût des ballets et des processions s'est perpétué à la cour et dans le peuple, malgré les changements de dynasties et les dominations étrangères, mais c'est tardivement, à la fin du VIIe siècle de notre ère, que ces divertissements prirent à la cour un développement inattendu. A cette époque de civilisation raffinée, les « barbares » de l'Asie centrale venaient fréquemment porter leurs hommages à l'Empereur : on imita leurs danses, leur mimique, on leur emprunta même leurs instruments, on copia leur musique. Un célèbre souverain du VIIIe siècle, Ming-hoang, était passionné pour ces amusements étrangers; il instruisait lui-même musiciens et danseurs dans un de ses palais, célèbre jusqu'aujourd'hui sous le nom de Jardin des Poiriers, et c'est à lui que les Chinois font remonter l'invention de leur art dramatique. Le drame hindou aurait ainsi exercé jusqu'en Chine une légère influence. Mais ces premières tentatives scéniques étaient encore loin du drame, et il fallut plusieurs siècles et des invasions étrangères pour que l'esprit chinois, qui se plaît aux dissertations et aux récits, arrivât, et avec peine, à la synthèse nécessaire au drame: c'est sous la dynastie mongole, aux XIIIe et XIVe siècles, qu'ont été écrites la plus grande partie des pièces chinoises et composés les airs qui les accompagnent. Depuis lors, la vogue du théâtre est allée en croissant, mais la production scénique a diminué, et aujourd'hui l'on ne compose presque plus de pièces nouvelles ; la littérature dramatique est arrêtée dans son évolution, sans même avoir atteint son entier développement, sans être complètement dégagée du ballet et du récit d'où elle est sortie.

Sur un sujet aussi complexe et aussi négligé des écrivains chinois, il est difficile présentement de déduire des conclusions; qu'il me soit néanmoins permis de présenter quelques hypothèses. L'esprit chinois, semble-t-il, est peu doué pour le drame : il note patiemment les détails, mais perçoit mal l'ensemble ; les images restent fragmentées et ne s'organisent

pas en un tout vivant. On peut faire cette remarque non seulement à propos du théâtre, mais aussi bien pour la littérature en général ou pour les arts plastiques ; et c'est en raison de cette demi-incapacité que le théâtre, né si tard et sous des influences extérieures, a conservé un caractère inachevé et flottant et a rapidement disparu. Je veux dire, du moins, que sa fécondité s'est tarie avec la recrudescence de vie purement nationale qui a marqué la chute de la dynastie mongole. Le théâtre n'a pas sa place dans la civilisation confucianiste qui l'a précédé de plus de mille ans : c'est là un vice rédhibitoire, puisque le système des philosophes orthodoxes a pris la valeur d'un dogme et a pénétré toute la vie chinoise; d'ailleurs ce système est essentiellement moral, et toute morale tant soit peu austère a pour le moins quelque méfiance à l'égard du théâtre et des acteurs. De là la mince estime où l'un et les autres sont tenus par les gens bien pensants, et il n'est presque personne en Chine qui ne veuille au moins paraître orthodoxe et bien pensant : c'est ainsi que même les auteurs dramatiques, frappés comme tous les hommes instruits de l'empreinte confucianiste, l'ont transmise à leur œuvre, bon gré, mal gré.

Cependant la vie ne se conforme pas toujours au dogme : le confucianisme sans rémission semble austère à plus d'un parmi ceux auxquels l'argent donne des loisirs, et, d'autre part, le peuple n'a cure des théories ; les riches et les pauvres laissent donc dire les moralistes, fréquentent le théâtre plus ou moins ouvertement et offrent même la comédie aux dieux afin de les réjouir.

MAURICE COURANT

LA GUERRE DE COURSE

ET

LA DÉFENSE NAVALE[1]

En théorie, le droit ne permet pas la course, et la morale défend de la faire. Le 16 avril 1856, une déclaration additionnelle au Traité de Paris prétendit abolir la course, en principe. Cet acte diplomatique ne comporte, d'ailleurs, aucune sanction : « Les plénipotentiaires qui ont signé le Traité de Paris du 30 mars 1856 — y est-il dit — ont arrêté la déclaration solennelle ci-après :

» 1° La course est et demeure abolie;

» 2° Le pavillon neutre couvre la marchandise ennemie, à l'exception de la contrebande de guerre;

» 3° La marchandise neutre, à l'exception de la contrebande de guerre, n'est pas saisissable sous pavillon ennemi;

» 4° Les blocus, pour être obligatoires, doivent être effectifs. »

On ne saurait concevoir plus d'erreurs en moins de mots — et moins de faits en plus de paroles inutiles. On ne peut défendre que ce qu'on peut empêcher. La course est et demeure permise à quiconque peut la faire. Il n'y a pas de pavillon neutre, en temps de guerre, du moment que l'ennemi peut le prendre pour s'en couvrir : il n'y a que des terri-

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

toires ennemis dont le plus fort peut interdire l'accès au plus faible. La contrebande de guerre est un mot, qui n'a jamais été défini, et qui ne peut pas l'être : elle comprend tout ce qui peut aider l'ennemi dans la guerre, et en retarde l'accablement, seul dessein que l'on poursuive contre lui; la contrebande varie donc avec le temps, les lieux et toutes les nécessités de la guerre. Enfin, il est puéril de confier aux règles diplomatiques de la guerre la mesure de l'efficacité des faits : les faits s'en chargent assez eux-mêmes; et toutes les paperasses du monde ne tiennent pas contre les faits. La précaution que l'on a d'avertir que l'on devra juger d'un blocus sur l'effet est fort inutile. Elle montre combien la guerre de Crimée est loin du temps où nous sommes : les terribles réalités qui l'ont suivie ont ôté tout sérieux à ce bavardage diplomatique. On sait depuis trente ans que la parole est uniquement aux faits; que les faits seuls ont droit; qu'un blocus sur le papier n'est sans doute que du papier; et que tout ce qui est effectif est obligatoire, en effet.

La déclaration de Paris porte la marque d'une politique sentimentale, qui a mené la France aux abîmes parce qu'elle y a cru au milieu de peuples qui ont seulement feint d'y croire. A la vérité, toute politique vivante et forte s'est servie du sentiment au lieu de s'y asservir. Chaque nation n'use du droit à la guerre que dans la mesure de ses intérêts. La ligue des neutres est la ligue des faibles; s'ils ont la force, on les respecte; mais alors ils sortent de la neutralité pour la faire respecter. L'Angleterre soutient la liberté des mers, tant qu'elle lui est avantageuse; à la moindre occasion où elle s'en trouve lésée, elle la viole, quelquefois imprudemment, contre son intérêt le moins direct peut-être, mais le plus lointain, cédant en quelque sorte à l'instinct du moment, ce piège où la force entraîne la force[1]. Si à l'abolition de la course en principe répondait une sanction quelconque, on devrait y voir une des fautes les plus lourdes de la politique impériale. Les ministres anglais du temps n'ont pas dissimulé que cette mesure diplomatique profitait à l'Angleterre presque seule. Clarendon en fit l'aveu le 23 mai 1856, disant

1. On vient de le voir dans les saisies de navires, opérées par la marine anglaise, depuis le début de la guerre avec le Transvaal.

à la Chambre Haute : « Lorsque le navire marchand et le corsaire attendaient, tous deux, leur force motrice du vent, ils étaient plus ou moins sur le pied d'égalité, et le plus fin voilier prenait l'avance. » Le corsaire à vapeur a tous les avantages. « C'est pourquoi, je regarde l'abolition de la course comme étant du plus sérieux bénéfice pour un peuple aussi commerçant que le peuple anglais. » Et Palmerston disait aux Communes : « C'est nous qui gagnons le plus au changement. » Ni l'un ni l'autre, cependant, n'avaient prévu que la guerre de course pourrait devenir le système général de la guerre navale contre l'Angleterre. Ils ne connaissaient encore la course que comme une entreprise secondaire. Il est vrai que la France et les ennemis de l'Angleterre n'ont pas conçu d'avantage, depuis, la guerre de course comme le vrai système de la guerre.

Qu'on ne tienne donc compte du droit qu'en raison de la nécessité et des faits. Les traités n'ont aucune valeur en eux-mêmes[1]. Ils ne sont de droit que par l'effet de la force qui les impose. La force fait les traités. La force les défait. On ne les accepte que vaincu, et parce qu'on ne peut pas faire autrement. Dès qu'on le peut on les rejette. Il n'y aurait point de guerre si l'on vivait sous la loi des traités. C'est que, dans le fond, ils n'ont point l'âme mais seulement la lettre de la justice et de la paix. L'exemple des guerres parle assez haut. Selon le colonel Maurice, de l'artillerie anglaise, entre 1700 et 1870, on compte 107 cas d'hostilités sans déclaration de guerre. En 41 cas, le motif manifeste, et positivement avoué, était de se procurer l'avantage par la rapidité des mouvements, et la surprise qui en résulte pour un ennemi non préparé[2]. C'est la méthode anglaise par excellence, de l'aveu même de l'auteur anglais, et d'une pratique presque constante dans les guerres maritimes. Les Américains, toujours bons Anglais, en tout ordre d'idées, n'y ont pas failli, il y a deux ans : la déclaration de guerre à l'Espagne est du 25 avril 1898 ;

1. Pour ne pas quitter l'exemple qui frappe aujourd'hui toute l'Europe, voyez ce que M. J. Chamberlain et sir A. Milner ont fait des traités de 1881 et 1884 avec le Transvaal.

2. Maurice, *Hostilities without declaration of war*. Il est très nécessaire de prévoir le cas, pour agir en conséquence.

le blocus de Cuba avait été proclamé le 22[1]. Qu'en conclure, sinon que la guerre est si contraire à toutes lois, qu'elle les viole avant même d'être de fait?

L'incertitude de ce qu'on nomme le droit maritime est complète. Dès 1856, les États-Unis refusèrent leur adhésion à la déclaration du 16 avril[2]. Les États-Unis ont fait connaître leur doctrine dans un document qui mérite d'être retenu. Le secrétaire d'état Marcy exprime, dans une dépêche du 28 juillet 1856, adressée aux agents du gouvernement fédéral à l'étranger, une opinion que les événements ont rendue de plus en plus probable. « Les États-Unis, dit Marcy, ne refuseraient pas d'adhérer à la déclaration du Congrès de Paris si l'usage s'était établi dans les guerres continentales de respecter toutes les personnes et les propriétés privées[3]. » La doctrine des États-Unis se fonde sur ce que l'abolition de la course est exclusivement proposée dans l'intérêt des nations qui entretiennent, d'une façon permanente, des forces navales considérables. *Elle ne peut être que fatale aux puissances secondaires* qui, en cas de guerre avec l'une des autres puissances de premier rang, verraient leurs flottes paralysées par une partie de celles de l'ennemi — tandis que l'autre partie pourrait balayer leur commerce sur l'Océan. Dans l'opinion du gouvernement américain, *l'abolition de la Course assurerait entièrement la domination de la puissance qui a une supériorité réelle sur mer*. C'est pourquoi les États-Unis n'ont pas effacé la course de leur droit public. Le jour où ils auront une grande marine de commerce, et où ils seront dans les mêmes conditions que l'Angleterre marchande, ils pourront souscrire à l'abolition de la course, et le voudront.

Selon le mot du chancelier allemand, « on n'a que trop de raisons de penser que le droit maritime est encore très vague. En un mot, dans le domaine du droit maritime, la force est loin d'être vaincue dans la pratique par le droit... Ni le droit des neutres, ni la question de la propriété privée ne sont clairement définis. — On n'est pas d'accord sur la

1. Mahan, *La Guerre sur mer*, p. 83, 84.

2. Je ne parle point de l'Espagne et du Mexique qui ne l'acceptèrent pas non plus. On ne voit pas pourquoi.

3. Ce qui par définition est la paix, — c'est-à-dire le contraire de la guerre.

nature des marchandises, considérées comme contrebande de guerre[1]. » En résumé, le droit varie avec les intérêts et la force de la nation qui en juge et qui l'applique. Le seul droit reconnu par l'Angleterre est celui de la nécessité constante où elle est de dominer sur la mer ; et elle a toujours prétendu faire accepter par les autres nations, comme un droit véritable, celui de la suprématie navale qu'elle s'accorde. Pendant les guerres de l'Empire, le cabinet anglais décréta la confiscation de tout navire neutre qui aura fait, ou tenté de faire le commerce avec la France ou les colonies françaises. En même temps, par un curieux abus, elle ouvre à ses propres navires les ports ennemis, qu'elle ferme aux neutres. « Au moyen de licences, obtenues moyennant finances, les navires britanniques ont la liberté de violer le blocus fictif mis par leur propre gouvernement[2]. » Il semble qu'après ce trait toute théorie juridique soit superflue. Les mêmes faits devront se reproduire sous la loi des mêmes circonstances. Plus que partout ailleurs, sur mer, la force fait les droits. On a tous ceux que l'on peut soutenir. On manque de tous les autres[3].

L'action de la force est beaucoup plus rare sur mer qu'à terre, et beaucoup plus complète à la fois ; les représailles n'y sont pas efficaces ; le vaincu a peu de moyens de pallier la défaite. C'est pourquoi la loi de la force s'y exerce plus brutalement, et les subtilités de la diplomatie y semblent encore plus vaines. La conférence de Bruxelles déclare que « la guerre

1. Discours de M. de Bülow, au Reichstag, 19 janvier 1900.

2. L. B. Hautefeuille. — *Des droits et des devoirs des nations neutres en temps de guerre maritime*, page 158 du *Discours Préliminaire*. En une seule année 8000 navires anglais reçurent du gouvernement anglais licence de violer le blocus imposé par l'Angleterre à toute l'Europe, et qu'elle maintenait en toute rigueur à l'égard des neutres.

3. A titre d'indications historiques, on doit rappeler la destruction de la flotte danoise dans le port de Copenhague en 1801 ; la prise et le bombardement de cette ville, capitale pourtant *d'une nation amie*, le 7 septembre 1807 ; le droit de visite imposé à tous les neutres, et même à la France, de 1831 à 1842 ; le blocus des ports grecs, et la saisie de tous les bateaux de guerre ou de commerce ; la destruction de toutes les propriétés privées dans la mer d'Azov, pendant la guerre de Crimée, et le bombardement des riverains inoffensifs pour entraver le recrutement des équipages nécessaires au commerce d'Odessa ; enfin l'aide, donnée partout, au cours de la guerre de sécession, à une partie des États-Unis contre l'autre. Qu'importe là-dessus que l'Angleterre signe ou ne signe pas des déclarations solennelles ? Elle signe et ne s'engage pas.

est une lutte ouverte d'État à État, entre les forces armées effectives de chacun de ces États ». L'industrie et l'État, suivant cette théorie, sont deux forces distinctes, ayant chacune ses droits. Par suite : « L'action militaire doit être dirigée seule contre les forces et moyens de guerre de l'État, et jamais contre les sujets tant qu'ils ne prennent pas part à la lutte. » Il n'y a point de sens à ces fadaises. Qu'est-ce qu'un État moderne sans les forces des particuliers? L'argent, les contributions spéciales au temps de guerre ne s'ajoutent-ils pas directement à l'impôt du sang? Pendant la guerre, telle que ce siècle l'a faite, l'État est la nation entière, et la nation armée. L'État n'est qu'un terme abstrait. Il est curieux qu'ici encore, la guerre de course ait le caractère de la guerre nouvelle, qu'il convient à la nation armée de faire sur mer à la nation armée. La guerre d'escadres répond beaucoup plutôt à l'ancienne guerre d'État contre État.

A la Conférence de la Haye, l'on a éprouvé jusqu'à la souffrance la répugnance qu'inspirent les mots, quand ils prétendent à cacher des réalités douloureuses, plus même qu'à les guérir. On ne peut décréter la paix, puisqu'il faudrait pour l'imposer d'abord faire la guerre. A moins de se trahir lui-même, chaque peuple n'accepte de limiter les droits de la guerre, que dans la mesure où la limite ne nuit pas à sa propre action et peut nuire à celle de l'ennemi. La sincérité manque le plus à toutes ces doctrines. Lord Pauncefote demanda que chaque nation s'en tînt, pour sa marine, au nombre de navires armés au moment de la Conférence. Le grand désintéressement de l'Angleterre consistait à profiter une fois pour toutes de l'immense avantage qu'elle avait alors sur toutes les flottes du monde, et qu'elle n'aura peut-être jamais plus. Voilà, sous prétexte d'humanité, de la bonne politique britannique. L'Angleterre refusa de proscrire l'emploi des balles dum-dum; mais elle eût proscrit volontiers l'usage des sous-marins et de tous les engins inconnus dont l'avenir pourra faire des armes redoutables contre elle. Il vaudrait mieux pour la France renoncer solennellement à la guerre, que renoncer aux sous-marins. Un peuple ne peut faire la guerre et détester les fatalités qu'elle entraîne; ou bien il est dupe de sa candeur : car s'il prend à la guerre la

cause de l'humanité en mains, il sera seul à la prendre, et vaincu, il n'aura même pas l'humanité pour lui, loin qu'elle se lève pour le défendre. Le plus fort finit toujours par avoir raison; s'il ne l'a pas, il se la donne. Et le monde la lui reconnaît, tant qu'il ne peut se la faire rendre.

On ne doit point mettre le sentiment où il n'a que faire. La confusion est pleine de périls en cet ordre. La course se rapproche du concept absolu de la guerre. L'ancienne guerre pouvait être généreuse : elle se faisait entre gens de la même origine, depuis le roi, jusqu'au cadet de fortune, dont elle était, sinon le métier, du moins le devoir unique. Elle se fait maintenant entre les peuples qui se veulent mal de mort et qui luttent pour la vie. « L'ancienne guerre, dit Clausewitz, n'était en somme qu'une diplomatie renforcée. » C'est, à nos yeux, ce qu'est encore la guerre d'escadres, et ce que la guerre navale est en partie restée. La guerre de course telle que je l'entends, dans toute sa plénitude, tend à devenir un intérêt national, et à ne s'arrêter plus qu'après avoir réduit l'ennemi à l'impuissance [1]. La guerre de course a défini le point faible de l'ennemi, et elle s'y porte, pour l'accabler, avec toutes ses forces. Elle organise systématiquement la ruine des paquebots sans défense, la piraterie meurtrière, qui ôte à l'Angleterre son pain, sa nourriture, l'aliment des hommes et de l'industrie. Les corsaires de cette guerre nouvelle ne sont pas des auxiliaires à qui l'on délivre des lettres de marque, et dont on n'accepte pas le concours sans rougir. Ils sont au contraire l'unité tactique en possession du plan général de la guerre, et seuls en mesure de la faire aboutir. On a cherché et l'on peut trouver des moyens plus compatibles avec l'humanité de faire la course [2]. La seule règle à suivre qui ne soit pas, elle, incompatible avec la guerre, est d'en user le plus humainement possible, tant que l'intérêt de la guerre le permet. Mais *où l'intérêt suprême de la victoire l'exige, il faut nécessairement rejeter toute humanité*. Qu'on n'oublie point les termes du problème, que la

1. Clausewitz dit encore : « C'est ainsi que chez les Français, d'abord, puis partout en Europe, la guerre devint un intérêt national. »

2. En particulier celui qu'expose M. le commandant Vignot, dans la *Marine française*, 3me série, nº 60.

guerre est appelée à résoudre : il s'agit de la vie. Dans le cas de la guerre navale, il s'agit pour la France d'amener l'Angleterre à composition par la famine, et la ruine industrielle de ce pays. Pour l'Angleterre, il s'agit d'enlever à la France toutes ses colonies, et de lui ôter par là son rang de grande puissance ; rien de moins que ce que les États-Unis ont fait subir à l'Espagne, en trois mois de temps[1].

*
* *

La force fait tout le droit de la guerre. Il est plus facile de haïr ce principe que de l'accepter. Le premier signe de la faiblesse est de le méconnaître : c'est parce qu'on le craint qu'on le méconnaît. L'emploi de la force à la guerre est absolu[2]. L'usage de la violence y est sans limite. Tout ce qui est possible est licite. L'intelligence seule, qui calcule les résultats, limite la force et en règle l'abus. Elle juge de l'intérêt qu'on a à détruire ou ne pas détruire, à abuser de la force ou à n'en abuser pas.

Où commence le mal, où s'arrête le bien, il y a doute même pour l'individu. La limite entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, n'a point une évidence certaine, même dans la conscience la plus pure. Tout homme placé dans l'état violent de la guerre, s'il est assez moral, se voit forcé de sacrifier un devoir à un autre. Il est réduit à se ranger au parti de la violence, qu'il a peut-être détesté jusque-là.

Dans la plupart des cas, le doute s'efface devant l'obéissance. Si ce qui est permis ne se distingue pas toujours de ce qui ne l'est pas, la limite est fortement marquée entre le licite et l'illicite; le scrupule de l'individu s'évanouit devant la loi. L'État commande, au nom de l'intérêt commun, ce que chacun ne regarde pas toujours comme juste. Les lois,

1. Rien de plus, si l'on en croit ces militaires qui, d'une étrange désinvolture, déclarent que la marine n'est bonne à rien.

2. Cette proposition est, dans ses termes mêmes, celle de Clausewitz, *Droit des gens à la guerre*. Il ajoute : « Introduire un principe modérateur dans la philosophie de la guerre, c'est une absurdité. — La guerre n'a qu'un moyen d'action : la force. — Il n'en existe pas d'autres. L'emploi ne s'en doit manifester que par les blessures, la mort, la destruction. La force morale ne doit servir qu'à rendre plus efficace l'emploi des forces physiques. »

qui représentent la justice sociale, sont souvent injustes, — et leur injustice paraît toutefois seule juste, parce que la justice des particuliers doit le céder à l'injustice sociale, en tant qu'elle est utile à l'État. Sans doute, il est nécessaire de rendre l'équation de la justice de plus en plus égale à celle de la justice parfaite, et de travailler à la confondre de plus en plus avec la somme exacte de tous ses termes. Mais ce n'est qu'un vœu : ce n'est pas un résultat qu'on puisse atteindre ; et, en tout cas, ce n'est pas à la guerre qu'on le pourra. Il est du même ordre que le vœu de ne plus faire la guerre. Il faut y tendre. On ne peut se flatter de l'accomplir.

La paix seule a charge de toute la moralité que comporte la guerre : elle consiste à la rendre la plus rare et la plus difficile qu'il se puisse. La seule morale compatible avec l'état de guerre est de l'éviter. Mais une fois que la guerre a lieu, toute morale abdique.

C'est une prétention ridicule et un outrage à la vérité de vouloir définir les conditions morales où la guerre se peut exercer ; et c'est une hypocrisie cynique de déterminer les modes moraux où l'on doit la faire. Car le devoir rigoureux serait de ne la faire pas.

La seule loi morale qui règne à la guerre — c'est de vaincre. Voilà l'unique devoir, le seul impératif catégorique. Et le monde toujours le confirme : il peut plaindre les vaincus ; il les honore peut-être : il ne compte qu'avec les vainqueurs ; et la vie fait comme le monde. Il y aura toujours un empereur allemand pour se ranger du côté le plus fort avec toutes ses forces, dès qu'il y verra le moindre intérêt, après avoir feint de se ranger du côté le plus faible. Le premier signe de la décadence pour une nation est de croire à la moralité dans la guerre — c'est-à-dire à l'illusion du bien dans la dure réalité du mal. Au reste, on fait semblant d'y croire ; et l'on n'y croit point : on cherche à se tromper sur sa propre faiblesse. Le plus honteux spectacle du monde n'est pas celui de l'Angleterre, jetant les forces d'un empire de 400 millions d'hommes sur deux Républiques qui ne comptent pas cent mille adultes. Mais c'est celui de toutes les nations se réunissant à La Haye pour conférer de la morale entre les peuples — et qui ne font pas un geste pour empêcher une guerre semblable d'é-

clater le lendemain du jour, où elles ont fini leurs laborieux bavardages, et signé leurs touchants protocoles. La guerre est très puissante parce qu'elle répond à la nature de l'homme, dans toute sa nue méchanceté. Le nom d'intérêts est celui des voiles dont elle se couvre; mais chaque esprit clair, l'en dépouillant, saisit la nudité; et quand il le faut, il l'étale[1].

Rien, peut-être, ne justifie donc la guerre de course que son extrême utilité. Et rien, par conséquent, ne saurait y porter une meilleure justification. Tout ce qui rend la guerre moins immorale ajoute à son immoralité. Il n'est pas d'humanité compatible avec la guerre. La nation la plus forte, qui veut vaincre, doit se tenir au-dessus de tout préjugé humain : car la nation la plus forte, par le seul fait qu'elle attaque et abuse de sa force, les foule tous aux pieds. Toutes les armes sont permises à celui qui se défend : le plus fort ne s'en interdit aucune. On ne voit pas pourquoi il y aurait une manière morale de tuer les gens, et une autre qui ne le serait pas. La seule règle est l'intérêt de chacun, dans la violence, et le succès qui la suit. Si l'on veut savoir jusqu'où va l'injustice de l'homme, il suffit de considérer ce que le peuple anglais regarde comme son droit contre le Transvaal : c'est de supprimer et d'anéantir deux États libres, au nom seul de l'intérêt de la puissance qui les anéantit. L'Angleterre n'est pourtant pas une nation barbare; et, à ses propres yeux, l'Anglais passe même pour le type de la justice et de l'humanité[2].

1. « Nous sommes convaincus qu'un État indépendant se fixe à lui-même son but, et qu'il ne peut dans le domaine public, politique, reconnaître de fins plus hautes que celles de la protection de ses intérêts. » — Discours de M. de Bülow, Reichstag, séance du 1er mars 1900.

2. Le correspondant de la *Gazette de Francfort* à Sydney a obtenu les révélations suivantes *d'une haute personnalité :* « Nous pendrons les révoltés et nous confisquerons leurs biens... — Quant à la France, nous lui demanderons des comptes sérieux après l'Exposition. Les Anglais prendront alors aux Français, non seulement tous leurs bateaux de guerre et de commerce, mais aussi toutes leurs colonies. »

Dira-t-on que ce sont là les vantardises d'un cockney ? — Tout un parti de la Chambre des communes vient d'adresser à M. Balfour une pétition, où l'on exige que le sort des Républiques Hollandaises soit réglé conformément aux vues de l'Australien lui-même. Et le duc de Somerset a écrit une lettre au *Morning Post*, 18 janvier 1900, pour réclamer l'usage des balles dum-dum contre les Boers : « On ne fait pas la guerre en gants blancs, explique ce duc; l'objet de la guerre est de détruire le plus grand nombre d'ennemis possible... Il est inconcevable que, lorsque nous avons une balle — la dum-dum — qui remplit ces conditions,

La guerre de course est permise à la France dans la juste proportion où elle est en état de se le permettre.

*
* *

Il n'y a pas de neutres. Du moins en temps de guerre, et sur mer. Les neutres sont une invention subtile du temps de paix. Ici encore, la paix n'a de droits que relativement à sa force. Sans la force, les droits de la paix ne sont qu'une fiction.

L'Angleterre ne connaît pas de neutres. Il y a des puissances qui prennent parti pour ou contre; et qui ont les moyens de faire respecter le parti qu'elles ont pris. Mais ce n'est pas lui, c'est leurs armées ou leurs flottes qu'on respecte. On prend toujours parti : ne pas le prendre pour, c'est le plus souvent l'avoir pris contre. Ceux qui n'ont pas la force ne sont neutres qu'autant que le plus fort leur permet de l'être. Ils ne le sont plus, dès qu'il ne le veut pas. Le bombardement de Copenhague par Nelson est un assez bon exemple de cette méthode. Du reste, Napoléon n'a pas agi d'autre manière avec les États du continent, grands ou petits. D'où la guerre d'Espagne et celle de Russie. Il est clair que Napoléon s'est imaginé de forcer la Russie à n'être pas neutre dans le blocus continental.

L'histoire de l'Angleterre est une longue suite d'attentats plus ou moins hardis contre les neutres. Les Anglo-Saxons des États-Unis ont poussé la théorie plus loin : ils n'admettent même pas la neutralité d'une portion quelconque de leur continent. A l'égard de l'Europe, la doctrine de Monroë peut se réduire au mépris de toute neutralité.

L'Angleterre a refusé du charbon à l'Espagne, pendant la guerre de 1898, dans le canal de Suez. En ce moment même, elle traite le Portugal en province asservie. A Lourenço-Marquès, dès le début de la guerre africaine, l'Angleterre s'est crue en droit d'empêcher toute importation de vivres par

nous mettions nos troupes dans un tel désavantage vis-à-vis de l'ennemi — à seule fin de satisfaire nos ennemis et de plaire chez nous à quelques malades qui ont l'âme sentimentale. » Le duc de Somerset n'est pas un parvenu. C'est un Saint-Maur, dont le duché ne cède en préséance et en ancienneté qu'au seul duc de Norfolk.

la baie de Delagoa, possession portugaise. Le consul d'Angleterre a lancé une proclamation d'une prodigieuse impertinence : *il défend aux neutres, en territoire neutre, de faire le commerce à leur guise, et prétend les ranger aux lois anglaises*[1]. Les correspondances ne sont pas seulement arrêtées à Delagoa Bay : la censure s'exerce sur les dépêches à Lisbonne même. Le Portugal semble réduit à la condition de colonie de la couronne. L'Angleterre a exercé le droit de visite et le droit de saisie partout où il lui a plu[2] ; elle a relâché les bâtiments arrêtés en cours de route, mais sans vouloir définir nettement la contrebande de guerre, ni le droit commercial des neutres. L'occasion était belle pourtant d'établir, presque sans danger, une doctrine qui lui eût été, en principe, d'une utilité capitale en cas de guerre maritime. Le cabinet de Berlin a élevé une protestation hautaine; les États-Unis ont mis la question des neutres sur le tapis, et de la contrebande de guerre. Mais ces puissances se satisfont toujours de compensations individuelles; la solution trouvée par quelques Américains est la plus admirable : ils veulent rendre le Portugal responsable des abus de l'Angleterre, dans les eaux portugaises, comme n'étant pas en mesure d'y faire respecter sa souveraineté[3].

L'Angleterre n'a pas d'autre doctrine là-dessus qu'un intérêt nécessairement variable. En 1885, pendant la guerre de Chine, le cabinet de Saint-James a refusé de regarder le riz et les vivres comme contrebande de guerre. L'amiral Courbet finit par obtenir du gouvernement français qu'il proclamât la saisie du riz, même sous pavillon neutre, au titre de la contrebande de guerre. Deux puissances seules n'y adhérèrent pas : la Suède, qui n'a jamais varié dans cette question depuis plus de cent ans, et l'Angleterre, qui était double-

1. « Nous prévenons, dit ce document, *tous les sujets britanniques, et les sujets de ce district* de ce que leurs devoirs et leurs obligations envers Sa Majesté les forcent d'observer..... » Correspondance du *Temps*.

2. En décembre 1899, dans les eaux d'Aden et de Delagoa, 4 paquebots allemands et 2 américains ont été saisis, puis relâchés; un steamer français a été suivi de Capetown à Lourenço-Marquès et visité (7 novembre). Ces bâtiments ne portaient que des vivres et l'ont prouvé. Les Anglais exercent un contrôle absolu à Delagoa ; à peine s'ils s'interdisent de faire la visite des navires neutres, dans un port neutre.

3. Cf. le *Temps*, 14 janvier 1900.

ment intéressée à faire du commerce avec la Chine et à nous nuire. Aujourd'hui, son intérêt évident, qui est d'isoler les deux républiques, la pousse à saisir les céréales et les vivres qu'on envoie aux Boers. C'est sacrifier l'intérêt capital à l'intérêt du moment. La leçon doit être retenue[1]. On en fera un précédent redoutable contre l'Angleterre. Si l'Angleterre prohibe les vivres à destination des Républiques africaines, on sera fondé à les saisir sous tout pavillon neutre, qui voudra les introduire dans le Royaume-Uni. Du reste, quoi que fasse l'Angleterre, il lui en faudra passer par là, si elle a affaire à un ennemi résolu, et en mesure de soutenir ses résolutions. Une politique pusillanime est seule capable de céder sur ce point.

*
* *

La course est l'emploi de la force à la guerre. Il est légitime, parce qu'il est puissant. Et d'autant plus il est puissant, d'autant plus il est légitime. On ne doit faire la guerre que victorieuse. La responsabilité des États a pour mesure le succès. Le plus grand des crimes contre la patrie est de la jeter dans une guerre, où elle ne peut pas vaincre. C'est par là que l'ambition d'un seul, ou les intérêts d'un parti ont toujours trahi la nation française.

La difficulté d'exercer la course, et le bénéfice incertain qu'on y a, semblent avoir été pour beaucoup, jusqu'ici, dans le doute où l'on est de pouvoir légitimement la faire. On n'est pas sûr d'y gagner assez; et l'on ne sait trop comment s'y prendre : de là vient qu'on en réprouve l'exercice. La guerre de course n'est odieuse que parce qu'elle est encore sans méthode. Quand elle se fera selon ses règles propres, et qu'elle sera impitoyable, elle saura les imposer comme elle-même. En réalité, la guerre de course n'a jamais été pratiquée encore; — j'entends la Guerre de course d'État.

Cependant, si l'on s'en rapporte aux guerres des deux

1. Le *Sun*, de New-York, jugea l'action de l'Angleterre vis-à-vis des neutres à la fois injustifiable en droit international, et dénuée de tout bon sens, au point de vue anglais : « Est-il sage pour l'Angleterre de renier sa doctrine du passé, sur les droits des neutres, — alors que son existence peut dépendre quelque jour de la plus large interprétation assurée à ces droits ? » 5 janvier 1900 — Voilà comment la nécessité seule fait et défait les traités.

siècles derniers, la course, sans plan, sans moyen, sans règles, n'a pas laissé de produire quelques bons résultats. En 1667, la guerre de course fut décisive contre l'Angleterre, et les Hollandais la rendirent désastreuse jusque dans la Tamise, sous les docks de Londres. Au XVIIIe siècle, jusqu'à la guerre des États-Unis, l'Angleterre domine absolument sur les mers. Elle y est seule. La France ne fait plus la course que timidement, sans espoir. C'est un pis-aller ; ce n'est même pas l'accessoire de la grande guerre. De là, une impression si fausse : la puissance de l'Angleterre n'a pas tant été de dominer sur la mer que d'y être seule. Elle n'était pas invulnérable, mais inaccessible. Elle a conquis le monde, presque sans combats. A cette époque, sans doute, il eût fallu à la France de grandes escadres. La puissance navale eût décidé de la puissance coloniale[1]. De la sorte, la prise de Gibraltar, en 1704, puis celle de Mahon à diverses reprises, enfin la cession de Malte ont eu les résultats que nous calculons encore. Les Anglais ont toujours soutenu, tant qu'ils l'ont pu faire sans trop d'invraisemblance, que les corsaires ne leur portaient pas grand tort. Le discrédit, où la guerre de course est généralement tenue, vient de l'opinion anglaise. Non seulement elle a intérêt à discréditer cette guerre ; mais encore il est vrai que l'Angleterre n'aboutirait à rien en la faisant contre la France. C'est, pour le moins, depuis Cromwell, que la différence s'est prononcée entre les deux nations, quant aux modes de la guerre navale. En attendant, la paix de Ryswick fut amenée en grande partie par la course[2]. Même après la Hougue, la course fit un mal terrible au commerce de l'ennemi. Si la course fut plus redoutable à la fin du XVIIe siècle qu'elle n'a jamais été depuis aux Anglais, il en est une raison certaine, qu'on n'a point donnée : c'est que la course parut alors conçue comme une véritable opération de guerre, et, pour la première et la seule fois, des hommes de guerre véritables la firent. Sans qu'ils en eussent une conception nette, la nécessité et l'instinct militaire conduisirent Jean-Bart, Forbin et Duguay-Trouin à faire la course

1. Cf. Mahan, *Influence de la puissance maritime*, etc. p. 258, 191, 219, 257, 309, 347, 351.

2. De l'aveu même du captain Mahan, id., p. 219, 220.

d'État. Ils eurent même quelque idée de combiner leurs entreprises. Leur manière de faire la guerre s'imposa enfin à Tourville : la grande opération qui permit à Tourville de détruire dans le détroit cent navires du convoi de Smyrne et de disperser les autres est un modèle pour la guerre de course[1]. La clameur contre le gouvernement fut terrible en Angleterre; et un historien anglais fait à ce propos une remarque bien précieuse; il observe que le commerce anglais souffre beaucoup plus depuis que les escadres françaises sont bloquées dans les ports, que pendant l'année précédente où elles étaient libres[2]. L'Angleterre n'a plus cessé, durant cent ans, de réclamer la destruction de Dunkerque, le port et le repaire des corsaires.

En 1707, après cinq ans de lutte, l'Angleterre a perdu 1 146 bâtiments de commerce; mais elle en a pris 1 346, et 175 corsaires à la France. Voilà la vraie raison, pour laquelle la guerre de course fut inefficace : on la faisait mal. Et on ne la fera jamais bien, tant qu'on la voudra faire par occasion, non par système, et sans abandonner la guerre d'escadres. Pendant la guerre de succession d'Autriche, les Français prirent 3 238 navires aux Anglais, et s'en firent prendre 3 434. La balance des prises, en faveur de la Grande-Bretagne, fut estimée à 50 millions. En ce temps-là, le commerce de la France et ses entreprises coloniales touchèrent à leur plus haut point de prospérité; mais la France ne tint aucun rang sur mer, et la guerre de Sept ans lui fit perdre, d'un seul coup, toutes ses conquêtes. Ainsi fut formé l'empire britannique : il est né d'une marine largement entretenue pendant un demi-siècle; et la marine seule en porte le poids depuis. La défaite de Conflans, à Quiberon, le 20 novembre 1759, fut le Trafalgar de la monarchie. Et Trafalgar renouvela, quarante-cinq ans plus tard, les mêmes erreurs lamentables. Voilà à quoi ont servi les escadres françaises. Conflans avait vingt bâtiments; Hawke en avait vingt-sept, bien

1. Comme elle a parfaitement réussi, et qu'elle eut de bons résultats, Mahan conteste que cette opération rentre dans la guerre de course. Mais c'est jouer sur les mots. Il va de soi que la course, en système de guerre national, se fera presque toujours par groupes de croiseurs; — et que le cas du croiseur isolé, opérant au hasard des rencontres et de sa propre fuite, y sera l'exception.

2. Cité par Mahan, *ibid*, p. 220.

mieux armés, bien mieux équipés, bien plus marins, bonne armée dans la main d'un bon amiral. Conflans n'avait pas plus confiance en sa flotte et en soi-même, que Villeneuve à Trafalgar. Il se laissa mettre au vent d'une côte dangereuse. A peine s'il y eut bataille; l'escadre française, en partie dispersée, en partie échouée, fut incendiée presque au mouillage. De 1756 à 1760, les corsaires ont pris aux Anglais 2500 bateaux marchands; en 1761, ils en prirent encore 812. Mais ce n'était déjà plus qu'un dixième à peine de la flotte commerciale de l'Angleterre; et les Français perdirent beaucoup plus en perdant 950 bâtiments sur moins de 3000. Enfin, si l'on arrive aux guerres de l'Empire, en dépit de la souveraineté absolue que la marine anglaise exerce sur mer après Trafalgar et même après Aboukir, la course seule réussit encore à compromettre la tranquillité de l'Angleterre. Quoiqu'elle fût toujours un pays agricole, l'Angleterre a fini par payer 38 fr. 60, en 1807, l'hectolitre de blé qui valait environ 22 francs en 1790.

Quelques théoriciens anglais, ou américains, prétendent que si la France finit par être vaincue deux fois à cent ans d'intervalle, en 1715 et en 1815, c'est qu'elle était coupée de la mer[1]. « Une nation ne peut indéfiniment se suffire à elle-même; et la voie la plus sûre pour communiquer avec les autres peuples, pour renouveler sa propre force, est la mer. » On peut discuter cette opinion touchant la France. Combien elle est plus vraie, si elle concerne l'Angleterre de nos jours, réduite à la famine après quelques semaines de guerre! Que pourront obtenir les plus fortes escadres contre des groupes de puissants croiseurs, toujours plus rapides qu'elles, qui les fuiront, et dans leur fuite même couleront le commerce ennemi? — La marine de guerre des Anglais n'est que l'expression militaire du commerce et de la propriété industrielle de l'Angleterre. Elle est aussi le signe du danger que court cette fortune incomparable, et véritablement flottante, puisque toute cette prospérité est sur la mer; et la flotte de guerre mesure la nécessité continuelle de la défendre.

1. Cf. Mahan, *ibid.* p. 226. « Les peuples comme les individus déclinent quelle que soit leur force, quand ils sont privés de l'activité et des ressources du dehors, qui excitent et alimentent la vigueur intérieure. »

Le commerce, au contraire, est bien loin d'être tout pour la France. Jamais la puissance navale de la France ne fut plus bas qu'en 1740; et c'est une des époques où la France a paru le plus prospère. La nécessité seule des colonies entraîne la nécessité d'une grande marine, — c'est-à-dire d'une puissance destinée à un rôle défensif sur mer. C'est ce que les Anglais ont toujours vu, et que la France ne voit pas encore. Les désastres de la guerre de Sept ans sont sortis de cette faute éternelle. Sans une force navale suffisante, la prospérité du commerce et la conquête des colonies font courir à tout pays, qui se développe sur la mer, un danger politique de la première importance. Tous les hommes d'État anglais du XVIIIe siècle ont accru la marine de guerre comme le moyen de la prospérité commerciale; ou, du moins, ils prenaient les devants.

Ils n'ignoraient pas que la France sans marine avait en vain les plus belles colonies du temps : elle ne colonisait que pour l'Angleterre. Il est certain que, faute d'une flotte, Dupleix a été perdu, et avec lui les Indes. A ce moment-là, toutes proportions gardées, la France était dans la situation d'une Angleterre riche en commerce, qui négligerait sa force navale, ou si l'on préfère, de l'Allemagne actuelle, si elle ne se préoccupait pas de son état maritime. Or, l'empereur n'y pense que trop obstinément, et à nos dépens peut-être. L'efficacité propre du commerce par mer et son danger, c'est, comme on l'a dit, que « le commerce maritime est le seul qui étende indéfiniment la puissance d'une nation avec sa sphère d'activité ».

L'utilité de la course est en raison du progrès économique. C'est la guerre qui correspond au développement de la richesse sur mer; elle est l'arme du moins riche contre le plus riche; — du peuple qui vit de son sol contre le peuple qui vit de son commerce[1]; — du rentier contre le banquier; du peuple laboureur contre l'insulaire. A nos yeux, la course est la dernière spécialisation du travail de la guerre. En outre,

1. La France se suffit à elle-même. On calcule qu'il faut à la France produire 3 hectolitres de blé par an et par habitant. Pour 38 millions de Français, la production nécessaire serait donc de 114 millions d'hectolitres. Or, la production annuelle oscille depuis trois ans entre 120 et 130 millions.

elle repose sur le système du nombre. Elle convient donc à la démocratie militaire, pour autant que la marine puisse jamais être une arme démocratique[1].

Il faut avouer, au point où en est la France, que la marine de guerre, fondée sur le système de la course, nous paraît devoir être pour elle une arme essentiellement politique. L'Angleterre nous l'impose. Sa prépondérance commerciale fait son infériorité militaire. Et la décadence commerciale de la France, tant que la richesse du pays n'est pas sérieusement atteinte, peut faire sa supériorité militaire. Il faudrait que la guerre navale devînt l'industrie nationale de la France. Il est évident que ce ne sera jamais possible qu'au moyen de la guerre de course. Ce point de vue n'est pas celui d'où les théoriciens ont accoutumé de considérer la marine de guerre. Mais ou anglais, ou obéissant aux idées anglaises, ils jugent en anglais. Il serait temps non pas d'innover, — de comprendre que les faits innovent pour nous.

Plusieurs centaines de navires entrent et sortent, dans la Méditerranée et dans la Manche, tous anglais pour un seul bâtiment venu de France. A portée du canon français, à Dunkerque ou à Brest, à Alger comme à Bonifacio ou Bizerte, le risque de l'Angleterre sur mer est dix et vingt fois supérieur à celui de la France[2], Le péril est incalculable, si l'on pense que de ce mouvement commercial dépend, en propres termes, la vie de l'Angleterre. On n'accapare pas en vain le monopole du négoce, et l'on n'a pas en vain toute sa vie sur la mer.

Faire la guerre à l'Angleterre, ce n'est pas jeter deux ou trois escadres médiocres au devant de sept ou huit escadres plus fortes : c'est ôter le moyen de se nourrir, et de nourrir ses métiers, à l'usine colossale de 40 millions d'hommes, dont dix mille navires assurent seuls la subsistance, emportant toute sorte de produits qu'ils vont vendre aux quatre coins du globe en retour des vivres qu'ils y achètent. Qui voudrait en douter,

1. Entendez que le commandement naval implique, *a priori*, une aristocratie intellectuelle, et s'en passe moins que tout autre.

2. Dix fois, si l'on a égard aux chiffres total des navires — 11143 contre 1151, — vingt fois et au delà si l'on compare l'activité des deux flottes, et le mouvement de la navigation.

après une étude un peu attentive de la vie anglaise? Un seul mois de guerre avec une nation comme le Transvaal, dont l'action est entièrement nulle sur mer, a fait diminuer les importations et produit la hausse sur les vivres [1]. Les faits de ce genre ne sauraient trop être médités. Les meilleurs esprits en Angleterre ne doutent plus, d'ailleurs, qu'on ne fasse désormais la guerre à leur pays par le système de la course. Sir Samuel Baker disait, il y a déjà quinze ans : « Il n'est pas niable qu'aux premiers bruits de guerre avec une grande puissance maritime, le prix du pain doublerait d'emblée dans toute l'Angleterre, et l'on assisterait à une panique industrielle, comme on n'en a pas vu souvent. Panique parfaitement justifiée : car, en l'état actuel, la Grande-Bretagne ne peut pas assurer ses approvisionnements. » Lord Beresford déclarait, dans le meeting pour la défense du commerce anglais : « Si jamais l'importation des vivres et des matières premières était interrompue, nous, marins, estimons qu'en dépit des victoires possibles dans des batailles rangées, nous nous trouverions dans une situation pire qu'après une défaite [2]. » L'amiral Colomb se refuse à croire que la France puisse hésiter à faire la guerre de course : « La France, dit-il, et notre pays peuvent avoir encore quelque sotte querelle et en arriver à se battre. La France, ne dépendant pas d'une façon vitale de son commerce maritime, l'arrête et s'occupe *exclusivement* de la destruction du nôtre [3]. » Aucun témoignage n'est plus fort que celui du contre-amiral Hugo Lewis Pearson, commandant en chef de l'escadre anglaise en Australie. Dans une conversation avec un journaliste de Melbourne, à l'époque de Fashoda : « L'amiral pense que la France lancerait sur les mers une flotte de croiseurs bien équipés pour fondre sur le commerce ennemi. Je ne dis pas, ajouta-t-il, que ce soit là la politique traditionnelle de la flotte française, mais, dans les circonstances actuelles, elle agirait infail-

1. L'association des marchands de viande en gros de Birmingham a fait paraître une circulaire, où il est dit : « Nous avons l'honneur de vous informer que le prix de la viande sera augmenté...

2. Cf. *Faiblesse Maritime de la Grande Bretagne* par Sir Charles W. Dilke, M. P., article paru dans le *Cassier's Magazine*, août 1897.

3. Cf. Guierre, *op. cit.*, p. 55; commandant Z, *Guerres navales de demain*, pp. 51, 61, 63.

liblement ainsi. Malgré l'énorme supériorité numérique de notre marine, la protection de notre commerce serait une tâche difficile; car les routes commerciales de l'Angleterre s'étendent au monde entier[1]. » L'amiral Pearson reconnaît que la marine française se propose trois objectifs différents : le combat d'escadres, la défensive par torpilleurs, et la destruction du commerce anglais. Quant à la prétention ridicule d'excepter les vivres de la contrebande de guerre, l'amiral, qui ne veut pas se prononcer contre l'intérêt de son pays, « laisse entendre qu'une question déjà discutable en temps de paix ne donnerait probablement pas lieu à un arrangement amical en temps de guerre ».

En vérité, les amiraux anglais semblent plus au fait de ce que la France doit faire contre l'Angleterre, qu'on ne l'est en France même. Leur opinion est trop bonne : la France n'a point la flotte de croiseurs qu'ils croient. Il n'est qu'un point où l'amiral Pearson touche juste ; il n'est que trop vrai : l'amirauté française a trois objectifs, — sûre manière de ne satisfaire à aucun. Tandis que les Anglais s'attendent à une terrible guerre de corsaires, qui les trouvera peut-être impuissants, on demande 200 millions à la France pour construire six cuirassés, qui seront prêts dans sept ans, quand l'Angleterre aura eu le temps de leur en opposer ou douze ou vingt, ou même trente, comme elle le jugera bon.

La France est forte à cause de deux mers, et d'une position unique en Europe, d'où elle domine les routes maritimes du Nord au Midi, et du Levant à l'Occident. Mais elle n'a de force, qu'à la condition de ne pas tenter le sort des batailles rangées. Si elle y tend, sa situation est très mauvaise : il lui faut, en effet, concentrer ses forces, tandis que l'Angleterre a les siennes toutes concentrées, et jouit de sa position insulaire. La moitié des défaites navales de la France est due à ces piteux essais de concentrations, que les flottes anglaises prévoient et devancent.

La base stratégique de l'Angleterre est admirable contre tout ennemi européen. En outre, ses côtes abondent en ports ex-

1. Cité par M. Lockroy, *Défense navale*, p. 191 à 199.

cellents. Toujours plus forte en nombre que la France, elle tire un avantage capital de son voisinage et de sa position géographique ; dans la guerre d'escadres, ils lui offrent la ressource de prendre l'offensive; elle leur doit l'initiative stratégique; et elle a la haute mer libre pour développer son plan. La France ne peut pas plus réparer cette infériorité naturelle, que devenir une île. Les ports de la France sont désastreux pour la guerre d'escadres. Ils sont dispersés, et en façade. Les distances qui les séparent ne permettent pas des combinaisons militaires régulières [1]. Mais, d'un autre côté, la proximité des routes anglaises, la nécessité pour le commerce anglais de passer sous le canon, de Brest à Dunkerque, rend à la France pour la guerre de course tout l'avantage qu'a l'Angleterre dans la guerre d'escadres. La disposition même des ports, si fâcheuse aux forces cuirassées, peut aider à la force corsaire : celle-ci veut la dispersion, l'imprévu, la surprise; elle adopte en principe la dispersion des forces, et ne réclame pas la concentration de l'effort. Il ne s'agit plus que de rayonner dans un cercle restreint, passant par la mer du Nord, le canal Saint-Georges et la Manche. Un rayon de 150 à 500 milles décrit la courbe où l'on enferme les principales opérations.

Pour la France, la course est donc l'arme de choix contre l'Angleterre. Enfin, puisqu'il faut le dire, c'est aussi l'arme appelée à devenir tous les jours plus décisive contre l'Allemagne, dans toute guerre sur mer. Peut-être se doit-on féliciter de voir l'Allemagne donner dans la folie des cuirassés. Elle ne s'arme ainsi que contre l'Angleterre de la même manière que la France l'a fait depuis deux cents ans. Les mêmes armes doivent servir à la France contre les deux pays. Ce n'est pas non plus dans ses ports inaccessibles au fond des rivières, qu'on tiendra tête aux Allemands, ni par des débarquements destinés à une capitulation inévitable. C'est en ruinant un commerce qui se développe sans cesse, qui passe par les mêmes routes que le commerce britannique et qui devient toujours plus indispensable à l'Allemagne. Le commerce maritime des Allemands s'élève déjà à plus de douze milliards. En quelques années, le nombre des navires qui visitent les ports de l'Empire s'est

2. Cf. Mahan., *ibid*, p. 43.

accru de vingt-cinq mille, et le tonnage de cinq millions. Plus de six cent vingt-cinq millions de francs sont consacrés à la construction des paquebots. Les deux plus grandes compagnies de navigation du monde entier sont allemandes : la flotte du Norddeutscher Lloyd égale à elle seule la moitié de toute la marine à vapeur de la France[1]. La flotte à vapeur de l'Allemagne est passée de 453 000 tonnes en 1886, à 1 166 000 en 1899. Voilà pourquoi l'empereur demande deux milliards de francs, pour la marine de guerre. Les nécessités de l'Allemagne sont telles qu'elles impliquent une stratégie analogue à celle de l'Angleterre. « En cas de guerre, a dit l'empereur, la flotte allemande prendra l'offensive. »

C'est-à-dire qu'elle essaiera de s'opposer à toute tentative contre le commerce allemand. Elle tentera de battre la force cuirassée, que la France pourra envoyer contre elle dans le Nord, et qui sera peut-être inférieure en nombre[2]. C'est pourquoi l'empereur, dans le nouveau plan naval, imite l'Angleterre et donne tout aux cuirassés; c'est aussi pourquoi la France ne doit pas plus répondre par des cuirassés aux cuirassés allemands qu'aux cuirassés anglais, et s'armer pour la course contre l'une et l'autre puissance. A leur insu, les nations qui entretiennent de grandes forces cuirassées condamnent décidément la guerre d'escadres. L'Allemagne suit la politique navale de l'Angleterre; et nous voyons chez l'une et chez l'autre que les escadres ne sont plus faites que pour la défense

1. Cf. l'exposé du comte Posadowsky, au Reichstag, le 6 février 1900. En 1880, Hambourg recevait 5 500 navires et en a reçu 9 445 en 1898. — De 1886 à 1899, la flotte marchande de l'Allemagne s'est accrue de 150 %. — La flotte du *Norddeutscher Lloyd* compte 246 navires et 488 169 tonneaux; celle de la *Hamburg-Amerika-Linie* compte 423 429 tonnes. La plus grande compagnie anglaise, la *P. and O.* ne va qu'à 300 908 tonnes.

La ligue navale allemande comptait, en 1898, 835 membres; elle en compte 84 810 en novembre 1899. — 277 sociétés et 156 000 membres sont affiliés à la Société mère. La marine excite un intérêt général. Cette société de 240 000 adhérents s'est formée en deux ans, et s'étend à 1 345 villes et 4 649 bourgs ou villages.

2. L'empereur veut avoir deux armées navales de 69 navires chacune. L'idée de la grandeur navale l'obsède. Il veut que l'Allemagne ait une flotte de première classe, c'est-à-dire capable de faire front à l'Angleterre seule, ou à deux autres flottes quelconques. En 1909, la flotte allemande sera égale à celle de la France; en 1911, elle sera supérieure; en 1917, elle doit pouvoir combattre la France et la Russie ensemble, ou l'Angleterre seule.

du commerce. Or, l'on ne s'est même pas inquiété de savoir si elles y sont propres. En tout cas, pas plus que l'Angleterre, l'Allemagne ne se dérobera désormais à l'impossibilité de se suffire. Le peuple allemand augmente d'un million d'hommes par an, et la production des céréales décroît peu à peu. Selon le général von der Goltz, dès l'heure actuelle, les cinquante-cinq millions d'Allemands sujets de l'Empire dépendent de l'étranger, pour leur subsistance, pendant quatre-vingt-huit jours de l'année[1]. En 1910, l'Allemagne sera tributaire du dehors pour le quart de sa nourriture. Ce ne sont point les trente cuirassés de la nouvelle flotte qui la lui porteront. Et pour elle aussi, la guerre de course bien conduite sera meurtrière.

*
* *

Rien ne serait plus sensible à l'Allemagne ou à l'Angleterre, que de n'avoir plus d'escadres à combattre. Puisqu'elles s'en remettent aux cuirassés, toute leur force est dans ce combat. L'Angleterre est presque sûre d'y vaincre, si elle réussit à y amener l'adversaire. C'est pourquoi elle prend toujours l'offensive navale. Le Captain Mahan, qui n'a de bonne théorie qu'au regard et dans l'intérêt de l'Angleterre, conclut qu'on doit toujours prendre l'offensive contre elle ; mais il convient implicitement qu'on ne le peut qu'avec l'écrasante supériorité du nombre. Il revient à dire que trois ou quatre sont trois et quatre fois plus grand que l'unité, ou plus simplement encore que le plus faible n'est pas aussi fort que le plus fort.

Si la France, en effet, veut donner deux ou trois milliards à sa marine, et changer du reste tout son système politique, il sera possible de faire la guerre d'escadres. Ce n'est pas six cuirassés qu'il faut alors construire, mais soixante. Voilà l'affaire — et ce que personne n'ose demander clairement. Il y aurait apparence de raison à ce plan. Peu de logique réelle, toutefois : car enfin l'Angleterre pourra mettre la même somme à garder sa supériorité acquise ; il lui sera bien

1. Von der Goltz. *Puissance navale et guerre continentale*, Deutsche Rundschau, mars 1900.

plus facile de la redoubler, qu'à la France de seulement l'atteindre; elle aura toujours beaucoup plus d'arsenaux, de rades et de chantiers. Et, d'un seul mot, n'eût-elle pas le fer, la houille et les usines, l'Angleterre ne cessera pas d'être une île. Le fait insulaire domine tout. C'est la base de la politique anglaise et de sa stratégie navale.

La guerre d'escadres réduit la France à la défensive et l'y a toujours réduite. L'histoire l'établit. Si la France se condamne toujours à la défensive navale, c'est qu'elle a conscience de l'infériorité de ses forces. La défensive forcée est une demi-défaite, comme le choix de l'offensive est une demi-victoire. Il est incroyable qu'on établisse une stratégie là-dessus. Mieux vaut se résigner à ne pas combattre.

Quelle est donc la plus belle vertu de la guerre de course? — C'est qu'elle offre à la France l'avantage de l'offensive, et détermine pour elle les conditions de l'initiative stratégique. Or, si prendre l'initiative stratégique est le parti le plus difficile, c'est le seul bon. *La guerre de course rend l'Angleterre accessible, en déplaçant la frontière maritime de l'ennemi :* l'Angleterre n'est plus une île; elle est le nœud de communications extrêmement nombreuses, qui dépendent d'elle, et d'où elle dépend. Ces lignes sont ses frontières mouvantes. Et c'est contre elles, que la stratégie prend l'offensive. Cette seule raison est d'une telle importance, qu'à elle seule elle suffit. En bonne économie, la guerre de course rétablit la vérité de la guerre : à savoir que plus une nation est riche et dispersée, plus elle est vulnérable, et en un plus grand nombre de points ; or le poids de la défensive incombe à la nation la plus prospère : elle a plus à perdre et moins à gagner. On verra la fin du paradoxe économique des anciennes guerres entre la France et l'Angleterre, où la nation la plus pauvre est contrainte de se défendre. La guerre n'a plus le caractère d'une partie d'échecs, où d'ailleurs les pions se paient par centaines de millions et la ruine publique. Elle a le caractère âpre, dur, sérieux et amer de la lutte à mort. Peu importe où l'on frappe si le coup porte. Ici, le mot d'ordre est : *Feri ventrem*, — frappe au ventre.

*
* *

De toutes parts, l'analyse du problème ramène l'esprit au même point. Le problème de la stratégie navale, pour la France, n'a qu'une solution positive ; la guerre de course pratiquée par l'État. Ce système de guerre détermine l'institution navale, et répond à toute une politique. L'une et l'autre ne peuvent avoir d'effet, que si l'on bouleverse les anciennes méthodes et que si l'on se tient fermement aux nouvelles. L'esprit de suite est l'élément premier de la victoire. L'esprit de suite est d'ailleurs le contraire de cette mémoire hargneuse, qui nourrit la faiblesse et la rancune. Qu'on n'oublie rien, à la condition de paraître tout oublier.

Système de la course et stratégie ne sont pas une conception arbitraire. Ils viennent de l'expérience de bientôt trois siècles, et ils n'exigent rien qui ne soit d'abord dans les faits.

La politique française est définie par l'histoire et la nécessité du temps, — par les fatalités communes, et parfois opposées en apparence, de ce qui fut, et de ce qui est. Une seule pensée les peut accorder ensemble : celle de la France qui n'est pas encore et qui veut être.

La paix ou la guerre avec l'Allemagne, voilà deux partis également terribles, dont il faudra bien prendre l'un ou l'autre, tôt ou tard. La question est telle qu'elle peut être longtemps remise, comme elle l'est en effet depuis trente ans. Un grand peuple qui veut vivre ne peut dépendre entièrement d'un problème unique, qu'il ne veut pas résoudre. Il est sage de retarder la solution, jusqu'au jour où la fortune aura livré les meilleures cartes de la partie. Après tout, la fortune n'est pas une vaine puissance, — pourvu qu'elle soit aidée de la politique. En général, la bonne politique amène la bonne fortune.

La lutte avec l'Angleterre n'est point un parti que la France doive jamais prendre de son gré. Il faudra que l'Angleterre l'y force. Mais la France ne doit jamais oublier qu'elle y peut être forcée. Les Anglais protestent qu'ils ne veulent pas de cette guerre plus que nous. Toutefois, ils

peuvent y être amenés. Ils ont fait d'autres guerres, qu'ils eussent juré un an plus tôt n'avoir pas voulues. Se préparer à la guerre contre l'Angleterre, c'est en tout état de cause faire de bonne politique. La marine armée pour la guerre de course sera l'arme de la politique française dans le monde. Arme redoutable et redoutée.

Point de guerre d'escadres. Les escadres ne servent plus à la France que dans une guerre contre l'Italie. Une telle guerre n'a pas une grande importance. Ou l'Italie fait la guerre avec ses alliées, ou elle la fait seule. Dans le premier cas, peu importe ce qui se passe sur le théâtre secondaire de la guerre. L'Italie vaincue à Lissa n'en a pas moins reçu deux provinces des mains de la Prusse victorieuse. Dans le deuxième cas, l'Italie est beaucoup plus vulnérable que la France, quel que soit le mode de guerre : et il est plus essentiel d'avoir de solides troupes en Tunisie, que des escadres dans la Méditerranée. Ni sur mer, si sur terre, la France n'en est réduite à craindre l'Italie seule.

Point donc de guerre d'escadres. Une flotte uniquement composée des navires nécessaires à une puissante défense mobile, dans la métropole et aux colonies, de nature à prendre elle-même une offensive continuelle contre les escadres cuirassées. Et, à côté de cette flotte défensive, une flotte de croiseurs puissants et rapides, destinés à la course, et appuyés à de fortes bases, largement pourvues en combustible, en munitions et en ateliers de toute sorte.

La guerre de course est la forme nouvelle de la guerre dans la lutte économique des nations en conflit. La flotte des croiseurs est l'arme de la guerre économique, elle donne la chasse aux intérêts de l'ennemi; elle s'attaque à sa vraie richesse, et il se trouve que, de plus en plus, les intérêts, la richesse et l'industrie embrassent la vie même des nations commerçantes — en particulier de l'Angleterre. De là, la valeur de la course. Il ne s'agit plus d'une guerre de hasard; mais d'une guerre faite par l'État, et préparée par lui. Il ne fera que celle-là au large. Il rompra les communications de l'ennemi. A l'aide de bâtiments spéciaux, il relèvera ou détruira les câbles; il isolera la pensée comme le corps de l'Angleterre. A une guerre sans méthode et sans plan, l'État

substituera un système ; et à des marins hardis, qui pour la plupart, même héroïques, n'étaient pas gens de guerre, — une marine et des hommes de guerre.

La guerre de course ainsi conçue peut être dite rationnelle, en ce qu'elle a pour objectif le véritable point faible de l'ennemi et qu'elle ne change pas. Elle l'est encore en ce qu'elle permet de le réduire à l'impuissance par les moyens que donnent non pas la coutume et le passé, mais l'expérience et la raison. La science ne s'applique qu'à préparer la guerre, et l'art de la guerre lui échappe : si l'on ne peut donc pas dire d'une forme de guerre qu'elle est scientifique, on peut l'appeler rationnelle, quand elle est conforme aux conseils de la raison.

A l'ère économique, qui a commencé pour les nations, il fallait un système nouveau de guerre navale : c'est la guerre de course. Et peu importe si la France est d'abord seule à la faire. Chaque pays doit chercher et découvrir ce qui convient le mieux à son génie et à sa situation. La France n'est plus seule une nation, au milieu de peuples trop jeunes ou trop vieux, en enfance ou en décomposition, qui ne peuvent lui résister. Elle n'est ni la plus forte, ni la première par le nombre d'hommes, par l'activité, par la foi, par la richesse. Elle ne peut tenir tête au monde entier, qui a décuplé ses forces, alors qu'elle même n'a pas accru les siennes. Il est naturellement absurde d'y songer. Il faut qu'elle supplée par le génie, la politique et l'intelligence, à la force qui lui manque au milieu d'innombrables dangers. C'est folie de vouloir combattre l'Angleterre sur mer avec les armes mêmes de l'Angleterre. La réponse ne se fait pas attendre. La France ne s'est pas encore décidée à donner les 103 millions qu'on lui demande, cette année, pour les constructions neuves, que l'Angleterre y en consacre 211. Aux 6 cuirassés français, l'amirauté réplique par 19, et à 5 croiseurs blindés, par 26. Telle est, prise sur le fait, cette lutte impossible à coups de matériel et de millions.

*
* *

Il faudrait regarder comme un désastre que la France renonçât à toute ambition sur mer. Il s'agit bien moins des

colonies, où cependant est attaché le sort de la France prochaine, — que de la France même et de son influence dans le monde. Le rapport de la puissance navale à la puissance économique est de plus en plus rigoureux chaque jour. C'est là ce que les petits esprits raillent, et appellent des raisons mystiques. Ils sont trop faibles pour comprendre que les raisons de cette espèce ont toujours dirigé le monde ; et que les hommes les plus bas sur pattes et les plus terre à terre y obéissent tout comme les autres.

L'état de guerre entre grandes nations est devenu extrêmement rare ; et la guerre se raréfiera sans cesse davantage. Il y en a un très grand nombre de raisons, entre lesquelles : l'esprit démocratique ; la pénétration réciproque des peuples ; l'amour-propre développé dans tous les individus par l'accroissement de la richesse. La crainte de la guerre est le commencement de la sagesse pacifique. Les nations armées n'acceptent les charges de la guerre qu'à la condition de ne pas l'engager. Elles sentent confusément que les conditions nouvelles de la vie font succéder au conflit par les armes, les luttes du commerce et de l'industrie. Sans doute, on verra toujours de grandes guerres : mais plus elles seront terribles, plus elles seront rares.

Il se trouve que l'homme n'étant pas plus sensiblement moral qu'il a toujours été, exerce sa passion de conquête, au loin, dans les pays barbares. Là, les occasions vont se multiplier, d'entrer en conflit et de se battre. Toutes les colonies supposent une conquête, ou un abus quelconque de la force. Et tous les colons sont précédés ou suivis de soldats conquérants. Il n'y a point de colonies sans marine, ai-je dit. C'est la marine seule qui assure les rapports et les liens des colonies avec la métropole. De même qu'un peuple n'a pas d'intérêt à avoir des colonies, s'il n'a pas une marine marchande et un commerce prospères, de même il ne peut guère prétendre à la sécurité des unes et de l'autre, s'il n'a pas une force navale, qui en assure le respect.

Si l'on veut, la marine française ne doit pas être d'un secours décisif dans une guerre contre l'Allemagne, quoique peut-être appelée à le devenir. Mais il faut accorder qu'elle a une importance constante et un rôle capital pendant la paix.

De la sorte, la marine de guerre est l'arme spéciale du temps de paix. Et dans tous les cas de la guerre, sauf contre l'Allemagne seule, ou l'Italie et l'Allemagne alliées, — la marine est encore l'arme prépondérante. Elle ne l'est que sous la forme de la course, et du système de guerre que j'ai essayé de montrer directement redoutable à tous les éléments de richesse qui constituent la vie — expression suprême de la paix.

A ceux qui en contestent l'utilité, il n'y a qu'à montrer ce que les États-Unis ont fait en trois mois de l'Espagne. Les esprits médiocres ont coutume d'observer que l'existence de l'Espagne n'a pas été mise en question par la perte de Cuba et des Philippines. Il leur plaît à dire. Qu'entendent-ils par l'existence d'un peuple? Veulent-ils dire qu'une défaite navale n'anéantit pas une nation? Mais Sedan même, ni Iéna, ne la détruisent pas non plus : ils la mutilent. Qu'on aille voir si l'Espagne, que la guerre navale a dépouillée peu à peu des Antilles, de la Floride, de l'Amérique latine, et de Gibraltar même sur son propre territoire, n'a pas reçu le coup de grâce, quand les États-Unis lui ont ravi la Havane et Manille? — Elle était encore une puissance du second ordre, il y a quelques mois. Elle ne l'est plus maintenant. Elle est tombée à ce rang, qui ne se distingue plus des autres, où les peuples sans force sont confondus. Car il n'est que deux rangs : celui des puissances qui commandent; et celui des puissances qui luttent pour garder le commandement.

Les nations ne disparaissent pas entièrement; elles ne meurent pas en fait. Cela ne veut rien dire. Elles ne perdent pas l'existence. Mais elles perdent leur rang, c'est-à-dire leur existence politique. Et tout est là.

La France, hors le cas unique de sa querelle avec l'Allemagne, dépend décidément de sa force navale. Chaque peuple d'Europe en dépend aussi, hors le cas également de sa querelle particulière avec une nation voisine. Le monde est plus grand que l'Allemagne, même pour la France; et pour l'Allemagne, il est plus grand que la France même et que la Russie. L'empire allemand, qui se développe, se tourne vers la mer. Toutes les nations d'Europe capables de jouer un rôle dans le monde feront de même; et, plus ou moins, elles

seront, comme la France, amenées à constituer leur force navale en prévision d'une lutte contre l'Angleterre, ou les États-Unis. C'est un effet de la puissance anglaise, et de l'appétit anglo-saxon. Ils visent l'empire du monde. Chaque peuple qui grandit est un ennemi virtuel de l'Angleterre. Il se cherche des armes efficaces contre elle : en un mot, il se constitue une force navale. Ainsi la puissance navale est bien le moyen de la puissance politique.

Le problème de la constitution de la flotte pourra varier beaucoup avec les peuples, et leur position sur le globe. Pour la France, qui a une situation géographique incomparable, dont elle n'a jamais su tirer parti, le problème de la marine militaire est le plus difficile et le plus séduisant de tous : il consiste à paralyser les forces et la position stratégique de l'Angleterre, qui sont supérieures pour l'offensive, par une défensive hardie qui est elle-même un mode original de l'offensive. J'en rappelle les propositions essentielles : 1° Détruire le commerce et les communications de l'Angleterre; — 2° Réduire l'Angleterre à la famine; — 3° Éviter tout combat d'escadres, et s'enfermer dans la défensive active, qui pourra peut-être conduire à la ruine les plus fortes escadres de l'ennemi.

Voilà la politique qui permet à la stratégie navale de prendre une offensive foudroyante, et qui seule a chance de donner la victoire à ce pays. Elle exige qu'on prenne une fois pour toutes le parti de la guerre de course, et qu'on s'y tienne fermement. On ne fera rien sans doctrine, et sans méthode. En marine, tout est calcul, — et sur l'élément premier du temps. Il n'y a jamais un jour à perdre. Il vaudrait mieux pour la France n'avoir pas de marine, que de persévérer dans les erreurs de celle qu'elle a.

S'il faut tout avouer, il n'est pas une question de plus haute importance pour la République. Je laisse de côté la décision réfléchie de faire la guerre à l'Allemagne. Il est probable que la France ne la prendra pas la première. Cela étant, et la force continentale réduite à une attente passive, qui peut-être durera cent ans, — il ne se pose pas devant le Parlement de question plus grave que celle de l'armée navale. Encore un coup, que le Parlement fasse ce que l'amirauté n'a pas su

faire. Qu'il s'en assure : point de marine — ou une flotte qui réponde à un objet précis, et qui par là soit capable de l'atteindre. Rien ne mérite plus l'attention des politiques : une armée, sans dessein, sans objet et sans plan est plus dangereuse qu'elle n'est utile. Qui a plus d'un objet, n'en a point du tout. Tant que celui de la guerre de course ne sera pas imposé à la marine, elle hésitera entre plusieurs, et ne se rendra proprement égale à aucun. Un tel danger est plus pressant pour une République que pour un état monarchique. Un peuple libre, une nation où la démocratie prend toute la place, répugne à la guerre ; mais elle ne souffre pas les échecs, quand elle la fait. Le Parlement d'une démocratie doit préparer la victoire, — en même temps que la guerre. La défaite lui est mortelle. Il importe donc que le Parlement comprenne l'état précaire de la marine ; qu'il adopte une doctrine navale ; et qu'il n'hésite pas à voter les sommes immenses qui sont nécessaires. Aucun doute n'est possible, là-dessus. La marine coûte beaucoup d'argent, et en réclame bien davantage, à quelque parti que l'on se range. Le système de la guerre de course, qui est, à nos yeux, le seul raisonnable, quoique de beaucoup le plus économique, demande environ 600 millions, pour que la pratique en soit possible, et un milliard de francs, pour en assurer le succès[1]. Il faudrait trois et quatre fois plus pour soutenir la guerre d'escadres. 25 cuirassés n'ajouteraient pas beaucoup aux forces de la France : et pour le même prix, on aurait les 50 croiseurs et les 300 petits bâtiments qui pa-

1. Pour fixer les idées, on pourrait compter qu'il faut à la France :

1° Pour soutenir la guerre, au moyen de la course :

6 grands croiseurs cuirassés, type *Jeanne d'Arc*	130	millions.
24 croiseurs rapides, type *Jurien*.....	280	»
50 avisos rapides, type *Durandal*.....	80	»
200 torpilleurs et sous-marins.....	105	»
Total.....	595	environ.

2° Pour faire la guerre victorieuse :

10 grands croiseurs cuirassés, type *Jeanne d'Arc* ...	230	millions.
20 croiseurs rapides, type *Guichen*.....	320	»
30 avisos rapides, type *Jurien de la Gravière*.....	360	»
50 avisos rapides, type *Durandal*...	80	»
200 torpilleurs et sous-marins..... ..	105	»
Travaux de ports et points d'appui	200	»
Matériel spécial et réserves de charbon.....	40	»
Total....	1 335	environ.

Qu'on veuille bien se reporter à l'étude de la *Guerre avec l'Angleterre*.

raissent indispensables à la défense mobile et à l'offensive de course.

Le Parlement doit se pénétrer de l'idée qu'une guerre navale est infiniment plus probable que toute autre. Il faut mettre la marine en état de la soutenir contre l'Angleterre et par suite contre toute autre puissance. Sans navires, sans croiseurs, sans torpilleurs en nombre suffisant, sans bases stratégiques, sans parcs à charbon et sans points d'appui fortifiés, on ne le pourra pas. Si nous les avions eus, depuis un an la France aurait repris sa place en Égypte. Ce n'eût pas été la trop payer de quelques centaines de millions. Nulle industrie ne rapporte plus qu'une puissante marine : la puissance se mesure à l'efficacité du mal que l'on peut faire à l'ennemi, et à la crainte qu'on lui inspire. On a fait la remarque de la « fatale tendance à l'économie qui, de tout temps, a caractérisé les opérations maritimes des Français ». [1] Point de marine, en ce cas.

Le marin de France ne le cède en rien à aucun autre. Il aura raison de tous, à armes égales [2]. Mais il lui faut des armes. Il s'agit de savoir si vous voulez vaincre, ou si vous consentez à être vaincus. A vous de décider. Nous sommes ici pour obéir. Mais vous ne vous étonnerez pas que notre choix soit fait. La France ne défendra ses conquêtes que si elle réussit elle-même à se défendre. Si elle ne s'y emploie point, son empire est perdu. Il y a dix ans, l'amiral Aube a dit ce qu'il fallait. On ne l'a pas voulu croire. Comment éclairer les esprits ? Et que faut-il pour les convaincre ?

Qui osera mettre le Parlement en face de la nécessité ? Qui sera assez ferme, assez loyal, pour jouer sa popularité politique, s'il en a une, et pour courir le risque de cette suprême habileté, d'avoir dit la vérité le jour où elle devait être dite, et de se faire un nom dans l'histoire de sa patrie ?

LIEUTENANT X.

1. Mahan, *op. cit.*, p. 341. Et il ajoute : « Fait significatif et de mauvais augure », Cf. le *Bruix* par exemple, type du bateau *économique*.

2. Qu'on me permette de répéter ici ce que j'ai écrit, il y a un an, à la fin de l'étude *Sur la guerre avec l'Angleterre*.

LA COUSINE ÉMILIE

Georges Lautier déclara en se levant .

— Mes petits, je vous lâche pour une heure.

Ils étaient une dizaine, jeunes gens et jeunes femmes, installés sous une tonnelle en des poses familières et confortables. On avait fini de déjeuner. Les tasses de café déjà vides, ils buvaient des liqueurs, les coudes sur la nappe; et des cigarettes fumaient dans les soucoupes.

Tout le monde protesta :

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Vous me dégoûtez. Vous allez rester là, bêtement, comme tous les dimanches, à vous raconter les mêmes histoires. On ne donnera pas un coup d'aviron; mais on videra toutes les bouteilles... Je vous retrouve ici, naturellement!

Au dehors, la chaleur était accablante et s'insinuait entre les feuilles; mais un peu d'air frais montait de la rivière qui coulait, luisante, au soleil.

Une grosse femme blonde s'étira :

— Tu n'as pas peur!

Georges tendait la main, au hasard.

Sur le maillot blanc de canotage, il avait boutonné son veston. Au milieu des autres qui montraient leurs bras nus jusqu'aux épaules, il avait repris un air correct.

Quelqu'un demanda :

— Tu vas dans le monde ?

Georges fit un geste mystérieux ; et, en même temps, il souriait, une main appuyée sur le chignon noir d'une assez jolie fille, qui baissait la tête, docilement.

Elle risqua d'une voix très douce :

— Emmène-moi.

— Jamais de ta vie !

Ce furent des rires :

— Hein ? quel aplomb, ce Georges !

— Il va te tromper !

Une femme insista :

— C'est moi qui ne serais pas tranquille !...

La petite s'inquiétait, sans l'avouer. Elle dégagea mollement sa tête ; et elle se caressait contre la main de Georges, qui avait glissé le long de sa joue.

— Ne les écoute pas, ma chérie... Tâche de te faire respecter !

Le voisin réclama :

— Les maîtresses de Georges sont assommantes. Il n'y en a que pour lui. Il monte la garde, il les dresse contre nous. Impossible aux autres de rien en faire.

Le jeune homme laissait dire, l'œil souriant. Puis, comme toute la bande enchérissait :

— Une scène ?... Je file, décidément !

Il remonta l'allée du jardin et se dirigea vers la maison. Un gros chien noir, qui dormait en rond près d'un arbre, entr'ouvrit les yeux, sans se déranger. Le patron de l'auberge, le père Létendart, fumait sa pipe, debout sur la porte, adossé dans l'ombre au chambranle et les pieds en avant, au bord du soleil.

— Vous voilà parti, monsieur Georges ! La route est chaude.

— On en a vu d'autres, père Létendart !

Le bonhomme affirma :

— Pour sûr !...

C'est vrai que la route était chaude. Mais Georges marchait d'un pas relevé, négligeant même de chercher un abri

le long des maisons ou des haies. Le chapeau de paille un peu rabattu sur le front, il jouissait de l'été, de la lumière, des feuilles encore vertes, de toute sa force joyeuse et saine.

Depuis des années, il passait les dimanches au grand air, après sa semaine de bureau.

Ils avaient découvert, à quatre ou cinq, la petite auberge du père Létendart. Ils arrivaient tous, le samedi soir, avec des femmes, invitées parfois au passage, un quart d'heure avant de monter dans le train. Et c'étaient des parties sur la Marne, toute la matinée, souvent l'après-midi.

Georges était l'aîné, un aîné de quelques mois à peine, mais surtout il était le chef de bande et l'arbitre en cas de discussion.

Tous ces grands garçons de vingt-cinq ou trente ans, s'excitant l'un l'autre, devenaient capables des pires enfantillages. C'était Georges qui les retenait. Avec autant et plus de belle humeur, il avait du moins une folie prudente, et, quand il fallait, de l'autorité toute prête.

D'une taille ordinaire, mais vigoureux et svelte, il avait le prestige, et un peu la coquetterie, de son endurance infatigable. Tout cela sans pose, avec une bonne grâce toujours égayée.

Et, tout en marchant de son grand pas rythmé, Georges pensait aux autres, à leur étonnement de son brusque départ, aux explications qu'ils devaient inventer.

Quelle idée, aussi, de courir les routes par cette chaleur-là!

Il avait une vieille cousine à La Varenne; mais ce n'était pas d'aujourd'hui. On venait la voir en famille, deux ou trois fois par an. Elle vivait là, modestement, au premier étage d'une ancienne maison, avec une petite bonne. Mais l'été se passait d'ordinaire sans qu'il prît jamais sur ses dimanches le temps d'une courte visite.

Il traversa le pont. L'homme du péage le salua.

Le long de la rivière, il y avait foule aux tables des auberges, cette sorte de foule que Georges avait observée tant de fois : tout le pêle-mêle un peu vulgaire des commis de magasin en chemise de flanelle et des petites bourgeoises endimanchées, avec le même paquet de roses au chapeau noir, — le chapeau à la mode, cette année-là. Deux ou trois silhouettes pouvaient plaire : cano-

tier, blouse claire et jupe sombre. Un haut de forme passait gravement.

Les rues, dans la ville, étaient désertes.

Georges monta un escalier tournant: ses pas sonnèrent aux marches poussiéreuses et vermoulues. Une odeur de moisi l'écœura.

Il y avait deux portes sur le palier, l'une vitrée avec des carreaux en verre dépoli, et l'autre en bois plein, où luisait une poignée de cuivre. Georges tira le cordon de la sonnette, une longue bande de tapisserie qui s'était froissée à l'usage.

La porte vitrée s'entr'ouvrit prudemment. Georges se retourna.

Dans l'encadrement de la porte, une assez jolie fille, presque une enfant, se tenait un peu inclinée, toute prête à rentrer dans sa cuisine. Derrière elle, il apercevait des chaudrons rouges, sur une planche, au-dessus du fourneau.

— Mademoiselle Bardousse?

— C'est que mademoiselle est sortie.

— Vous ne savez pas où elle est?

Elle dit, sans répondre précisément :

— Je pense que mademoiselle ne tardera pas...

— Elle visite ses pauvres, probablement?

— Je vois que monsieur connaît bien mademoiselle.

La porte s'entr'ouvrit un peu plus, et Georges répliqua :

— Je vais l'attendre.

La petite hésita, un moment, inquiète mais intimidée.

Georges la regardait en souriant. Il n'avait pas l'air d'un méchant homme : elle traversa le palier, un peu tremblante, et le fit entrer dans l'antichambre.

Le salon était obscur et frais. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, derrière les persiennes fermées.

Georges s'installa tout de suite, confortablement, dans une bergère.

La petite bonne semblait irrésolue. Elle restait là dans une attitude embarrassée, tortillant un pli de son tablier.

— Vous préviendrez mademoiselle, quand elle rentrera, pour qu'elle ne soit pas terrifiée de trouver un homme dans son salon.

Elle sortit lentement, comme à regret, sans oser lui

demander son nom, qu'il se gardait bien de lui dire; il jouissait de cette gaucherie, de toute cette peur qu'il faisait.

Tout de même, il la rassura :

— Soyez tranquille.

Les jambes croisées, il regardait la pièce autour de lui. Une housse à rayure blanche et rose recouvrait tous les sièges : quelques chaises dépareillées, un sofa étroit, une seconde bergère et le tabouret du piano. Au milieu, un guéridon ovale en acajou, sur un tapis d'arlequin, — un tapis que mademoiselle Émilie avait dû faire pour utiliser des bouts d'étoffe, découpés en losange, et cousus l'un à l'autre. — Trois ou quatre tableaux pendaient aux murs. Il distinguait un peu, dans la pénombre, un très vieux portrait de vieille dame.

Près d'une fenêtre, une corbeille à pied, toute pleine d'écheveaux bariolés, de menues broderies, de chiffons et de toiles. Un crochet en os était piqué dans un peloton de laine brune.

Georges continua son inspection. Sur une chaise basse en bois noir, une demi-douzaine de canevas roulés l'attendrirent. Pauvre vieille cousine Émilie! Elle vous arrivait, de loin en loin, une tapisserie sous le bras, avec une telle joie de vous l'offrir! Elle rôdait sans cesse autour des fauteuils et des chaises : sans en avoir l'air, elle prenait « ses mesures » pour la prochaine fois.

Si elle avait pu se douter!... Mais voilà, elle ne savait pas. On continuait à lui servir ses petites rentes. Elle ne s'inquiétait pas du capital, confié autrefois à l'un de ses frères, et perdu par lui, depuis plus de quinze ans, dans sa propre déconfiture... La famille s'était concertée pour lui cacher sa ruine : on se cotisait, à quelques-uns; et la brave femme ne s'était aperçue de rien. Elle continuait sa vie modeste, ses visites de pauvres, ses cadeaux à tout le monde : elle rapportait, sans le savoir, un peu de l'argent qu'on lui donnait.

Sur la cheminée en marbre noir, il y avait une pendule d'albâtre à quatre colonnettes, avec ses deux flambeaux. Quelques bibelots : des écrans à main, des bonbonnières, d'amusantes vieilleries, et, dressés contre la glace, des daguerréotypes dans leurs boîtiers ouverts, avec un petit cadre à baguettes de cuivre, bordé de peluche rouge.

Georges se leva et prit un des boîtiers ; et il regardait curieusement luire et s'effacer tour à tour, selon la lumière, l'image d'une première communiante dont le visage et la robe blanche se tachaient de reflets nacrés...

A la porte du palier, il entendit la clé dans la serrure. Il reconnut la voix de la bonne qui expliquait, puis la voix étonnée de mademoiselle Émilie :

— Comment, un jeune homme !...

Elle entra. Elle aperçut Georges qui souriait, près de la cheminée. Il s'était retourné au bruit, et il la guettait. Elle eut un moment d'incertitude que Georges prolongea par son silence. Tout à coup, elle dit gaiement, les bras levés :

— C'est donc toi, mon petit Georges ?

Elle s'était arrêtée sur le seuil, toute cassée dans sa robe noire. Elle avait encore sa capote et son mantelet. De larges brides mauves, nouées en cravate, semblaient resserrer sa figure joyeuse.

Georges vint à elle, et il se pencha pour l'embrasser. Elle lui riait de toutes ses rides, qui rapetissaient les yeux clairs. La moustache de Georges effleura le front, vers les cheveux ; et, en même temps, il entendait deux gros baisers, tout près de ses joues.

Il la débarrassa de son mantelet, tandis qu'elle-même, en relevant la tête, déliait les brides de sa capote.

Elle n'en finisait plus de bavarder.

— C'est gentil de venir me voir. Et cette petite qui avait peur !... Je vais t'expliquer : je les prends toutes jeunes ; elles ne savent rien, je leur fais voir ; et, quand elles savent, je leur cherche moi-même une bonne maison avec des gages que je ne pourrais pas leur donner. C'est pour ça que je change si souvent... Ainsi, celle-là, je l'ai depuis un mois... Ça n'a pas quinze ans... Et elle est prudente ! Tu as pu voir. C'est encore beau qu'elle ait voulu t'ouvrir. Mais avec tes yeux d'enjôleur !...

Car les yeux de Georges étaient charmants : ils éclairaient tout le visage ; ils adoucissaient le menton volontaire. Sans ce regard bleu, le sourire même eût paru crispé, sous la moustache blond, eun peu retombante, qu'il aimait à mordre, d'un tic familier.

Elle lui avança une chaise :

— Tu ne vas pas rester debout, je pense...

Elle aussi s'installait :

— Maintenant, raconte !... Voilà deux mois que je n'ai pas bougé. Mais j'ai des nouvelles de ta mère. La tante Sophie m'en parlait hier, dans sa lettre. Nous nous écrivons entre vieilles. En voilà une qui trotte ! Moi, je ne pourrais pas. C'est vrai qu'elle est plus jeune... et un an de moins, à nos âges !...

Georges n'essayait pas de l'interrompre. Il plaçait un oui ou un non, de loin en loin.

Tout le monde y passa : des oncles, des tantes, des cousins, des cousines, dont il ignorait la plupart. Elle-même ne connaissait que les plus proches. Mais elle savait les noms, les âges, les dates marquantes de toutes ces vies éparses. Elle s'attendrissait également sur ceux qui faisaient leur chemin, et sur d'autres qui n'avaient pas de chance. Sa bienveillance était universelle, dès qu'il s'agissait de la famille.

Georges était un peu étourdi.

— C'est tout des parents? demanda-t-il.

Elle demeura un instant sans comprendre.

Georges répéta :

— Des parents... à moi?...

— Comment, à toi?... Mais tu le sais bien !

Il se mit à rire :

— Ma foi, non !

Elle s'indigna :

— C'est abominable !

Et avec indulgence :

— Du reste, ça ne m'étonne pas de toi... Je t'aime bien, tout de même.

Elle avait un bon regard tendre, qu'il sentait sur lui, posé doucement.

Elle se leva :

— Laisse, que j'entrouvre les persiennes. On ne se voit pas dans ce salon.

Elle était déjà près de la fenêtre. Comme il la suivait :

— Ne bouge pas, mon petit.

Elle le ramena jusqu'à sa chaise :

— Là, dans le jour !...

Lui aussi, maintenant, la voyait mieux. Elle apparaissait plus vieille dans cette clarté brusque. Sur le front ridé, les cheveux avait jauni sans grâce : ils n'avaient pas cette blancheur vivante et soyeuse qui est la jeunesse de certaines vieilles femmes. Elle les étirait en minces bandeaux, où les dents du peigne restaient marquées. Mais les yeux gardaient un charme d'indulgence et de malice. Un peu de linge blanc dépassait autour du col et des manches : on sentait sa personne minutieuse et nette. Elle avait les mains aux genoux : Georges remarqua les ongles très soignés, en même temps que la peau sèche, nouée de veines bleues.

Ce fut encore elle qui reprit :

— Quelle mine tu as !

Mais sa griserie de bavardage était tombée. Ils avaient épuisé déjà cette conversation de premier contact, où les mots accourent et se pressent, pour le seul plaisir de s'échanger, dans la joie qu'on a de se revoir. Ils restaient contents l'un de l'autre, de leur sympathie réciproque, — sans un ancien fonds d'intimité qui en renouvelât l'expression. C'était leur premier tête-à-tête ; ils en éprouvaient la surprise, et ils s'attachaient aux plus menus détails que cette minute leur révélait.

Georges gardait son veston boutonné.

— Mets-toi donc à l'aise... Ouvre un peu ça !

— Le dessous n'est guère présentable.

— Parce que tu es en maillot ! La belle affaire !... Tu ne viens pas m'annoncer ton mariage.

Et, sans pruderie :

— Vous en faites de belles, en attendant, toi et les autres, toute la bande au père Létendart, comme les gens d'ici vous appellent.

Il fut un peu gêné. Son sourire se fit plus contraint. Elle repartit tout naturellement :

— On sait que nous sommes un peu parents... on me raconte. Puis, il m'arrive de descendre exprès jusqu'au pont; je t'ai vu souvent dans ton bateau. Toi, tu ne me vois pas. Tu as mieux à faire, près des jolies dames que tu promènes et que tu chavires, au besoin, comme un fou que tu es... Je me fais des frayeurs, avec toutes ces herbes de la rivière !

— Il n'y a pas de danger.

— On dit toujours ça. On se noie tout de même... Je ne suis tranquille que le dimanche soir, quand vous êtes dans le train. Au moins, la semaine, tu vas à ton bureau.

Georges se moqua :

— Il y a les voitures !...

Le ton de raillerie affectueuse la fit penser au père de Georges. Lui aussi aimait la taquiner. Un peu raide et gourmé à l'ordinaire, il se détendait avec elle : il risquait des mots, des plaisanteries dont elle aurait pu s'effaroucher. Elle ne saisissait pas toujours très bien ; elle voyait seulement rire les autres. Alors elle riait avec eux... Le brave homme ! Encore un de parti, celui-là, un des derniers qui l'avaient connue jeune !

Elle s'attrista, sans rien laisser paraître, avec l'attention délicate d'épargner à Georges le chagrin d'un souvenir. Mais elle se fit encore plus tendre.

— Tu ne me croyais pas si bien renseignée !... Tu serais surpris si je te disais tout.

Elle avait pris un air mystérieux qui intriguait Georges et l'étonnait. En venant la voir il ne se doutait pas que sa vie de garçon fût si familière à sa vieille cousine. Il avait sonné chez elle par hasard, presque en inconnu. Et voilà que d'elle-même, sans reproche et sans fausse gêne, mademoiselle Émilie l'avertissait qu'elle n'ignorait rien de ces fameux dimanches.

Il interrogea :

— Qu'est-ce qu'on peut vous dire ? Que nous faisons la fête ?... Que nous amenons des personnes bruyantes ?...

Elle l'écoutait, sans l'interrompre. Il se décida :

— Évidemment... Elles sont gentilles... On peut les montrer...

Elle approuva gaiement :

— Tu as bien raison.

Elle l'avait mis en confiance.

— Avec nous, elles font ce qu'elles veulent. La semaine, elles sont enfermées : elles bâtissent des chapeaux ou des robes... Ça les change un peu, tout un jour au grand air ! Alors, quelquefois, elles sont déchaînées...

Il les excusait doucement, avec une légèreté attendrie ; et

il parlait d'elles comme de petits êtres gracieux et sans importance, comme on parle des enfants, quand ils ne sont pas là.

Mademoiselle Émilie s'inquiéta :

— Vous n'êtes pas trop méchants, au moins?

— Pourquoi faire? On les aime bien; elles aiment le bateau, le vin qui mousse, la vie d'auberge; on peut s'entendre: on leur offre tout ça pour leur dimanche... et on ne ramène pas trop souvent la même.

Elle lui dit bien en face :

— Tu ne t'ennuies pas.

Il y avait dans ses yeux, dans tout son visage, plus que de l'indulgence, une réelle joie. Elle imaginait, à travers les paroles de Georges, toute la vie facile qu'il lui contait. Ces parties de bateau, de gaieté et d'amour s'évoquaient pour elle en de jolis tableaux où rien ne la choquait. Elle avait pour Georges, depuis longtemps, une sympathie qu'il ne soupçonnait pas, et justement pour cette folie de ses dimanches. Elle se disait que c'est beau d'être ainsi amoureux et jeune, de toutes ses forces, de tout son cœur. Elle ne voyait que des gestes charmants, n'entendait que des mots discrets, les seuls qu'elle connût. Et elle trouvait cela très bien.

La visite de Georges la touchait d'autant plus.

— Et dire que tu as quitté les autres pour une vieille comme moi!... Tu vois, je suis contente; mais je ne t'en voulais pas de m'oublier... Je me disais toujours: « Il est jeune, les heures passent vite »; je pensais un peu à ton plaisir, et c'était quelque chose dans ma journée... Par exemple, la semaine, il y a des moments où je te sens loin. J'ai beau me dire que tu es plus sage à Paris... je suis plus tranquille... mais je suis plus seule. Et puis, ton bureau, c'est moins gai!

Georges répondit négligemment :

— C'est un autre genre.

— Oui, fais le modeste! J'ai causé de toi avec ta mère.

Il haussa les épaules :

— Est-ce qu'elle sait?...

— Elle est fière de toi.

— Allons, tant mieux!

Georges parlait toujours de sa mère comme il lui parlait à elle-même, avec brusquerie. Au fond, il l'adorait.

— Elle n'aime pas beaucoup mes dimanches, la pauvre femme!

— Elle ne te voit pas, ce jour-là,

— Je suis sûr qu'elle vous pose des questions?

— Non, elle m'explique ses craintes, et je la rassure... Naturellement, je garde pour moi ce que je t'ai dit... Tu fais ce que tu veux à La Varenne... Moi, je ne sais pas ce que tu lui racontes.

Et elle ajouta, presque timidement :

— Elle ne comprendrait pas.

Georges remercia, d'une inflexion plus douce :

— C'est gentil d'avoir deviné ça.

Vraiment, cette vieille cousine lui plaisait. Il avait l'impression de l'avoir découverte : il ne regrettait pas sa journée. Elle s'oubliait pour vous parler des autres; on sentait qu'elle les aimait tous, qu'elle les avait toujours aimés. Elle ne réclamait rien pour elle.

Il conclut en lui-même :

« Elle est délicieuse. »

Et il se leva.

Elle n'essaya pas de le retenir. Elle dit seulement :

— Mais je ne t'ai rien offert!

Elle s'empressait :

— Je n'ai pas grand'chose... Un doigt de malaga et deux biscuits, veux-tu?

Elle ouvrait déjà un placard.

— Non, une autre fois.

— Tu crois que tu reviendras?

— Bien sûr!

— Nous verrons ça.

Elle l'accompagna jusqu'au palier et elle lui faisait des recommandations interminables, pour retarder l'adieu,

La porte de la cuisine était ouverte. La petite bonne lisait dans un coin. Il entra :

— Vous n'avez plus peur?

Elle dit, très rouge :

— Oh! non, monsieur!

Mademoiselle Émilie, au bord des marches, le regardait descendre l'escalier. Elle prévenait :

— Il y en a une qui branle un peu.

Dans la rue, il leva la tête. Elle avait couru à la fenêtre. Il promit encore :

— A bientôt!

Il se retourna pour lui sourire. Avec son mouchoir elle lui faisait signe.

Il ne revint pas de deux ou trois dimanches. Puis, un jour, il se décida. Il avait gardé de sa première visite un souvenir exquis et imprévu. Mais peut-être le charme de la vieille fille et du vieux salon était-il de ceux qui blasent vite; et Georges craignait d'avoir épuisé en une fois toute la douceur qu'il y pouvait sentir. Peut-être avait-il goûté uniquement le premier contraste de cette heure intime et calme avec ses après-midi ordinaires de gaieté tapageuse. Il venait maintenant sans surprise. Il risquait une déception...

Au coup de sonnette, toutes deux accoururent, la petite bonne, de sa cuisine, et la vieille demoiselle, du salon. Ce fut une vraie joie qui le gagna tout de suite.

On l'avait attendu; on l'attendait. Il vit dans un coin, sur un plateau de laque, trois carafons pleins, de forme surannée, entourés de verres à facettes. Des biscuits s'étageaient sur un compotier de porcelaine; il y avait aussi des petits fours dans une assiette à fleurs.

Il pensa tout haut :

— Alors, un vrai goûter!

Mademoiselle Émilie s'excusait :

— Oh! une dînette!... Seulement, depuis l'autre fois, je me méfie; et, tous les dimanches, la table est prête.

Georges demanda :

— C'est vrai?

— Rassure-toi : ça ne t'engage à rien... et moi ça, m'occupe de penser que tu peux venir.

Elle interrogeait à son tour :

— Il faudra me dire les vins que tu aimes. J'ai du malaga, du xérès, du porto : d'anciennes bouteilles que j'ai découvertes au fond de la cave... Le porto est encore plus vieux que moi.

Elle se mit à rire :

— C'est une chance!

Puis, d'une voix douce :

— Il me vient de papa.

Elle avait dit le mot comme une petite fille, avec une tendresse respectueuse. C'était ridicule et touchant : elle n'avait pas grandi, elle était restée le petit être humble d'autrefois, confiant et fidèle.

Georges n'aimait pas à paraître sensible. Il avait aux lèvres un pli railleur, chaque fois qu'il était ému. Mais ses ironies d'apparence cachaient un grand fonds de sympathie toujours prête. Ce fanfaron d'égoïsme et de persiflage comprenait, aimait les délicatesses les plus subtiles.

Ce goûter à deux l'enchantait.

Il vint inspecter les carafons. Il les soulevait l'un après 'autre, et il s'amusait aux choses peintes qui les imageaient.

— Il est admirable, votre porto!

— Sérieusement?

— Vous allez voir.

Il avait rempli un second verre, qu'il offrait en souriant.

— Mais tu n'y penses pas! Moi, d'abord, je n'y connais rien. Et puis, j'ai très peur.

Elle reculait, épouvantée. Elle répétait:

— Mais tu n'y penses pas! Je ne bois que de l'eau, depuis quarante ans. A la première goutte, je serais grise.

Georges la rassurait :

— Mais non, mais non...

Elle se laissa persuader. Elle prit le verre et y trempa ses lèvres, joliment, avec précaution.

— Tant pis, je me risque!

Elle était charmante, en son attitude indécise. Georges la regardait. Les yeux, déjà, riaient plus clair; le sourire se faisait gourmand, après la grimace de première surprise.

Elle s'arrêta :

— Je n'ose plus.

Et joyeusement :

— Tu vois, tu me fais faire des folies!

Elle s'était assise dans l'une des bergères; elle avait posé son verre à côté d'elle ; et, tout en parlant, elle le reprenait, s'amusait d'une goutte, comme d'un bonbon....

— Dire que je t'ai connu pas plus haut que ça, en robe courte!... Tu avais un air sage, en ce temps-là, et les cheveux bouclés comme une fille. Et quand on voulait t'embrasser, tu te sauvais derrière les rideaux.

Ils riaient ensemble de ce gamin timide qu'avait été Georges et qu'elle avait connu. Elle s'en souvenait comme d'hier; elle retrouvait des histoires, de ces mots d'enfant qui font le tour de la famille, et qu'elle seule, peut-être, n'avait pas oubliés. Il se complaisait à ce Georges inédit.

Il disait lui-même:

— J'étais gentil, alors...

Et cela le flattait, toute cette importance de son passé.

— Ces fameuses boucles, tu te rappelles? On ne voulait pas te les couper: tu les as flambées, un soir, sur une lampe; et tu as failli prendre feu.

— Tiens, les autres m'appelaient « la fille »!

Elle le gronda:

— Mauvais sujet!... Moi aussi, j'ai été très méchante. J'aurais fait un garçon terrible.

Il se récriait:

— Allons donc!

Elle répliqua:

— Parfaitement... Une fois, j'ai battu la cuisinière.

Ce furent ensuite d'autres souvenirs, une histoire de gâteaux volés, surtout une indigestion de pommes vertes, dont Georges fut ravi. Elle s'attardait au récit de ses méfaits; et elle était fière de se découvrir, à distance, une foule de mauvais instincts.

— Tu vois, moi aussi j'ai fait mes farces. Aussi, je ne peux pas t'en vouloir. Tu me rajeunis... garnement!

Elle répétait avec bienveillance:

— Garnement!

Il proposa, très grave:

— Un peu de porto?

— Tu te moques de moi... Et tu fais bien... Je me laisse tenter comme une enfant. Et puis, je raconte, je raconte...

Et avec une soudaine inquiétude:

— Je ne t'ennuie pas?

Puis, sans lui laisser le temps de répondre:

— D'ailleurs, c'est ta faute. C'est toi qui m'as forcée...

A côté d'elle, son verre demeurait aux trois quarts plein.

Georges, maintenant, était installé.

Il ne manqua plus un dimanche. Il laissait les autres l'interroger, et il s'égayait de leurs questions. Lui-même se plaisait à les intriguer, avec ses façons de disparaître. Il disait seulement :

— Je vais ailleurs.

Et, si l'on insistait :

— C'est mes affaires.

Il avait demandé à sa mère des renseignements sur « la cousine Émilie ». Elle n'en savait pas plus que lui. Elle avait répondu :

— C'est une brave femme... Quand je l'ai connue, elle n'était plus jeune. Elle avait dû être jolie. Ton père l'aimait beaucoup.

En somme, rien de précis.

— Pourquoi ne s'est-elle pas mariée ?

— Je crois qu'elle n'a pas voulu quitter sa mère.

— Elle aurait pu ?

— Ça, je n'en sais rien...

Cette heure du dimanche devenait à Georges chère entre toutes. Il se montrait tendre et naturel, comme il n'osait pas toujours l'être.

Il avait lui-même l'impression de son propre charme, et il savait gré à sa vieille cousine de tout le plaisir qu'il y prenait. Même avec sa mère, il n'avait plus de ces abandons sans réserve. Il sentait toujours sous les indulgences maternelles qu'un reproche était embusqué; et elle exploitait ses moindres confidences pour insinuer un bon conseil.

Mademoiselle Émilie, elle, ne conseillait pas. Elle n'aurait pas su. Et puis, à quoi bon ?

On causait pour causer. Elle admirait Georges; et lui, peu à peu, l'initiait à toute sa vie de jeune homme. De ses aventures présentes et passées, il ne lui disait que les plus jolies, celles qu'un peu de caprice avait poétisées. Mais il s'avouait

tel qu'il était, avec ses prudences, ses peurs de s'attacher, de souffrir et de faire souffrir.

Il citait des prénoms, décrivait des visages. Celle-ci était blonde, avec de grands yeux tristes, un regard très humble, toujours reconnaissant... Celle-là, toute petite, et pas commode... Et cette autre, ses parents la battaient...

Il indiquait de fines silhouettes : il en retrouvait la ligne souple ; ses yeux s'éclairaient en suivant le geste rapide, toujours le même, dont il évoquait certains contours.

Elle les aimait toutes, parce que Georges les avait aimées. Elle ne songeait pas qu'avant et après lui elles avaient pu aimer d'autres hommes ; et elle s'attendrissait sur les ruptures, comme si, du même coup, toute leur vie eût été brisée.

Elle avait d'ailleurs ses favorites :

— Je suis sûre que celle-là était gentille. Elle te comprenait mieux que les autres.

Parfois, elle posait des questions :

— Celle-ci, comment l'as-tu connue ?

Il tâchait de se rappeler.

Oh ! le plus souvent, c'était bien simple : un mot dans la rue, le premier jour ; trois mots, le second ; on dînait ensemble au bout de la semaine...

Quelquefois, les choses n'allaient pas loin. C'était moins banal et plus touchant.

Mademoiselle Émilie aimait surtout l'histoire d'une petite modiste.

Georges l'avait croisée deux ou trois fois devant l'éventaire d'une vieille femme qui vendait des violettes, pas loin de chez lui. Il causait un peu avec la vieille ; elle lui contait ses doléances : son homme travaillait à faire des courses, et on vivait à deux tant bien que mal. Un jour, le vieux était mort ; la vie devenait difficile. Georges lui prit des fleurs de temps en temps : « Vous les donnerez à la petite en noir, vous savez, celle qui passe le matin, à neuf heures, toujours vite, avec un air sage... Et surtout, pas de boniment ! » Il avait dit cela au hasard, pour le seul prétexte, sans rien attendre. Il offrit des fleurs tout un hiver. La petite, à la fin, se renseigna. Elle tenait à remercier Georges. Elle l'invita même à son mariage, trois semaines après.

Mademoiselle Émilie fut émue jusqu'aux larmes.

Toutes ces choses d'amour la troublaient. Elle vivait maintenant dans l'intimité quotidienne de tout ce monde jeune que Georges lui avait révélé. Elle n'oubliait pas une anecdote. Et c'était pour elle comme des romans dont il lui faisait la lecture. Elle y pensait toute la semaine.

Elle ne sortait plus que le matin. Ses après-midi étaient délicieux.

Elle roulait un fauteuil près de la croisée; et, tout en piquant des points doubles aux dessins d'un canevas, elle souriait heureusement. Dans la pénombre, malgré la chaleur, elle se sentait légère et diligente. Plus tard, elle ouvrait les persiennes : tout le bleu du ciel entrait en elle.

L'angélus lui sonnait le dîner. Elle se signait. Dans la pièce voisine, la table était prête; elle bavardait avec la petite bonne et mangeait d'un bel appétit.

Après le dîner, il faisait jour encore. Des enfants jouaient dans la rue. Des cris d'hirondelles filaient au long des toits, — plus aigus au passage, — ou très haut, parfois, dans le ciel. Les maisons d'en face s'éteignaient en rose et en bleu. Le salon était déjà sombre. Et elle regardait, de son fauteuil, l'azur devenir à la fois plus pâle et plus transparent, jusqu'à laisser voir, toujours plus lointaines et plus nombreuses, toutes les étoiles de l'été.

Depuis bien longtemps, elle n'avait pas ouvert son piano. Il lui arrivait, maintenant, à l'heure du crépuscule, de traîner quelques accords vagues, dont elle écoutait mourir l'harmonie, et de fredonner — oh! sans paroles et presque au dedans d'elle-même — une ancienne ronde qu'elle avait dansée, petite fille.

Elle ne regrettait rien; elle ne se disait pas qu'elle avait peut être manqué sa vie.

Une fois, en attendant Georges, elle se jouait une phrase de Schumann, une sorte d'aveu craintif et pur, où trois notes chantaient en « fa mineur ». Il avait remarqué, de la rue, la mélancolie de cette plainte. Il lui reprocha de s'être interrompue; et il la pria de reprendre le même air.

Il s'accouda au piano pour l'écouter.

Son regard tomba sur une miniature qu'il n'avait jamais remarquée : elle était près de lui, toute petite, comme reculée au fond d'un cadre noir. Un gracieux visage de jeune fille souriait; les épaules sortaient d'une robe Empire en mousseline claire, décolletée à la vierge; leur ligne, encore grêle, se détachait sur un ciel bleu atténué.

Quand elle eut fini, Georges lui tendit la miniature :

— C'est joli, ça.

— Tu ne m'aurais pas reconnue !...

Georges, d'un geste, ramena le portrait tout près de ses yeux : il y retrouvait certains détails, surtout l'expression du sourire.

Ces traits vivants et jeunes lui firent souhaiter l'histoire du passé qu'ils évoquaient. Ses premières curiosités vagues revenaient à Georges, toutes ranimées, toutes rassemblées par cette image :

— Pourquoi diable ne vous êtes-vous pas mariée?

— On ne m'a jamais demandée.

Elle avait répondu simplement, sans gêne d'attitude, sans tristesse dans la voix. Elle fit tourner lentement le tabouret du piano. Elle regardait Georges toujours penché, et elle était fière de voir qu'il l'admirait. Elle ne songeait plus qu'elle était maintenant vieille et cassée ; elle redevenait à ses propres yeux la petite personne charmante d'autrefois.

Georges s'étonnait :

— Ce n'est pas possible, avec ces yeux-là !...

A son tour, elle prit le portrait.

— C'est un peu flatté. C'est moi, tout de même, à dix-sept ans.

Il insinua :

— Votre peintre a dû vous adorer...

— Peut-être bien... C'était un brave homme, déjà tout blanc.

— Mais les autres, les petits cousins, les amis de vos frères, les frères de vos amies !...

Elle dit gaiement :

— Je n'ai tenté personne. Du moins, on ne s'est pas décidé. Puis, nous sortions peu. Maman était toujours ma-

lade. J'étais la dernière. Qu'est-ce qu'elle serait devenue, si j'étais partie comme les autres? On devait se le dire. On m'a oubliée à côté d'elle.

Et elle ajouta, sans rancune :

— On a bien fait.

Elle reprit doucement :

— Oh! je ne dis pas... un mari, des enfants, tout ce petit monde ne m'aurait pas fait peur. J'y pensais quelquefois; je me disais qu'une minute, un mot suffit à donner tout cela. On n'a pas dit le mot. Je n'y pouvais rien. Je m'en suis passée pour être heureuse. Maman me gâtait; moi, je l'aimais bien; et nous avons fait un gentil ménage toutes les deux.

— Mais... après elle?

— Alors, c'était trop tard. Je m'étais résignée. J'avais trente-six ans. J'aurais épousé un homme de quarante-cinq. A quoi bon? L'amour, c'est quelque chose de jeune. Il faut être surprise, toute enfant. Il faut que ce soit joli à voir passer. Je n'aurais aimé qu'un jeune homme. Et, à trente-six ans, ça ne se fait pas...

Elle corrigea, elle-même, d'un sourire :

— A moins qu'on ne soit déjà mariée.

Le mot plut à Georges après la confidence. Elle continuait à sourire. Même renseignée, elle demeurait pure jusqu'en sa malice indulgente.

— Vous savez que vous êtes adorable!... Si j'avais vécu de votre temps!...

— Tu crois que tu m'aurais fait la cour?

— Sûrement.

— Cinquante ans de moins, tu m'épouserais!

— Pourquoi pas!

Elle était ravie. Elle devenait toute coquette d'avoir su vieillir sans déceptions et sans regrets. Et pourtant elle se disait que si Georges était venu autrefois avec cette même douceur de tendresse un peu brusque, elle n'aurait pu s'empêcher d'être confiante et de le suivre.

— Au fond, c'est le hasard qui fait tout. La vie a été sage pour moi, comme elle a été folle pour tes petites amies...

Ils reprirent dès lors volontiers ce ton de badinage attendri. Leur intimité devint plus charmante, d'être plus légère. Elle lui disait : « Bonjour, mon amoureux »; et en la quittant, il lui baisait la main avec une dévotion presque exagérée, un peu sincère.

Georges s'affinait à son insu, en ces causeries affectueuses. Il devenait moins rude; sa voix même s'était adoucie. Certains mots, insensiblement, avaient disparu de sa conversation. Il avait renoncé, avec mademoiselle Emilie, à cette perpétuelle défense contre lui-même qu'il affectait depuis si longtemps. Il osait s'avouer, sans railleries, le fond véritable de sa nature, qu'il avait jusqu'ici volontairement méconnu.

Cet ancien sauvage avait des prévenances, des pudeurs délicates. Il se découvrait, pour l'avenir, capable d'une vie moins bruyante, moins dispersée.

Avec ses amis, il restait le même d'apparence; mais il s'y efforçait davantage. Avec ses maîtresses, il cachait de vagues timidités. Il avait maintenant la tentation d'accueillir, d'éveiller même en elles des paroles plus graves. Il se sentait plus désarmé contre son cœur; et il redoublait de vigilance, mais avec un secret malaise.

Aussi s'échappait-il, tous les dimanches, fidèle au goûter de sa vieille cousine...

De semaine en semaine, l'été passa.

Le crépuscule se hâtait chaque soir davantage, Il venait surprendre mademoiselle Émilie près de la fenêtre où elle travaillait. Il décolorait sous ses doigts les laines brillantes et souples qu'elle disposait agilement : les nuances, d'abord, devenaient plus pâles, se confondaient; — et c'était comme un voile de tristesse qui venait enfin tout assombrir.

Parfois, tout le jour, il pleuvait. C'était cette pluie douce de l'automne qui, d'un ciel tout gris, semble tomber pour toujours. Elle faisait la rue silencieuse; elle pénétrait jusque dans les maisons, dans les vêtements; elle glaçait l'âme peu à peu.

D'autres jours, le vent était lugubre. Il poussait au ciel de gros nuages; il sifflait à l'angle des murs, au bord des toits; et près d'elle, dans la cheminée, mademoiselle Emilie écoutait

sa rumeur plaintive croître et décroître. Elle tressaillait aux brusques rafales : une feuille sèche, parfois, heurtait les vitres ; et la vieille demoiselle pensait alors aux oiseaux que le vent charrie, aux branches tordues, peu à peu dépouillées, à toute cette agonie violente de la nature.

Surtout elle pensait qu'en hiver Georges ne viendrait plus à La Varenne.

Plusieurs fois déjà, par des temps incertains, quand elle disposait le plateau du goûter, elle s'était dit qu'il ne fallait plus compter sur lui. Elle voulait du moins avoir prévu cette déception, chaque jour plus probable ; mais elle attendait, sans se l'avouer. Il sonnait toujours à la même heure ; et sa joie à elle était encore plus grande, après les craintes qu'elle s'était données.

Au long de la semaine, elle se sentait, par moments, seule et vieille. Il lui arrivait de songer à la mort, oh ! sans épouvante et tout naturellement résignée après une si longue vie d'acceptations.

Et puis, elle était bien en règle... Elle n'avait jamais été dévote : elle ne se créait pas, à propos de tout, d'exagérés scrupules. Son existence lui apparaissait comme une tâche dont elle s'était bien acquittée.

Elle était tranquille, surtout depuis un soir, où la petite bonne l'avait trouvée à sa table, en train d'écrire, passé neuf heures.

— Vous voyez ce papier, dit-elle, il sera toujours là, dans ce tiroir.

Elle s'attendrissait à l'idée qu'après elle ses vieux meubles, ses modestes rentes iraient à Georges. C'était peu de chose, elle le savait bien...

C'était encore moins qu'elle ne croyait. Mais c'était aussi de quoi toucher le jeune homme plus profondément qu'un réel héritage. Ces trois lignes d'écriture un peu tremblée donnaient même ce que la pauvre femme n'avait pas : elles devaient un jour rappeler à Georges quel être charmant et naïf s'était cru le droit de les écrire.

Un dimanche, vers deux heures, une voiture s'arrêta devant la porte. Il avait plu toute la semaine, mais, dès le

matin, le temps s'était levé. L'après-midi s'annonçait beau et tiède. Les fenêtres étaient ouvertes. Mademoiselle Émilie vint se pencher sur la rue. Elle vit Georges sauter sur le trottoir. Il avait un veston bleu marine, moins négligé que ses ordinaires vêtements de La Varenne.

Il dit tout de suite :

— Je viens vous chercher. Je vous propose une promenade en voiture.

Elle se récria :

— C'est de la folie !

— Vite, habillez-vous. Rien de mieux à faire par ce jour de soleil.

Il la poussait doucement par les épaules.

Elle n'avait rien à objecter, sinon sa surprise qui, peu à peu, devenait de la joie.

— Attends-moi un instant!... je me dépêche.

Elle s'habilla en deux minutes. Mais elle ne trouvait plus ses gants. Elle cherchait partout sur les tables, sur le piano, sur les fauteuils, avec des gestes impatients. Georges finit par les découvrir au fond de la corbeille à ouvrage.

Il offrit son bras pour descendre l'escalier. Elle se faisait toute légère.

— Quelle bonne idée ! Alors aujourd'hui, tu lâches les autres, tout l'après-midi?

— J'arrive à l'instant de Paris. C'est fini, cette année, les samedis soir ; je suis venu tout seul, rien que pour vous.

Il la fit monter dans la voiture et mit son pardessus dans la capote. Elle s'installa soigneusement, ramassant d'un côté sur les genoux toute l'ampleur des jupes.

Georges dit au cocher :

— Menez-nous quelque part, derrière Boissy. Nous ne sommes pas pressés.

On fut vite sur le pont.

A gauche, près de la rive, sept ou huit canots de louage, maintenant délaissés, étaient à l'amarre. Quelques yoles filaient au milieu de la rivière. Georges les suivit d'un regard connaisseur.

Mademoiselle Émilie s'épanouissait.

Le cocher tourna, sur la droite.

— Je vous mène par Sucy?

— Comme vous voudrez.

On allait passer devant l'auberge du père Létendart. Tous les deux sourirent à cette idée. Mais, au passage, l'impression fut triste. La maison semblait désertée; la cour était pleine de feuilles mortes; il n'y avait personne sous les tonnelles.

Georges indiqua deux fenêtres au premier:

— C'est là, ma chambre.

Mademoiselle Émilie se retourna. Elle remarqua les rideaux crème.

— Ça doit être gentil.

Georges expliqua :

— J'ai toujours la même depuis quatre ans; et j'ai apporté pas mal de choses. Il faudra que j'écrive de tout mettre en ordre pour cet hiver... Dimanche dernier, nous comptions venir tous encore une fois. Mais avec la pluie d'hier soir!... Nous avons renoncé.

Mademoiselle Émilie ne voulut penser qu'au plaisir de cette promenade avec Georges. Elle n'osait pas trop le remercier d'avoir fait le voyage exprès pour elle, parce qu'elle avait peur de s'attendrir et de l'ennuyer. Elle dit seulement plusieurs fois :

— Je suis bien contente.

Et c'était vrai; mais, sous cette joie toute passagère, elle sentait déjà se préparer la tristesse lente des jours prochains. D'avance, tout lui paraissait vide, sans cette visite du dimanche. Elle savait bien qu'elle ne retrouverait plus cette résignation qui faisait la douceur de sa vie. Elle n'était plus la même qu'autrefois... Il lui fallait Georges, de huit jours en huit jours, pour la rajeunir de sa propre jeunesse et renouveler autour d'elle une sorte de bonheur mystérieux.

Le cheval s'était mis au pas pour monter la côte de Sucy.

Ils ne parlaient guère ni l'un ni l'autre. La route était sans vue, bordée de maisons, de murs, de palissades. Mais l'air était doux; le soleil de trois heures les enveloppait chaudement.

Ils traversèrent le village. Mademoiselle Émilie s'inquiétait, à cause des enfants qu'on pouvait écraser. Ils sortirent par une route assez étroite qui passait entre de maigres champs.

Georges indiqua les bastions d'un fort, sur la gauche, un peu avant la grande route de Boissy-Saint-Léger. On fut aussitôt sous bois. Les pluies de la semaine avaient abattu beaucoup de feuilles mortes, qui s'étaient plaquées au sol boueux. La route en était comme feutrée : on roulait mollement et sans bruit. Mais les arbres gardaient aux branches déjà raidies cet admirable feuillage de l'automne, somptueux et bruissant.

Le cocher se retourna et désignant, à droite, une allée d'arbres :

— De là on voit Paris. Faut-il vous y mener ?...

Georges répondit :

— Si vous voulez.

Au bout de l'allée, ils descendirent de voiture et firent quelques pas. On voyait au loin, presque à pic. Au-dessous, la plaine apparaissait nettement. De Paris, on ne distinguait rien : à peine, çà et là, le scintillement d'un dôme, dans une masse brumeuse qui s'allongeait sur un fond remontant de collines.

Georges dit, presque au bord :

— C'est beau, tout de même !

Mademoiselle Émilie regardait vaguement. Elle se sentait rapetissée par tout cet espace ; et elle se tenait un peu en arrière, à la fois peureuse et attirée. La robuste silhouette de Georges se découpait sur le ciel, durement ; et dans cette lumière, dans l'air plus vif, mademoiselle Émilie regretta de n'être plus la jeune fille svelte et hardie que le père de Georges avait connue.

Le cocher, déjà, était sur son siège :

— Ce n'est pas un bon jour.

Georges proposa de marcher un moment. Tout le long de l'allée, au pied des arbres, il y avait des mousses et des fougères. La vieille demoiselle en voulut cueillir quelques-unes ; elle se pencha péniblement. Georges, tout de suite, s'empressa. Il choisit deux ou trois verdures : elle les recevait avec des mots ravis. Elle en piqua une à son corsage noir, sous le mantelet. Même, il lui offrit une fraise qu'elle refusait de manger seule. Il dut la prier, la brusquer presque, pour qu'enfin elle se décidât.

Des mésanges chantaient contre les troncs d'arbres.

Dans une touffe d'herbe Georges découvrit un nid tombé. Il le ramassa, piqué au bout de sa canne. Mademoiselle Émilie s'étonnait.

Il se mit à rire :

— C'est un nid, quoi !

Ils marchèrent une bonne demi-heure. Brusquement la route quittait les bois. La campagne s'étendait au loin des deux côtés, toute plate. Et c'était comme un damier immense de prés, de jachères et de labours.

Ils croisèrent quelques paysans qui les observaient d'un air indifférent.

« Si les autres me voyaient !... » pensa Georges.

Cette idée l'amusa un instant; mais elle passa vite et lui révéla seulement qu'il avait changé depuis ces derniers mois. Il trouvait cette promenade délicieuse. Il éprouvait comme un besoin nouveau de s'isoler, de marcher ainsi doucement, de sentir une main à son bras, fût-ce même la main d'une vieille femme, — d'avoir près de lui quelqu'un à protéger.

Comme tout son passé restait vide !

Il était demeuré jusqu'à trente ans le même garçon insouciant, passionné de grand air et de vie facile, qu'il avait été en sortant du collège. Il avait aimé des amis, des maîtresses, toute cette compagnie légère et oublieuse qui sans cesse accourt et se disperse autour de nos premières années. Tout cela, bientôt, lui manquerait. Voudrait-il vieillir, lui aussi, méconnu et seul ?

Il se sentit très tendre, plein de prévenances et de questions :

— Vous n'êtes pas fatiguée ? vous n'avez pas froid ?

— Non, je t'assure.

Il appela tout de même le cocher.

L'air avait fraîchi ; le soleil rougissait, au bas du ciel. Georges proposa son pardessus :

— Là, couvrez-vous bien les genoux.

Ils redescendirent sur La Varenne.

Mademoiselle Émilie ne se défendait plus contre la détresse, qu'elle avait dominée tout l'après-midi. Elle se tassait, frileuse, dans son coin. Ils n'échangeaient que de rares paroles; leurs

regards accueillaient passivement les détails furtifs du paysage, et chacun pensait à soi-même, en cette fin de jour et de saison.

Quelque chose aussi finissait en eux. Ils en avaient l'impression confuse et profonde, dans le bercement de la voiture que le trot du cheval hâtait maintenant vers le retour. Une fatigue les engourdissait, et dans cette fatigue, il y avait la tristesse de ce qui déjà n'était plus, — toutes ces bonnes heures de gaieté confiante, de tendresse ingénue, qu'ils s'étaient données l'un à l'autre.

Sans doute Georges reviendrait quelquefois : il ferait l'effort d'un voyage ennuyeux et glacial, — par pitié, un peu par devoir. Ce ne serait plus désormais la visite joyeuse des beaux dimanches : le froid de l'hiver serait entre eux.

Elle demanda tout à coup :

— Tu penseras à moi, l'été prochain?

Sa voix était grave et comme inquiète.

Il la rassura :

— Évidemment... Nous recommencerons cette promenade, et tout de suite, au premier soleil de printemps.

Comme c'était loin !... Cinq ou six mois !... Elle se disait qu'à son âge on n'est même pas sûr des minutes.

Il se contraignit à plaisanter. Mais elle demeurait silencieuse, avec un sourire découragé.

Elle-même conseilla :

— Il faudra te marier, être heureux. Te voilà un homme, mon petit Georges ! C'est une jeune femme bien à toi que tu promèneras au printemps. Oh ! je te connais, tu seras très gentil. Tu es fatigué de la vie que tu mènes. Autrement, est-ce que tu serais-là ? Est-ce que je t'aurais vu tout l'été ? Tu venais à moi comme à un refuge...

Il la sentait lire clairement dans le fond obscur de ses pensées.

Il se défendit :

— Oh ! je n'en suis pas là !

— Laisse-moi donc tranquille ! Naturellement, tu n'es pas encore fiancé. Mais si tu rencontres un petit être jeune qui lève sur toi des yeux bien confiants, tu n'écarteras plus ce bonheur-là... Et même, j'en suis sûre, tu chercheras...

Il ne trouva rien à répondre.

Ils étaient revenus au pont de La Varenne. Dans le soir, avec l'odeur et la rumeur de l'eau, des souvenirs montaient pour lui de la rivière ; — et Georges sentit qu'ils s'écouleraient bientôt comme elle.

La voiture fit halte devant la maison.

Georges accompagna mademoiselle Émilie jusqu'à sa porte. Elle était un peu lasse ; elle pesait à son bras plus lourdement. La bonne accourut avec de la lumière. Ils se dirent adieu sur le palier.

Ils ne s'embrassèrent pas, comme ils en avaient l'habitude. Elle arrêta Georges, en lui tendant la main...

Immobile et droite au milieu du salon, elle écouta s'éloigner la voiture. Elle alla chercher, sur le piano, son plus ancien portrait de jeune fille.

Et, de tout son cœur, elle pleura sur elle, pour la première fois.

ANDRÉ RIVOIRE

LE

ROY DE FRANCE ÉTHELBALD

ESSAI DE RESTAURATION MONARCHIQUE

(1882-1887)

Un heureux hasard m'a livré un dossier de cent soixante-quinze documents authentiques, émanés du prince Éthelbald de Bourbon et de ses partisans, qui l'ont tenu pour légitime roi de France. Ces documents accusent chez ce prince et dans son parti un état d'âme si extraordinaire, qu'il m'a paru expédient de les colliger. Ils intéressent l'histoire, puisqu'ils se rapportent à un effort de restauration monarchique, dont la durée s'étend de 1882 à 1887. Et ils intéressent la psychologie, car il serait difficile de rencontrer nulle part des traits de caractère et un langage aussi singuliers. Je laisserai presque toujours la parole aux personnages, car tout ce que je leur voudrais prêter de mon crû ne pourrait qu'amoindrir leur originalité.

I. — LES PERSONNAGES

Le prince Éthelbald — de la famille de Naundorff, qui se qualifie la survivance de Louis XVII — n'était qu'un modeste capitaine du train des équipages de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, tenant garnison à Bréda ; mais le prince Arthur,

héritier présomptif de la couronne, venait d'abdiquer en sa faveur. Pesant fardeau dont se trouvaient chargées les augustes épaules de ce modeste officier ! Pour revendiquer la succession de Saint-Louis, que d'or ne lui allait-il pas falloir ! Et l'ayant même, quelle soumission de la maison royale à son nouveau chef n'eût-il pas fallu !

Déjà le prince Arthur, humble ciseleur retiré de son établi sur le tard des années, et vivant d'un douaire mensuel de trois cents francs, avait fondé en France, en Algérie, en Italie, en Espagne, et spécialement dans le sud-est de son royaume, des comités nombreux, dont le principal, qu'on dénommait « Comité de France », siégeait dans une ville de cette dernière région. Ne voulant pas dire quelle est cette ville, siège central de l'intrigue, je laisse au hasard des dés le choix entre Lyon, Chambéry, Modane, Saint-Jean-de-Maurienne. Annecy, Thonon, Bourg, Valence ou Grenoble. C'est Grenoble qui tombe du cornet, ce qui n'est nullement à dire que Grenoble ait été, en effet, le centre de l'active correspondance entre le prince Ethelbald et Benoît Sapin, qui me va servir de fil conducteur.

Qu'était-ce que Benoît Sapin ? C'était un grand jeune homme de vingt et quelques années, un peu benêt comme l'indique son nom, à tout le moins bénin, trop tôt jeté dans les deux plus graves risques de la vie, qui sont les affaires et le mariage. Il avait une jeune et jolie femme, dont il sera çà et là question au cours de cette analyse, par manière d'en agrémenter la façade un peu sévère. Pour ce qui est des affaires, il avait, à peine ses humanités achevées, un peu ternes, pris la tête d'une maison de commission, à vrai dire, de très étroite envergure, avec cependant — ayant, comme feu Paulin Limayrac, le goût du grand — une enseigne pompeuse : l'*Office Commercial et Industriel du Sud-Est français*.

Ce jouvenceau à hautes visées avait une belle-mère, veuve de fonctionnaire à trois mille six cents francs, qui possédait l'attendrissant bas de laine des veuves de cette catégorie, oh ! si humble, si minuscule ! avec un tel amour de ses quelques écus péniblement amassés, et un tel esprit d'ordre et d'économie ! C'est pourtant là que le futur roy de France

livra ses assauts les plus multipliés et puisa ses plus abondantes ressources pour recueillir l'héritage d'Huges Capet. Qui l'eût dit à la femme de cet innocent plumitif, que ce serait à l'aide de sa *fortune* à elle, — une glorieuse dizaine ou quinzaine de mille francs — que la maison de France devrait sa restauration? Les desseins de la Providence sont impénétrables; car si madame Crayon, la belle-mère du jeune M. Sapin, les eût pénétrés, elle ne ravauderait pas aujourd'hui le linge d'autrui, pour gagner son pain quotidien. Mais l'orgueil de fréquenter avec une Altesse, une Majesté, la perspective des incalculables richesses pour elle, des honneurs et de l'opulence pour sa fille et son gendre, mirent l'esprit de la famille en fièvre, et tout y passa, jusqu'à l'avant-dernière obole.

C'est qu'aussi le prince, en vérité, abusait, oserait-on presque dire. Mais les grands connaissent l'honneur qu'ils font et la joie qu'ils donnent aux petits, en daignant les ruiner. D'autre part, le moyen de résister à des amorces comme celle-ci : « La cour de Rome, écrit le prince à Sapin le 14 avril 1884, nous est favorable, je le sais *positivement*. » C'est S. A. qui souligne et non moi. Et elle ajoute: « Reconnus par elle, nous aurons cent cinquante millions à partager. »

Sapin, comme sa femme et sa belle-mère, comme au demeurant tous les personnages gravitant autour d'Éthelbald de Bourbon, était dévôt à outrance. Il avait même trois frères dans les ordres, dont l'un, le voyant en passe de frayer une si grande carrière, par la seule vertu de l'éthelbaldisme, embrassa également « la cause ». Ainsi Éthelbald et ses partisans désignaient leur aventure. Mais il n'y a pas d'exemple que le prétendant ait pu tirer un maravédi du frocard.

Cependant, le pape, la prélature, l'Église étaient pour tout dans les espérances d'Éthelbald. Deux points l'hypnotisèrent pendant le cycle de six ans que nous allons parcourir avec lui : faire de monseigneur Fava, en ce temps évêque de Grenoble, le champion de sa cause auprès de Léon XIII; effectuer le voyage de Rome, en passant par sa bonne ville de Grenoble. Il réussit à demi pour le premier de ces objectifs. Il échoua piteusement pour le second, faute d'avoir pu jamais trouver les fonds nécessaires pour les frais de ce voyage.

Je dis monseigneur Fava comme je dirais monseigneur Martin ou Dubois, ou Dupont, pour désigner l'évêque de toute autre localité que j'eusse prise pour le théâtre fictif de l'action que j'expose. Si, aussi bien, le sort avait jeté son dévolu sur Lyon, je nommerais monseigneur Couillard ou tel autre prélat de ce fortuit diocèse. Il ne faut donc ici prendre le nom de monseigneur Fava qu'en ce sens qu'il s'impose scéniquement, comme inséparable de mon Grenoble de convention. Mais je ne prétends nullement que ce soit effectivement de monseigneur Fava qu'il soit question dans la sempiternelle odyssée que nous allons vivre par la poste. J'irai même plus loin. Pour éviter cette obsession à sa mémoire, j'inventerai comme tel un évêque imaginaire, que nous appellerons monseigneur Gama.

Or, voici ce qu'écrivait, le 30 septembre 1883, à Benoît Sapin, monseigneur Gama :

ÉVÊCHÉ
de
GRENOBLE

Grenoble, le 30 septembre 1882.

Monsieur,

Je suis prêt à vous recevoir demain de dix heures à midi. Je vous ferai toutefois observer que si j'ai écouté comme je dois le faire, avec attention, ceux qui m'ont parlé de la survivance de Louis XVII, je ne veux absolument pas m'occuper de cette question, d'une manière extérieure et publique. Voyez, Monsieur, dès lors, si votre visite a sa raison d'être.

Tout votre...

Monseigneur Fava aurait signé : Armand-Joseph, Év. de Grenoble ; tandis que monseigneur Gama signa : Prosper-Onésime.

Si le prince attachait un grand prix à l'appui de monseigneur Gama, il en mettait un considérable aussi au concours pécuniaire du célèbre couvent de la Grande Charteresse, si riche grâce au commerce de sa merveilleuse liqueur. Nous verrons également un carme, le Père Suerland, se rendant de Hollande à Grenoble, auprès de monseigneur Gama, puis à Rome, pour plaider « la cause » devant le Souverain Pontife.

Quels sont encore les autres coryphées de cette conjuration ? Ce sont, outre la princesse Julie, sœur du prince Éthelbald,

qui, pour devenir régente, le veut chasser du trône, deux prêtres libres qui tournent contre lui son propre journal officiel, *l'Hérédité*, dont ils sont directeurs; une voyante, la princesse Zoé, qui fut cuisinière de Louis XVII; le lampiste Piarret et le famélique avocat de Chambéry, Carayboulaz.

II. — LE NERF DE LA GUERRE

La première lettre est en date du 6 février 1882; le prince écrit au jeune Sapin : « Mon très cher ami, deux mots pour vous accuser réception de votre bonne lettre du 14 *et du contenu*, dont je vous suis reconnaissant, dans les mêmes termes que j'ai accepté le *premier envoi*. » La seconde (30 septembre 1883) : « Mon très cher ami, *Pax vobiscum*... Je suis très reconnaissant aux amis Séville et Sapin *des six cents francs* dont vous me parlez. Je ne puis cependant les accepter qu'en guise d'emprunt. Vous pouvez leur dire que tout leur sera remis avec usure le jour du triomphe. » Dans la troisième (octobre 1883), Sapin dit au prince : « Monseigneur, je suis confus de l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'invitant à aller vous rendre une visite. Veuillez bien m'excuser si j'ai tardé jusqu'aujourd'hui. La raison en est qu'avant de vous annoncer ma visite, je voulais m'assurer de la somme que je pourrais vous mettre entre les mains pour la noble cause dont vous êtes le héros : à mon grand regret, je ne pourrai vous remettre *que deux mille francs*. »

Sapin a vu et quitté le prince. Il lui écrit d'Amsterdam :

Monseigneur, ces quelques lignes, dictées par un cœur plein d'amour et de reconnaissance... Je m'avance sur la petite ville de Leyde... Mon cœur a été saisi d'une profonde tristesse en pensant que c'était là que reposait l'infortuné duc de Bretagne, votre royal père. Je me suis respectueusement découvert et, du fond de mon cœur, j'ai adressé secrètement une prière au Très-Haut... Merci encore au nom du Comité de France que je représentais et daignez croire que la journée du 14 octobre comptera comme un des plus beaux jours de ma vie. Pourquoi donc est-ce moi qui ai eu le premier le bonheur de vous voir? A Dieu appartient le secret de sa providence... A bientôt, bien-aimé prince.

Dans sa biblique simplicité, il lui demande, quelques jours après : « Quel effet a produit sur les populations ma visite à Votre Altesse ? En a-t-on parlé après mon départ ? »

Viennent sept lettres de Son Altesse, de plus en plus pressantes sur l'urgence des fonds. La disette sévit, horrible. Le prince, alors, avise un moyen qui émeuve, et qui émeut en effet jusqu'aux entrailles, madame Crayon et son gendre.

Je me suis, écrit-il, creusé la tête pour chercher un souvenir que je pourrais offrir à madame votre belle-mère et je crois l'avoir trouvé maintenant. C'est bien peu de chose, à vrai dire, mais l'intention n'est pas moins bonne. La pierre qui recouvre le caveau dans lequel reposent les cendres de votre dernier roi légitime est une pierre carrée, et si vous vous étiez arrêté à Leyde, vous auriez pu lire l'inscription. C'est le numéro vingt-six, date de ma naissance. Les caveaux vingt-cinq et vingt-sept appartiennent à d'autres familles nobles de la Hollande. Le brin d'herbe a été cueilli tout près de la pierre. Je vous prie donc de présenter en mon nom à votre belle-mère ce simple témoignage de mon amitié et ma reconnaissance de ce qu'elle a fait pour *la cause*. Plus tard, nous saurons rendre avec usure...

P.-S. — C'est le seul ex. de souvenir que je possède. L'ayant porté longtemps dans mon portefeuille, il est un peu fané.

Dare dare, le 21 novembre, Sapin envoie quinze cents francs. Sur quoi, d'innombrables missives, anxieusement avides d'un renfort. Madame Crayon perd haleine. Il n'importe. Le 12 février, Sapin expédie six cents autres francs.

Ici se place un incident touchant. Pénétré de gratitude. « Permettez-moi, mon cher Sapin, écrit le prince, d'offrir à madame une boucle de mes cheveux, comme preuve de mon existence réelle. » Dans le même ordre d'idées, le 6 avril 1884 : « Mon cher Sapin, votre lettre m'est arrivée *ainsi que l'argent*. Certainement Dieu vous bénira, cher ami sans peur et sans reproche... Adieu, cher ami ; en effigie mille choses aimables de ma part à madame Sapin. »

Cette rapsodie pécuniaire se poursuivit tragi-comique, jusqu'en 1887, où Dieu mit un terme au martyre de cette éponge, sans cesse mourante de soif. On en vint, à la fin, aux combinaisons les plus baroques, telles que de vouloir créer une société par actions, et je ne sais quoi encore. J'ai sous les yeux des statuts dont le paragraphe premier est ainsi conçu :

« Tout royaliste doit reconnaître dès à présent la nécessité de constituer un fonds commun dont il puisse être fait usage à un moment donné, même au risque d'une perte totale ou partielle. »

Quelques traits plaisants, avant d'en finir avec cet écœurant chapitre, conviennent, pour dissiper le relent de ce prince quémandeur, incessamment aux prises avec les plus vulgaires nécessités de la vie. Henri IV, pour être prince, n'en aimait pas moins les dames. Benoît Sapin avait eu l'imprudente coquetterie d'adresser le portrait de sa femme à Éthelbald. Ses royales veines semblent s'être émues de cette image, à en juger par ces mots : « Oui, je serai très heureux de vous voir avec votre frère et je serais encore plus heureux si madame pouvait vous accompagner. » Ah ! ces roys !

Dieu cependant féconda les amours de monsieur et madame Sapin, ce que le mari lui ayant dûment annoncé, le prince en fut de ses illusions. « Je vous félicite, écrit-il à Benoit, *de la perspective qui vous est ouverte*, par la position intéressante de madame, mais qui me *dérobera du plaisir* de la voir ici sous peu. » Mais Benoit a conçu une pensée d'orgueil effréné. Si son enfant avait pour parrain le roy de France !... Et le roy consent !... Et l'état civil de Grenoble a cette gloire d'enregistrer un enfant du nom, assurément unique en France, d'Éthelbald !... Et l'Église, celle de baptiser un garçon tenu sur les fonts de baptême par... Non, je n'y puis résister. Je veux au moins citer ces quelques lignes de l'acte de baptême : « Le parrain de l'enfant a été Son Altesse Royale monseigneur le prince Éthelbald de Bourbon, capitaine au train des équipages de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, lequel, par sa lettre en date du 15 juillet dernier, a déclaré choisir pour procureur dans cette cérémonie M. Anaclet Sapin, en religion frère Photius. »

Pour les cadeaux du parrain, qu'il me suffise de citer ces paroles suggestives : « J'attends avec impatience vos nouvelles sur le baptême. Mais aussi, d'un autre côté, le parrain doit être bien à même d'agir avec une certaine libéralité... *Pax vobiscum.* » Il écrivit encore le 28 août : « Je suis bien content que mon cadeau vous *a fait* plaisir et qu'il *est* arrivé en bon état et j'espère que le petit Éthelbald, quand il sera grand, *il*

en reconnaîtra la valeur, quand je lui dirai encore autre chose, concernant cette relique; mais que je ne puis écrire. » Cette relique était un ongle d'orteil de saint Barnabé. Le 30 septembre : « Je pense souvent à lui (à son filleul) et je lui réserve, à une certaine époque, un cadeau dont il se souviendra toute sa vie. » Et enfin, longtemps, longtemps après, le 1er janvier 1887, il écrit encore : « Quand il sera d'âge à le comprendre, je lui enverrai un cadeau. » C'est ici le Sort qui nargue : le parrain et le filleul sont morts tous deux.

III. — LES CHIMÈRES

Le prince, de même que ses ancêtres, depuis le Masque de Fer, avaient leur « secret d'État », avait, lui, son « secret » tout court, *le secret!* Il en parle à tout venant et à tout bout de champ. C'est pour lui tout un corps d'armée. « Si tout me manque, fait-il le 26 février 1884, nous avons encore *le secret*. Je vous engage fortement à le confier à monseigneur Gama, parce que ce *secret* regarde aussi l'Église. »

Sapin venait de lui envoyer le fond et le tréfonds de la mère Crayon : deux cent cinquante francs ! — « Les deux cent cinquante francs, gouaille-t-il presque, ont été absorbés par mon voyage, l'imprimé, ma photographie. Quand on est fils de roi, il faut bien payer en prince!... Pourquoi ne pas tâcher de nous procurer de l'argent avec *le secret* que nous connaissons ? »

Qu'était-ce que le *Secret*? C'était une chaîne de montre qu'un artiste avait remise à M. Brémond, ministre de Louis XVI, lui affirmant qu'il avait lui-même ramassé le platine dont elle était composée, dans les Cordillières du pays de Papagaie, où, dans le vaste cratère d'un volcan éteint, il devait y en avoir des millions de quintaux ; ce que Louis XVI, au témoignage de M. Brémond, dont je possède la copie, appelait *le Secret de la Maison de Bourbon*. Ce ministre lui aurait entendu exposer qu'après la guerre de Naples et sous l'administration du cardinal Fleury, il avait été convenu entre les souverains de cette Maison, qu'eu égard au trop de facilité d'opérer le mélange de l'or et du platine, ce qui rom-

prait l'équilibre existant entre toutes les valeurs, on couvrirait de terre toute la surface du terrain où gisait le platine... C'était le *Secret* !...

Le roy disposait encore d'autres moyens pour agir sur les esprits naïfs. Écoutons-le : « J'espère, écrit-il à Sapin le 13 novembre 1883, vous lire sous peu, surtout pour savoir de quelles sommes je pourrai disposer. Que pensez-vous faire du secret que je vous ai confié à propos des mines de Colombie ? »

Le prince a aussi la conviction, ou la veut au moins donner à ses amis, que le comte de Chambord a testé en sa faveur. Il écrit à Sapin : « Je viens d'apprendre que madame Julie est entrée en négociations avec la comtesse de Chambord, à qui je viens d'écrire une lettre qui la fera réfléchir. » Et une autre fois, le 26 février 1884 : « Une fois la Grande-Charteresse de notre côté, l'argent ne manquera pas et le Pape, par sa parole, nous fera obtenir l'argent du testament du comte de Chambord. » Et le 10 mars : « Je sais maintenant que le Saint-Père va me recevoir et qu'Il le désire. Le testament de Chambord est en ma faveur, si le Saint-Père veut nous reconnaître. » Ainsi de suite.

IV. — DISSENSIONS INTESTINES

Ainsi que le montre le tableau généalogique dressé par les soins de la famille de Naundorff, et que je donne ci-contre, trois princes de la survivance étaient encore en vie en 1883, Arthur, Gérard, Éthelbald. Il y avait en outre, la jeune et belle princesse Julie, au dire d'Éthelbald, extrêmement remuante, intrigante même, qui habitait, aux environs de Périgueux, un semblant de domaine, que les gens de la *cause* appelaient le *castel*.

Le prince Arthur, semble-t-il, était débonnaire et peu envieux des soucis du pouvoir. Lui abdiquant, le trône échéait à son puîné Gérard; mais Éthelbald, le plus jeune des trois, éclairé sur sa mission providentielle par une voyante du nom un peu quelconque de Victorine, harcelait sans cesse Arthur

BOURBONS

SAINT LOUIS, mort à Tunis le 25 août 1270, en même temps qu'il laissait la couronne à son aîné, créait son fils Robert, sire de BOURBON.

Au bout de plus de 300 ans, en 1589, les héritiers du fils aîné de saint Louis ayant manqué, la couronne revenait à un descendant du sire de BOURBON, Henri IV, dont le père, Antoine, était devenu roi de Navarre par son mariage avec l'héritière de ce pays. Henri IV ne put être roi de France, qu'après avoir abjuré le protestantisme, en 1589.

Il eut un fils qui fut Louis XIII, grand roi, mort aux bras de saint Vincent de Paul et qui arrêta l'hérésie triomphante de la réforme, en réformant d'ailleurs lui-même beaucoup d'abus.

Louis XIII est la tige de tous les princes de BOURBONS survivants.

LOUIS XIII

Le fils de Henri IV consacre la France à Marie et obtient du ciel, à la suite de prières ardentes et de pèlerinages, la naissance merveilleuse de Louis XIV.

LOUIS XIV le Grand, † 1715. — Notre Seigneur lui demande de consacrer la France à son Sacré-Cœur.

LOUIS LE DAUPHIN, † 1711, élève de Bossuet.

LOUIS, duc de Bourgogne, † 1702, élève de Fénelon.

LOUIS XV, † 1774.

LOUIS LE DAUPHIN, † 1765.

LOUIS XVI † 1793.

- LOUIS Ier DAUPHIN † 1789 (?).
- CHARLES-LOUIS duc de Languedoc (Louis XVII) † 1845.
  - EGBERT † 1866.
  - GÉRARD † 1883.
    - ALBÉRIC.
    - CHARLES.
    - LOUIS.
  - ÉTHELBALD.
    - LOUIS.
    - PHILIPPE.
    - EMMANUEL.
    - FRÉDÉRIC † 1873.
  - JACOB † 1878.

LOUIS XVIII † 1824.

CHARLES X † 1836.

- LOUIS, duc d'Angoulême † 1844 époux de Mme Royale fille de Louis XVI
- CHARLES duc de Berry † 1820
  - HENRI duc de Bordeaux † 1883 7 h. 27 m. Fin.

PHILIPPE V (Don Juan) appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II en 1700, † 1746, a abdiqué en 1724.

- LOUIS Ier † 1724 (7 mois).
  - FERDINAND VI † 1759. Fin.
- DON CARLOS duc de Parme, puis roi des Deux-Siciles, enfin roi d'Espagne sous le nom de CHARLES III † 1788
  - CHARLES IV abdique en 1088.
    - FERDINAND III † 1832 abolit la loi salique.
      - ISABELLE II
        - ALPHONSE XII
    - DON CARLOS 1er prétendant (Charles V).
      - DON CARLOS 2e prétendant (Charles VI).
        - DON CARLOS 3e prétendant (Charles VII).
          - Le jeune prince JAIME.
  - FERDINAND Ier roi de Naples.
    - FRANÇOIS Ier roi de Naples.
      - FERDINAND II roi de Naples.
        - FRANÇOIS II vivant dépossédé en 1860 par Garibaldi.
- PHILIPPE, duc de Parme.
  - FERDINAND.
    - LOUIS Ier.
      - CHARLES II.
        - CHARLES III épouse sœur d'Henri V.
          - ROBERT qui se trouvait au lit de mort d'Henri V son oncle.

PHILIPPE V Tige des Ducs d'Orléans, † 1701.

- PHILIPPE II RÉGENT de 1715 à 1723 †.
  - LOUIS duc d'Orléans, † 1752.
    - LOUIS-PHILIPPE † 1785.
      - PHILIPPE-ÉGALITÉ † 6 octobre 1793.
        - **LOUIS-PHILIPPE** (Chiappini) † 1850.
          - FERDINAND duc d'Orléans † 1842.
            - LOUIS-PHILIPPE, comte de Paris.
          - LOUIS duc de Nemours.
          - FRANÇOIS prince de Joinville.
          - HENRI duc d'Aumale.
          - ANTOINE duc de Montpensier.

pour l'amener à lui céder ses droits, au mépris de ceux de Gérard. Il fallait cependant un prétexte. Éthelbald allégua le mariage « indigne » de Gérard avec une ancienne cuisinière de sa mère, devenue, par le fait de cette union, la princesse Zoé. De ce mariage étaient issus trois enfants, dont le clan d'Éthelbald contestait la légitimité, en raison de certaines chartes de la Maison de France.

On taxait en outre la princesse Zoé de mœurs incestueuses avec son beau-frère aîné, Egbert, mort en 1866, et avec son autre beau-frère, le prince Jacob, mort en 1878. Il y eut, dans la suite, une accusation plus vivante, portant sur l'irrégulière augmentation, par son fait, d'une famille qui ne s'était déjà que trop multipliée pour l'efficace mise en valeur de ses prétentions à la couronne.

Dans ces conditions mourut subitement, le 29 octobre 1883, le prince Gérard et, le 14 novembre, le prince Arthur signa et fit dûment *légaliser* un acte d'abdication en faveur du prince Éthelbald. C'est ici que la discorde se mit dans Agramant.

La princesse Julie se montra résolument hostile, elle entendait exercer la régence pour l'aîné du prince Gérard, qui n'était âgé que de dix ans. Elle déchaîna, plus âpres que jamais, dans l'*Hérédité*, les prêtres libres Sabin et Mongeron, dont la véhémence contre Éthelbald ne connut plus de bornes. La cabale, sans répit, battit en brèche l'indolent et apathique Arthur, pour le faire revenir sur son abdication. De part et d'autre, ce fut une pluie de médisances, de calomnies. Dès le 18 décembre 1883, le prince Arthur publiait dans l'*Hérédité* la pièce connue dans l'histoire sous le nom du *Manifeste*, où il rétractait son acte d'abdication du 14 novembre,

Le fougueux éthelbaldiste Carayboulaz posa ces questions révélatrices : « Qui a fait le manifeste?... Qui a donné les dix mille francs, pour obtenir la signature?» — Les d'Orléans, affirme, dans une de ses lettres, le prince Éthelbald; mais ce prince parlait souvent par autosuggestion.

« Les gouvernements de l'Europe, écrit-il, n'autoriseront jamais le roi Arthur ni la régente Julie. Je puis vous dire positivement que leurs agissements sont observés par la Suisse, la Hollande et le gouvernement français. » Le prince s'indignait surtout des grands airs de la princesse. « Je ne savais

pas, raille-t-il, qu'on avait sa cour à Paris, ainsi que des chevaux et des voitures. Tout cela n'est qu'une triste comédie, car je ne crois pas qu'on *fait* beaucoup de visites au *quartier* Saint-Germain. »

Madame Julie cependant se remue. Elle a invité le Grand Cophte, Benoît Sapin. « Vous avez parfaitement fait, le congratule Éthelbald, de ne pas accepter l'invitation de madame Julie. Pour ce qui concerne *leur* voyage à Rome, cela ne m'intéresse guère. Vous avez dû comprendre que le pape, ainsi que les cardinaux, *sont en possession de ma brochure*, et qu'ils y seront reçus de la manière qui leur est réservée depuis longtemps. On ne se laisse pas tromper à Rome. »

Son irritation contre la princesse et ses acolytes devient cependant de l'exacerbation et il en oublie les limites que l'esprit moderne a posées à la prérogative royale. De sa lettre du 26 février 84 à Sapin, il faut citer presque tout.

Mon cher Sapin, vous savez que j'ai l'âme droite et je voudrais vous délivrer de ce que j'appellerai la cochonnerie du castel (l'habitation de la princesse). Je suis heureux de savoir que monseigneur Gama m'est si favorable dans la *cause*. C'est sa cause et celle de l'Église. En allant à Rome, il a pu savoir *tout*, car je sais que le Carme lui a parlé de tout. Voici donc, en grands traits, ce que je désire : 1° Que monseigneur G. efface la mauvaise impression qu'y a laissée, par rapport à moi, la langue de vipère sous le manteau de la vérité à la Grande Charteresse; 2° Que l'on envoie les abbés Sabin et Mongeron en mission dans l'Amérique du Sud, à Rio Janeiro, par exemple, avec ordre d'être surveillés particulièrement, et cela immédiatement et comme punition; 3° Faire entrer madame Julie, la femme Zoé et les enfants naturels de monseigneur Gérard, dans un couvent. Tout se peut quand on le *veux*. Voilà la seule solution pour le moment. Vous pouvez aller faire savoir ceci à monseigneur G..., et c'est lui seul qui peut y donner exécution.

Le roy en a surtout à « cette princesse de la cuisine » veuve du prince Gérard, avec sa séquelle d'enfants. Voyez-le bondir sur elle comme un tigre ! « Il y a du nouveau ! Une nouvelle écrasante ! La femme Zoé a quitté le castel et s'est rendue en Hollande, auprès de sa sœur, à Berg-Op-Zom. Elle a quitté le castel, *parce qu'elle est enceinte*... Voilà, de nouveau, une affirmation de notre thèse... Cette branche Niedlichwarm est très fertile. Si seulement je pouvais disposer de quelque

argent, vous en verriez bien d'autres, allez! » On ne saisit pas très bien la corrélation, mais les princes ne sont pas tenus à une logique rigoureuse.

V. — LE CŒUR D'ÉTHELBALD

Le caractère d'Éthelbald n'est pas seulement frappé au coin des sanglantes ironies et des dynastiques fureurs de mérovingien qu'on vient de voir; il y entre aussi des accès d'orgueil paroxysmatiques et un levain de ressentiment implacable contre ses sujets.

Mon frère, clame-t-il, vient de me remettre tous les documents, etc., concernant la famille et qu'il avait droit... Donc, dès ce jour, le chef de la branche aînée des Bourbons. c'est moi et *personne autre que moi*. Dites cela, je vous prie, à tous les amis et au Comité surtout. Désormais on n'aura qu'à s'adresser *qu'à moi*, à moi *seul*, comprenez bien cela. Mes ennemis, *l'Hérédité*, enfin *tous qui sont* contre moi, sentiront sous peu que je suis le premier *inter pares*; je ne l'ai pas *demandé*, c'est mon frère qui me *l'a proposé*. Je n'ai pas demandé cette mission, mais vous voyez bien que la Providence me pousse malgré moi. Enfin, tout est clair maintenant et toute autre combinaison est usurpation. Ne croyez cependant pas, mon cher ami, que c'est une tâche facile; mais j'espère que Notre Seigneur me donnera les forces nécessaires pour la mener à bonne fin. *Soli Deo gloriam!*... Regardez autour de vous : *partout* désolation, guerres, infamies. Le monde est *boulversé*, tout cela doit finir et cela finira, je vous l'assure; mais comment, me demandez-vous? Je réponds : par une catastrophe dont on ne se doute pas. J'ai voulu me retirer dans l'obscurité. Dieu ne l'a pas voulu, que sa volonté soit faite... La France l'a voulu, on n'a pas voulu m'écouter. Sur elle donc retombera le sang qui sera répandu pour laver le grand crime de la Révolution. Ce ne sera pas MA faute, je n'ai rien à me reprocher; mais ce sera la faute de tous ceux qui ont voulu anéantir ma famille et nous jeter dans la plus profonde misère. Je vous pardonne, Français; mais c'est à genoux que désormais vous devez me demander pardon du grand crime commis par vos ancêtres. C'est ici, dans la Hollande hospitalière, qui vous donnera une rude leçon, que vous devrez venir chercher votre pardon. Il n'est pas à moi de venir chez vous avant ce temps. La malédiction ne pèse-t-elle pas sur vous? Je vous le disais : c'est parce que le sang de mon infortuné père, Louis XVII, et de son père, l'innocent Louis XVI, repose

encore sur vos têtes... D'un bout de la France à l'autre, le grand cri de *repentir et réparation* doit retentir. Voilà ma manière de voir, et c'est la volonté du Très-Haut, qui vous châtie dans ce moment, mais vous laisse votre libre arbitre. Continuez, comme vous le faites maintenant, et vous allez vous embourber de plus en plus. Aussi longtemps que les cendres de Louis XVII ne reposeront pas à Saint-Denis, aussi longtemps durera la position dans laquelle vous vous trouvez dans ce moment... Vous *savez*, je vous l'ai dit, que je n'ai qu'un mot à dire, pour vous savez quoi, — mais mon âme implore le Seigneur, d'avoir encore patience, tant qu'il y a encore des hommes de bonne foi. Mais regardez autour de vous, mes amis, ne voyez-vous donc pas les embrassades de la Prusse avec l'Espagne?... Êtes-vous donc aveugles? — Voulez-vous donc qu'au futur, la Loire et le Rhône fassent la frontière entre l'Allemagne et l'Espagne?... A Berlin! direz-vous. Très bien. Mais vous oubliez, mon cher ami, que l'armée est encore telle, si pas plus mauvaise, qu'en 1870.

VI. — MONSEIGNEUR GAMA

Le plan de restauration du prince reposait sur cinq facteurs : monseigneur Gama, les visions de Victorine, la photographie de sa royale personne, ses comités, le voyage de Rome.

De monseigneur Gama, il a la préoccupation constante, obsédante, hallucinante. « Dans la semaine prochaine, dit-il le 2 février 1882, je vais écrire une nouvelle lettre à Son Ém., elle sera maintenant plus explicite, surtout que je sais maintenant que le R. P. Suerland a causé à Rome avec monseigneur. » Sapin lui répond, le 18 : « Monseigneur préférerait bien une visite à une lettre. » Eh oui; mais pour le voyage de Grenoble, comme pour celui de Rome, c'est toujours l'argent qui manque. Après Dieu sait combien d'assauts monseigneur adresse pourtant à Sapin la fameuse lettre du 30 septembre 1883, que j'ai reproduite plus haut. Il accepte, en outre, des mains de Sapin, deux médailles précieuses que lui adresse le prince, et lui envoie lui-même un crucifix, détaché de sa propre sainte personne. Il va plus loin : il charge Sapin de dire au prince que, s'il veut bien lui indiquer la date exacte de son départ pour Rome, il le pourra mettre en rapports avec un personnage de Grenoble, qui doit se rendre dans la

Ville Éternelle vers le mois de novembre et qui pourra lui être de quelque utilité auprès du Saint-Siège. Le prince alors ordonne à Sapin d'entretenir Sa Grandeur d'une prophétie où est annoncé, pour régner sur la France, un militaire d'une valeur exceptionnelle; et il s'écrie, en soulignant : « Eh bien! *nous le serons!* »

Il n'est rien de plus attendrissant que le lyrisme où cette lettre transporte Benoît Sapin :

Cher prince, s'élève-t-il aux nues, notre ami commun, monseigneur G., nous a donné connaissance de votre correspondance, dont la fermeté du style dénote l'esprit chevaleresque de Louis XIV... Notre dévouement à votre personne est immuable. Roi, prince ou simple militaire, nous vous suivrons partout.

Le 14 décembre 1883, l'esprit du prince franchit les plus hauts degrés de l'hyperbole :

Rappelez-vous, mon cher Sapin, ce que je vous ai dit de vive voix. Le grand homme sera monseigneur G. Je vous ai bien dit que bon gré *et* mal gré, il parlera autrement quand il sera pontife. Je sais ce que j'avance. Regardez autour de vous et dites-moi si les événements ne se préparent pas? Que de choses j'ai à dire! Ce n'est pas pour moi que je m'exécute, mais pour *vous, Français,* qui *ont* coupé la tête à mon grand-père et *ont* immolé l'existence de mon père, votre dernier roi légitime.

Le 24 février, le prince écrit cependant directement à monseigneur G. pour le remercier de son crucifix, dont il attribue la tardive arrivée à la malice de la princesse Julie, ce qui lui suggère cette boutade littéraire : « J'habite depuis trop longtemps la Hollande pour ne pas avoir appris que la prudence est l'armoire aux porcelaines des Indes, que l'on chérit tant et qu'une main inexpérimentée peut faire tomber et mettre en *pièce.* » Il lui expose ensuite les manœuvres de sa sœur, qui lui arrachent ce cri : « Je n'ai pas demandé à être *primus inter pares,* mais en autre lieu on devrait sentir que je puisse leur dire : *Varus, qu'as-tu fait de mes légions?* » Il rappelle enfin à monseigneur la visite que lui a faite, à Grenoble, « le carmélite » Suerland, qui malheureusement l'a « trouvé absent ». Quant à la formule finale : « J'ai confiance en vous, malgré que je ne vous ai jamais vu ni connu. »

VII. — LA VOYANTE

Le mysticisme et les prédictions, je l'ai dit, figurent au premier plan des moyens d'action du prince.

La visionnaire Victorine est sa nymphe Égérie. Je regrette que l'espace me soit mesuré; autrement je reproduirais *in extenso* un document qui porte pour titre officiel : « Copie textuelle du rapport qui a été adressé au soussigné (une simple initiale dans la pièce que j'ai en main) par M. Albéric de la Prairie, le 5 novembre 1882 ». Qu'il me soit au moins permis d'en extraire ce passage : « Il (Éthelbald) était marié et pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans. Dans une soirée où il se trouvait avec plusieurs de la société, se livrant à une récréation joyeuse, il s'entend appeler de son nom par une voix haute et distincte : *Éthelbald,* dit-elle, *je t'ai destiné à sauver la France.* Pour cette mission, je t'élève une enfant, tu n'auras qu'à la suivre. » Cette enfant fréquentait avec Jeanne d'Arc, Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite. Elle faisait, à dix-sept ans, des cures merveilleuses. Elle fut arrêtée cependant pour ses miracles et, « cette arrestation, dit le rapport, fit une grande explosion dans le pays ». Mais elle fut relâchée avec une « explosion » égale.

Appelée bientôt à donner ses soins à une demoiselle de Jambesac, elle fut livrée traîtreusement aux alguazils par la grand'mère de celle-ci, duchesse de Lomprois, parce qu'elle refusait de lui dire quel monarque supprimerait sous peu la République. Les gendarmes la saisissent, on l'enchaîne, et de nouveau la conduit en prison. Le parquet d'Évreux joue un rôle étrange en cette affaire. Un docteur Subit, soi-disant délégué par lui, devient le confident de la thaumaturge. Elle lui persuade que, lorsqu'elle en recevra l'ordre de ses saintes, il devra la mettre en relation avec un prince de la science, le professeur de faculté Patacquoy, qui, à son tour, par des ressorts qui échappent à l'analyse, la conduira devant Charles VII, à Chinon, — je veux dire : devant Éthelbald, à Bréda. Les voix, en effet, parlent; et le docteur Subit, qui ne connaît rien

d'ailleurs de l'affaire, la mène à son illustre confrère Patacquoy, lequel, n'en sachant rien de plus, sur l'unique injonction de la visionnaire, la conduit vers « son gentil roy », dont oncques il n'avait entendu mot. Tout cela, je le sens, manque de clarté; mais si le rapport est inintelligible, qu'y faire?

Victorine devient alors la pythonisse en titre d'Éthelbald et sa camarilla. Il la cite à tout propos : « La voyante m'a dit... Il ne m'est pas permis de révéler ce que Victorine m'a dit, mais je puis vous dire que les désastres de Java et d'Ischia sont les avant-coureurs de choses encore plus terribles en Europe, *il m'est impossible de vous dire cela par écrit*. Les têtes couronnées s'inquiètent. Regardez tout autour de vous ! » J'ose à peine ajouter que l'un des plus fervents serviteurs de *la cause* insinuera tout à l'heure qu'il existait entre cette sainte fille et son roy un lien humain !

Le prince, d'ailleurs, vaticinait volontiers lui-même : « D'ici au 15 janvier, les Orléans s'en iront là d'où ils sont venus. »

VIII. — LES MANIES DU PRINCE

La photographie ne tint jamais dans aucune âme royale une aussi vaste place que dans celle du roy Éthelbald. Le premier indice de l'importance qu'il attache à ce mode de propagande se découvre le 3 février 1884 : « J'espère sortir bientôt et alors je ferai faire ma photographie, *tel que vous m'avez vu à Bréda*. » Le 26 février 1884 : « Il me faut aller à La Haye, faire faire mon portrait (grands et petits) pour les envoyer en France. » — Le 10 mars : « Je vais faire faire ma photographie à La Haye et je vous l'enverrai dès mon retour. » — Le 16 mars : « Aussitôt que je pourrai sortir de la prison où le médecin me tient encore, je ferai faire mon portrait ici chez le photographe. On n'en a qu'un seul ici. Je le regrette beaucoup, mais je ne puis aller maintenant à La Haye. *C'est trop coûteux*. » — Le 23 mars : « Demain ou après-demain je recevrai du photographe une photographie. Vous pourrez alors la faire agrandir (ce sont des photographies étrangères) et les faire vendre à Grenoble. Je ne les

ai encore pas vues. C'est dommage que je n'aie pas pu les faire faire à La Haye. Mais le temps presse et *tout coûte bien de l'argent*. Il nous en faut!... » — Le 25 mars : « Je vous envoie ci-joint trois épreuves de ma photographie... Dans une des photographies, vous me voyez *avec la carte topographique de Bréda devant moi!* » — Le 6 avril : « Je vais aller à La Haye pour les photographies. Je ne doute pas que mon portrait, fait par un des meilleurs artistes de La Haye, vous plaira; alors il faudra le faire reproduire à Grenoble et l'étaler aux vitrines, comme on l'a fait à Bordeaux, de ceux de monseigneur Arthur. » — Le 14 avril : « Mon portrait a été fait et vous pouvez être sûr qu'il sera bien supérieur à ce que vous avez vu. » — Le 19 avril : « Deux mots pour accompagner ma photographie, que je reçois à l'instant, *dix heures du matin*. Je vous prie de m'en accuser réception. Je vous en enverrai d'autres quand je les aurai reçues. Ce n'est que l'épreuve au net. » L'honnête Sapin s'empresse de répondre, le 23, qu'il va la faire reproduire. Mais le prince a hâte et demande, le 2 mai : « Avez-vous fait reproduire ma photographie? » Il revient cependant à la charge le 10 mai : « Ci-joint je vous envoie une photographie pour monsieur votre frère. Certainement vous pouvez mettre sous celle que vous allez étaler à Grenoble, mon nom et ma qualité. On doit savoir qui je représente. » La preuve en est faite surabondamment : le prince considérait la reproduction et la diffusion de ses traits comme un moyen de premier ordre pour subjuguer les Français.

Si, parmi ses rares travers, le prince eut celui-là, poussé jusqu'à la manie, on lui pourrait aussi reprocher un certain pusillanime effroi de l'assassinat ; mais j'incline à croire que c'était plutôt une feinte, pour mieux convaincre ses partisans de la terreur qu'il inspirait à ses adversaires. Historien scrupuleux, j'ai cependant le devoir de relever à l'appui de mon assertion quelques-uns de ses dires. Il écrit, le 8 novembre 83, à Sapin : « Les intrigues d'Agen (siège du journal *l'Hérédité*, résidence des abbés Sabin et Mongeron) se multiplient et j'ai *en mains* une lettre, que je voudrais pouvoir vous faire voir et lire au Comité. Une lettre, aussi dans mes mains, me menaçant de la mort! Toute ma

confiance est dans le Seigneur et c'est dans ses mains que je remets ma destinée et celle *des autres !* » Le 4 avril 1884, il confie encore à son fidèle Achates : « J'ai certainement l'intention d'aller à Rome, mais mon départ doit être un secret pour tous ; car on pourrait bien me couper le chemin, en m'assassinant. Voilà pourquoi je ne désire pas aller droit ; *il y aura toujours un* alors qui pourra porter la nouvelle. » Ce sujet le hante de nouveau, le 2 mai 1884 : « Je trouve la lettre anonyme de Piarret fort étrange. Elle coïncide un peu avec deux billets que j'ai reçus, il y a quelques jours, de la Belgique et de l'Italie, dans lesquels on me supplie de ne pas me rendre en France en ce moment, car mes jours y seraient en danger. L'un vient de *Firenze* et l'autre de Gand, mais cela ne dit pas grand'chose. » Ces appréhensions reviennent à de fréquentes reprises. Mais, je le répète, j'y vois, plutôt qu'une réelle peur, une habile coquetterie du prince; à moins que, peut-être, une mystification d'adversaires de bonne humeur.

IX. — L'APOSTASIE DE CARAYBOULAZ

La royauté du prince Éthelbald, née à peine, dépérissait déjà. C'est en quelque sorte au berceau même de cette grandeur factice que se place son déclin. Éthelbald n'a pas encore célébré son investiture qu'éclate, soudain, la catastrophe : sinon sa chute, le débat au moins de ses droits par ses plus ardents champions, par ses thuriféraires les plus serviles. J'ai nommé Carayboulaz et Piarret.

L'un des deux, quand Sapin fut de retour de son mémorable voyage de Bréda, lui écrivit ces lignes significatives : « Pendant que vous en avez la mémoire fraîche, inscrivez méticuleusement les moindres promesses que vous a faites le roi. Il sera essentiel, quand il montera sur le trône, que nous ayons ce memento et que nous le lui pussions placer sous les yeux, s'il s'avisait de vouloir oublier ses engagements. » Paroles graves, qui auraient dû mettre l'honnête Sapin en défiance ; mais, pour honnête qu'il fût, il était homme, et les trouva naturelles.

Ce Carayboulaz, ce Piarret, des cratères! Ma toute première lettre de Carayboulaz est pour Sapin, revenu de Bréda :

Chambéry, 19 novembre 1883.

Oui, c'est bien Dieu qui vous a conduit près du pr. ; vous avez inauguré ce que nous pouvons appeler le *Denier de la Maison de France*... Ce qu'il faut actuellement, c'est donner le frisson aux contempteurs de la justice et du droit, faire tressaillir les consciences honnêtes, éclairer les esprits égarés. *L'Hérédité* fait des conversions, mais ce n'est pas assez ; du reste, vous savez ce qui se passe entre *ses rédacteurs* et nous. Quoi qu'elle fasse, elle ne pourra jamais, tout d'un coup, *électriser, passionner, irriter* tout à la fois. Ce triple résultat ne peut s'obtenir que par une brochure, jetée comme une bombe sur la tête de nos adversaires. L'heure propice est arrivée. Depuis le mois d'octobre, je me suis recueilli en moi-même, j'ai taillé ma plume la plus pénétrante, repassé ma lame la plus aiguë. Je descends dans la lice pour jeter un de ces cris qu'il faudra forcément entendre. J'ai annoncé cela au prince, qui m'a répondu : « Tout est bien entre les mains d'hommes qui ont votre plume. » J'ai lu à Piarret les passages les plus saillants de mon travail, il n'en revenait pas! « Votre brochure sera enlevée, me disait-il. » Je le crois aussi, je le désire pour le salut de notre malheureuse patrie, Je le désire aussi, parce qu'elle me permettra de tendre la main au prince. Si elle peut paraître, je crois qu'avant deux mois je pourrai lui envoyer un secours de cinq mille francs au moins.

Voilà, certes, une belle flamme ; mais de quelles cendres la voici se couvrir : « Je suis arrêté momentanément par une difficulté assez grande. Il faut absolument que cette brochure soit publiée à Paris, sans quoi elle passerait inaperçue dans la capitale ; il faut, en outre, que je ne sois pas entre les mains de l'éditeur ; il faut, au contraire, que je le tienne ; et, pour cela, que je garde la propriété exclusive... Le bénéfice est assuré en même temps que le succès ; mais je ne puis trouver d'imprimeur qu'à la condition de le payer comptant. » En un mot, Carayboulaz essaye de tirer une plume de quinze cents francs à Sapin, qui, arguant de son impuissance, propose de réunir le Comité, pour lui donner lecture de l'œuvre et en faire les frais par collecte. Les fervents font cependant la sourde oreille, et Sapin met Carayboulaz aux mains d'un usurier. Je voudrais disposer de pages et de pages pour cette épique histoire, pour l'épisode d'un

parapluie prêté par madame Sapin à Carayboulaz qui oublie systématiquement de le rapporter, pour une couverture de voyage que Carayboulaz charge Sapin de lui acheter, sauf à le rembourser sur l'argent que lui prêtera « le juif », pour sa descente graduelle de deux mille à six cents francs, moins l'agio. Les préparatifs de voyage pour Paris prennent les proportions du départ de Christophe Colomb pour le Monde inconnu. Le voici cependant, quelques jours, dans « la capitale ». Il y voit la princesse Julie et, le 31 décembre, nous assistons, de Chambéry où il est rentré, à l'écroulement de sa foi.

Deux mots à la hâte, écrit-il à Sapin. Suspendez toute communication avec Éth... Surtout ne lui envoyez plus rien, tout est découvert. Il est victime du démon, lui et Victorine... Le frère aîné, Arthur, vient de faire un manifeste qui paraîtra dans *l'Hérédité* du 6 janvier. C'est parfait : là est le droit, la vérité, la sincérité. Pauvre Éth...! S'il continue, il est perdu. Je lui ai écrit hier une longue lettre. S'il ne me répond pas, il se démasquera lui-même. S'il me répond, je vous en ferai part. Mais, dans votre intérêt, laissez-le. — Faites confidentiellement part de cela à Piarret. Bénissons Dieu de ce qu'il nous a fait connaître à temps la vérité.

Et ce post-scriptum :

Ce qu'Éth... vous a dit des enfants de Gérard est une calomnie, une infamie. — Gardez le silence et commandez le silence aux amis à ce sujet. — J'ai reçu une lettre de madame Julie, qui est en Hollande; elle me charge d'informer le Comité de Grenoble de la résolution et du manifeste du prince Arthur... Dites-le à Piarret, Guyard, Mauguy... Ne dites rien à ce dernier de ce que je vous dis sur Éth... Nous nous verrons bientôt.

Carayboulaz, de nouveau à Paris pour sa brochure, est cependant parvenu à ébranler le culte du Comité, qui ose adresser au prince les quasi remontrances qu'on va lire :

Ce que vous nous dites au sujet de la princesse Julie, de la princesse Zoé et de ses enfants (leur claustration), ne peut se faire pour plusieurs raisons : 1° la liberté qui règne en France ; 2° la première Révolution a fait disparaître les cachots de la Salpêtrière ; 3° depuis les décrets du 29 mars 1880, tous les couvents de France ont été supprimés ; 4° on ne fait pas tout ce que l'on veut, quand les lois nationales servent de remparts qu'on ne peut franchir ; 5° cette solution serait-elle possible, qu'elle ne serait pas acceptée.

Dieu bon! nous sommes ici aux États généraux de 1302, de 1614, à la Constituante! Je devrais reproduire *in extenso* ce document de capitale importance; je ne le puis et j'en gémis. Qu'il me suffise de constater comme on y entend craquer les ais, déjà vermoulus, d'un trône où le tapissier n'a seulement pas encore mis le marteau. Encore capitaine à Bréda, déjà le roy Éthelbald a son 20 juin, presque son 10 août. S'il avait entendu les orgues de Reims, il aurait eu sûrement son 21 janvier.

Un mot encore de l'Iscariote Carayboulaz, que le prince, dans sa familière bonté, appelait « le Savoyard ». Il s'attarde à Paris, s'affirmant, et à tous, que sa brochure va être l'instrument certain de l'avènement de la maison de Naundorff. Elle paraît enfin. Huit jours s'écoulent, puis quinze, et il écrit: « Son succès est immense, la presse n'en a pas soufflé mot et j'en suis bien aise, car elle aurait défloré mon sujet. »

X. — L'HOMÉLIE DU LAMPISTE

La fatale désagrégation s'étend de plus en plus. C'est maintement Piarret qu'il me faut mettre en scène. Après Sapin, c'était l'enfant chéri du prince. Voyons sa manière: « *Adveniat regnum tuum*... Cher ami... A la hâte. J'ai reçu hier soir une longue lettre du ROI... » La fois d'après: « *Adveniat regnum tuum*... Comment! on se décourage!... Ah! je vous en prie, *sursum corda!!* » Tous ces gens, qui ne le connaissent guère, aiment fort le latin.

Il est des documents qui ne s'analysent point; c'est les allonger que de les vouloir raccourcir. Cette lettre, du 24 avril 1884, de Piarret au Roy, — comme, surenchérissant sur tous les autres, il avait coutume de l'intituler — est de ce nombre.

Prince,

C'est avec une profonde tristesse que je vous écris. Votre cause est perdue: tout se sait, TOUS vos partisans ont été avertis et instruits de bien tristes choses. Tous savent que vous avez demandé deux millions pour vous faire catholique; que vous êtes un ardent franc-

maçon; que vous êtes un fanatique *spiritiste*; que vous avez assisté aux funérailles du regretté prince Gérard, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche et un foulard rouge au cou; qu'on a été obligé d'écrire au vénérable de la loge maçonnique pour vous faire admonester; que vous ne voulez rien avoir à faire avec la prêtraille de France; que vous avez conseillé au prince Arthur de se débarrasser de son anneau du Sacré-Cœur au poids de l'or, disant que ce n'était qu'une *babiole*, et que vous vous en étiez débarrassé vous-même; que vous êtes séparé de la princesse Éthelbald[1] et que l'instruction de vos enfants, donnée pour cause, n'est qu'un mensonge; que votre inconduite est notoire et méprisable; que vous avez séduit la fille de chambre de la princesse Éthelbald; que vous l'avez enlevée pour en faire une maîtresse; que Victorine forme le trio de votre ménage interlope, honteux et scandaleux; que vous avez été envoyé en punition à Bréda; que vous avez soutiré de l'argent à tous ceux que vous avez pu tromper. Monseigneur G..., Rome, les amis de Grenoble ont été avertis de tout cela. — Pas de défaillance, prince, *sursum corda!*... Carayboulaz, le Castel, tous savent qu'une régence étrangère est impossible et qu'il n'y a que vous, en cas de mort du prince Arthur.

Faites-vous catholique, prince, venez à nous, brisez ces liens maçonniques, qui sont ceux du démon, et vous connaîtrez les bienfaits de la grâce qui change les cœurs et les idées, Du courage, prince. *Sursum corda!* brisez, arrachez, anéantissez les attaches qui vous lient loin de la princesse Èthelbald, ne déméritez pas des vertus de Louis XVI!

C'est un lampiste de Grenoble qui parle ainsi à un roy de France.

On peut dire qu'après un tel langage, c'en est fait de la royauté d'Éthelbald. Et Piarret le sait, lorsqu'un temps après il se permet de recommander au roy l'un de ses amis, de passage à Bréda, pour le placement d'huiles à manger! Le roy sent l'affront, et en écrit à Sapin : « Comme curiosité, je vous envoie une lettre de Piarret, en lecture. Vraiment, j'ai pitié de lui, en voulant me faire commissionnaire en huiles!... Vraiment, mon cher, si ce sont là les personnes sur qui je dois compter, alors je préfère me retirer dans l'obscurité. » Pauvre roy!

1. Son mariage avait en effet été *dissous*, selon l'expression de son colonel, dans une lettre en date du 19 novembre 1887, adressée à Sapin.

XI. — PAR OU SE PROUVE L'AUTHENTICITÉ DE CETTE HISTOIRE

Carayboulaz, Piarret avaient mis du plomb dans l'aile au Comité de France — ainsi nommait-on celui de Grenoble — et à ceux de toutes les autres villes, car il y avait un commencement d'organisation plus qu'appréciable à ce long complot. Les machinateurs avaient même, dans leur candeur, poussé la témérité jusqu'à en livrer les éléments à la publicité. J'ai, pour le repos de mes héros, usé de pseudonymes et déplacé les localités, théâtres de leur action ; mais, historien, j'aurais le droit de reproduire le tableau sur lequel les conjurés eux-mêmes, en le faisant imprimer, ont voulu appeler l'attention du public, y indiquant jusqu'à leur adresse. Je n'en ferai rien cependant, voulant pousser la discrétion à sa dernière limite,

Qu'il me suffise de nommer les départements où ces comités fonctionnaient. Il en existait dans l'Isère, dans le Rhône, dans la Savoie, dans la Haute-Savoie, dans l'Ain, dans la Drôme, dans l'Ardèche, dans les Bouches-du-Rhône, dans le Gard, dans la Gironde, dans l'Hérault, dans la Seine, dans les Alpes-Maritimes, dans la Seine-Inférieure, dans le Calvados, dans le Morbihan, dans l'Orne, dans le Finistère, dans la Vienne, dans la Haute-Vienne, dans l'Ille-et-Vilaine. Il y en avait même en Algérie, en Espagne, en Italie.

Le relevé des professions des membres de ces comités dénote chez leurs organisateurs une curieuse puissance et habileté des propagandistes. On y rencontre de tout : un restaurateur, un banquier, un négociant en charbons, un huissier, un tapissier, un fonctionnaire retraité, un filateur de laine, un photographe, un marchand de fer en gros, un médecin, un boucher, un commissionnaire en peaux, un marchand de tapis, l'entrepreneur attitré d'un couvent illustre, un fabricant de chaussures en gros, un médecin, un fabricant de papiers, un marchand de fromages, un architecte, un confiseur, un avocat, un fabricant de draps, un maître d'hôtel, un porcelainier, un avoué. Puis deux fabricants de chocolat, deux imprimeurs, deux entrepreneurs de grandes

scieries, deux comptables, deux fabricants de bonneterie, deux notaires, deux fabricants de chaux; trois propriétaires et trois agents d'affaires, trois fabricants de boutons et trois publicistes. Viennent ensuite quatre horlogers, cinq tailleurs (dont trois spécialement pour ecclésiastiques), cinq pharmaciens, cinq fabricants d'huile d'olive. Puis six chemisiers, six merciers tant en gros qu'en détail, sept épiciers, neuf agents presque tous supérieurs de compagnies d'assurances. Dix négociants en vins, dix voyageurs et représentants de commerce. La noblesse également et ses représentants : M. Trévictis de Saint-Séverin, M. le comte Amédée de Foras, M. de Boismorel, M. de Muller, *è tutti quanti*.

Encore aujourd'hui, je puis affirmer, en connaissance de cause, que les journaux les plus royalistes sont obligés de compter avec une notable portion de leur clientèle, irréductiblement dévouée à « la cause ».

XII. — LE CHANT DU CYGNE

C'est maintenant le chant du cygne. Les lettres du prince se font tristes; comme son entreprise, depuis l'apostasie de Carayboulaz et de Piarret, se traîne péniblement et s'étiole. La correspondance, même avec Sapin, se ralentit, — le pauvre garçon a ses tribulations, — et le roi est bien près de n'avoir plus de cour. Sa santé, sans doute, s'altère, se consume à ce marasme de sa factice activité; à cette fuite, de plus en plus loin, d'un imaginaire succès, auquel au moins il se donnait l'air de croire, pour pénétrer de son apparente confiance ceux à qui il avait intérêt à la communiquer.

Ses épitres deviennent navrantes. Il écrit, le 16 septembre 1886, à Sapin :

Certes, je suis toujours très content de recevoir de vos nouvelles et de lire vos lettres. Mais vous comprenez, mon cher ami, que harassé et observé de tous côtés, je me sens souvent très fatigué; et, comme je vous l'avais dit, j'ai actuellement souvent la fièvre, ce qui me fait garder le lit, quoique je préfère rester debout, afin de ne pas être assiégé par toutes sortes de pensées qui ne font qu'empirer le mal.

Tout cela, mon cher Sapin : la perte de la quiétude dont on m'a tiré, la position difficile dans laquelle je vis, sans y voir un point de lumière pour aujourd'hui; tout cela n'a probablement pas été sans influencer l'état de mon esprit en vous écrivant. C'est donc moi qui vous demande pardon, si ma réponse à votre longue lettre n'a pas été aussi amicale qu'elle *ne* devait l'être.

Quel parfum de tristesse! Cette quiétude qu'on lui a fait perdre, à ce pauvre roy *in partibus*, si bien né pour être le plus heureux capitaine du train des équipages de Hollande! Le vide se fait de plus en plus dans mon dossier; la voix redondante de mon héros s'éteint, aphone; ou sanglote, quand elle se ressaisit. Le voici, le 1er janvier 1887, le jour de l'an (une date qui éveille les paroxysmes de joie ou porte aux cruels retours) le voici, pleurant; mais indéracinablement ancré dans son rêve de splendeur :

Mon cher *et bien-aimé* Sapin. En lisant votre bonne et chère lettre, les larmes me sont venues aux yeux. Pourquoi donc le Seigneur m'a-t-il mis dans la position où je me trouve? Je voudrais bien que cette coupe d'amertume me passe devant moi. Mais si telle est sa volonté, que je la boive, je me soumets. — Vraiment, je ne m'impose pas. — Pourquoi ne pas me laisser dans la quiétude d'un simple capitaine dans l'armée des Pays-Bas, dans un pays neutre? — Tout cela m'attriste profondément; car je vous aime, Français!

« Lyonnais, je vous aime! » dit aussi Napoléon.

Six nouveaux mois se sont écoulés. Un second fils vient de naître à Sapin. C'est avec des hoquets de misère que le roy lui exprime ses félicitations : « Espérons que votre fortune... (la fortune de Sapin!...) augmentera en double proportion, afin que vous n'ayez pas besoin de serrer la ceinture. Pour moi, ce n'est pas nécessaire; car je ne possède rien et ne suis donc pas assujetti à des désastres financiers. » Hélas! Éthelbald enviait Sapin. N'enviez jamais personne. Que savez-vous de ses secrètes angoisses? Qui jamais connut à fond le sort d'un autre? Si Éthelbald finit mal, Sapin ne finit pas mieux. Moins bien peut-être.

Les dernières lignes qui nous restent d'Éthelbald sont celles-ci, du 23 août 1887 : « L'autre jour, une dame clairvoyante d'Amsterdam a dit à un de mes amis qui la questionnait, dans son état de somnambulisme, sur ce qu'elle

voyait en France. Un silence affreux entoure la femme comme d'un linceul. Que signifie ce silence *affreux*? Rép. C'est l'avant-garde du grand carnage prochain. — Allons, c'est à vous la faute. » Les classiques ne se plaindront pas qu'Éthelbald de Bourbon ait manqué à la loi de l'unité de caractère.

Quelques semaines se passèrent sans qu'il donnât de ses nouvelles ; puis, le 18 octobre, après une maladie effective de sept à huit jours, il rendit à Dieu son auguste âme de roy besogneux, besogneux jusqu'à la dernière seconde. La stupeur de Sapin fut immense : la France, désormais, courait aux abîmes ; lui, Sapin, ne serait jamais grand chambellan ni premier ministre, et madame Crayon, sa belle-mère, ne reverrait jamais plus son pauvre papier bleuté.

XII. — L'ORAISON FUNÈBRE

La plus grande surprise de celles si nombreuses que j'ai rencontrées au cours du laborieux dépouillement et de la difficile analyse de ce fatras de papiers, m'est venue d'une lettre adressée le 18 novembre 1887 à Sapin par l'abbé Brédoine, qui avait perdu sa cure, une excellente cure, parce qu'il devenait compromettant, dans l'excès de son fanatisme pour « la cause ».

On a vu avec quelle ténacité, de son vivant, le prince se cramponnait à l'Église catholique, au Saint-Père, à monseigneur Gama et jusqu'à sa voyante, Victorine.

Quand Piarret lui reprochait d'être un endurci parpaillot, je croyais à une calomnie. Car, comment concilier ses génuflexions devant Sa Sainteté, devant son Éminence, devant Sa Grandeur, avec cette renforcée obstination dans l'hérésie? Comment encore le comte de Paris, si opposé aux principes voltairiens de ses aïeux, a-t-il pu ignorer un fait aussi capital et n'en pas faire œuvre, pour détourner les royalistes de ce roi huguenot? Qui encore pourrait expliquer quel sentiment fit si opiniâtrément persévérer le prince Éthelbald dans la foi de son père, si contraire à celle de son aïeul, dont il revendiquait la succession?

Quand ce n'eût été que par raison — que par imposture, oserai-je même dire — le devoir d'Éthelbald était d'abjurer une religion qu'Henri IV lui-même fut contraint de répudier pour prix du sceptre. Je le répète donc : je croyais à une secrète conversion ; j'y croyais, à cause de la présence, dans l'aventure, de tant de prêtres, d'un prélat si distingué ; à cause, par la tangente au moins, d'un semblant de faveur du pape lui-même. Mon étonnement donc dépassa toute mesure en lisant ces lignes de l'abbé Brédoine : — à qui les aurait-il adressées, sinon à Sapin, architrave et clé de voûte de l'édifice éthelbaldien ?

Quelle est la signification de cette terrible mort ? Qu'est-ce que Dieu veut nous dire par là ? Peut-être est-elle la fin de l'expiation ? car, vue par bien des côtés, la vie du prince Éthelbald n'a-t-elle pas été une vie de victime ? Malgré cela, je redoute qu'il n'ait manqué de docilité à l'appel de Dieu. J'avais tant insisté ! mais en vain, pour qu'il fît *ouvertement sa profession de foi catholique.* (Il aurait donc eu, selon les mots soulignés par l'abbé, la duplicité de laisser croire qu'il l'avait faite secrètement ?) Un jour j'allai même jusqu'à lui écrire ces mots : « Si vous ne vous hâtez de faire votre profession de foi catholique, des ombres de l'histoire, vous tomberez dans la nuit de l'Eternité. — Il ne m'a pas écouté... C'est arrivé... et sa dépouille mortelle est dans le cimetière des Protestants. — Au témoignage de M. le curé de Bréda lui-même. — AINSI LE CHATIMENT SE MÊLERAIT A L'EXPIATION. »

Je ne comprends pas très bien ce mélange, mais je ne suis pas grand clerc en ces matières.

ÉDOUARD WALDTEUFEL

LA RUSSIE EN PERSE

Le document apocryphe qui a acquis une célébrité méritée sous le nom de testament de Pierre le Grand indique en quelques mots la mission et l'avenir de la Russie en Perse : « hâter la décadence de ce pays, pénétrer jusqu'au golfe Persique, rétablir l'ancien commerce du Levant, et s'avancer vers les Indes ».

Un irrésistible mouvement d'expansion a fait déborder sur l'Asie la Puissance russe : c'est une marche triomphale, qui va au delà du fleuve Amour, jusqu'aux mers du Japon et de Chine, et dont les étapes au delà de la Caspienne s'appellent Khiva, Tachkent, Khodjent, Samarkande, Kokan, Askabad, Merv et Kouchk. Ces conquêtes ne sont pas dues exclusivement à des expéditions militaires : la diplomatie prépare la zone d'influence où vient, s'il y a lieu, l'armée; le commerce, que contrôlent et encouragent les consuls, se répand sur les chemins où passeront un jour les légions victorieuses.

Les visées russes embrassent à la fois l'Orient et l'Extrême-Orient : Constantinople et Pékin. L'ampleur en est telle qu'on est tenté de juger sans direction un débordement qui se produit en même temps dans tous les sens, comme l'extension fatale d'une masse énorme d'eau se répandant à la fois partout au hasard des déclivités. Pourtant, le plan est unique, et progressive l'action. Depuis Pierre le Grand, la Russie obéit à un même besoin qui explique toute sa politique : atteindre la mer libre. A l'Est, par la Sibérie, elle touche à l'Océan Pacifique ; vers le Sud, elle marche à la mer des Indes.

La Perse est sur ce chemin, la Russie la pénètre. Suivant le plan traditionnel dont la légende a attribué la conception et la formule à Pierre le Grand, cette pénétration tend non seulement vers la mer.

mais aussi vers les Indes. La Russie assiège les possessions anglaises d'Asie : sur le Pamir comme à travers l'Afghanistan.

Les deux Puissances rivales ne se heurtent pas de front dans l'Himalaya ou dans les défilés de l'Hindou-kouch : de loin chacune d'elles étend son influence jusqu'aux confins où l'autre limite son empire; les bastions avancés se touchent. La situation stratégique de la Perse est, à ce point de vue, de grande importance. Pour la Russie, c'est la route vers l'Océan Indien; pour l'Angleterre, c'est le passage vers les Indes, par terre ou par le golfe Persique. Les Anglais ne peuvent pas perdre de vue que la voie du canal de Suez, objet de toutes les jalousies, n'est pas sans inconvénient.

Le chemin persan vaut d'ailleurs qu'on s'y arrête. Ces régions ont une valeur intrinsèque; les Russes ne l'ignorent pas, attirés par le prestige des pays lointains, par le mirage du Midi. Le centre de la Perse n'a pas une réputation très heureuse; mais au Sud-Est du Caucase, au delà de l'Araxe, l'Azerbaidjan a un sol riche qu'occupe une population à la fois guerrière et commerçante; au Sud de la Caspienne, le Gilan, par son port de Recht, exporte du sucre, du coton, de la soie, des tapis, du bois, des fruits; le Mazandéran, s'il est fiévreux, est plein de richesses minérales et agricoles. Quant au Khorassan, c'est la base d'attaque contre l'Afghanistan; ses montagnes, dont les eaux se répandent sur les territoires russes, dominent le chemin de fer Transcaspien : pour que ce chemin de fer soit en sûreté, il importe que le Khorassan ne tombe pas en des mains ennemies.

Aux commerçants russes doivent échoir les richesses de Recht, de Barferouch et d'Asterabad. Les mines persanes, encore inexploitées, sont connues et convoitées. A Mechehed, au centre du Khorassan, un consulat impérial surveille le transit d'Asterabad à Hérat. Asterabad, au pouvoir du tsar, est un centre administratif dont l'autorité rayonne sur les alentours jusqu'au cœur de la province persane voisine.

Il est curieux d'étudier les origines et le caractère de l'expansion russe en Perse, de voir comment des efforts persévérants, spécialement favorisés par des circonstances fâcheuses pour l'Angleterre, ont valu à la Russie une situation privilégiée qui s'est tout récemment affirmée par un nouvel et éclatant succès. C'est une série de progrès sur lesquels l'attention publique de l'Occident n'est attirée qu'à des intervalles éloignés par le bris d'un obstacle, marquant un pas décisif : marche glissante et silencieuse, mais rapide et sûre du félin puissant dont la souplesse dissimule la force invincible.

Non seulement un conquérant peut être tenté par la position et par les richesses de la Perse; mais tout, dans ce pays, invite et favorise l'intervention étrangère. Faiblesse, division, corruption, telles sont

les caractéristiques actuelles de la nation et du gouvernement. Les habitants, au nombre de 2 millions, n'ont ni solidarité ni patriotisme : 260 000 Arabes nomades, plus de 700 000 Turcs, presque autant de Kourdes, des Arméniens, des Juifs, pratiquent des cultes différents obéissent à des traditions contraires, manifestent des tendances opposées, se rallient, au delà des frontières, à des groupes hostiles. Le gouvernement, sans volonté, sans règle de conduite, n'impose à ses sujets ni obéissance ni respect. Les faveurs, les emplois, la justice, les consciences, tout est à vendre. Les fonctionnaires, pillant les biens du maître qu'ils trahissent, se dénoncent entre eux à l'étranger, dévoilant publiquement leurs turpitudes réciproques. Au plus offrant, au plus persévérant et au plus fort appartiendra la domination ; le fruit trop mûr tombera dans peu d'années peut-être.

La question ne se résoudra pas par les armes en bataille rangée. Tout s'offre et se prend en détail : servitudes spéciales, occupation d'un port, concession de travaux publics et d'entreprises industrielles, construction de routes et de voies de pénétration, commandement d'un corps de troupes qu'on discipline et qui représente finalement la seule force organisée capable de réprimer les émeutes, accaparement des ressources en garantie d'une créance en bonne et due forme, et surtout l'immense prestige moral, l'ascendant d'une armée en apparence innombrable, l'éclat de conquêtes rapides et vastes suivies d'une prompte et solide organisation, — tels sont les moyens d'imposer peu à peu à un pays sans force matérielle ni morale le joug d'une Puissance formidable, mais prudente et méthodique. Ce n'est pas sans peine que la Russie s'est appliquée à réaliser pareil programme. A la vérité, les Persans ne lui ont pas opposé une bien terrible résistance, mais la garantie des faibles est dans la rivalité des envahisseurs.

Depuis près d'un siècle dure la lutte issue de la situation des maîtres des Indes vis-à-vis des maîtres du Caucase. Le conflit a pris des proportions menaçantes depuis que les Russes, riverains de la Caspienne à l'ouest et au nord, ont étendu leur empire à l'est de cette mer. Tandis qu'un contact imminent rend la rivalité plus ardente, la Perse, dont la décadence s'accentue, semble s'offrir comme une proie plus facile.

L'influence de la Russie en Perse n'a pas toujours été pacifique. En 1723, les troupes russes occupèrent la côte persane de la mer Caspienne entre le Caucase et la rivière Atrek. En 1803, une nouvelle guerre éclata pour la possession de la Géorgie, que son roi Georges III avait léguée à Paul Ier et que revendiquait le chah Feth-Ali. Le chah, battu, après avoir sollicité vainement l'appui de l'Angleterre, eut recours à Napoléon. De 1807 à 1809, des officiers français, Joubert, Romieu, le général Gardanne tentèrent d'organiser

l'armée persane; à Tilsit, Napoléon fit bon marché de l'alliance de son client asiatique.

Feth-Ali reçut un envoyé du gouverneur général des Indes; un ministre anglais fut accrédité à Téhéran et y fonda une légation permanente, mais le chah n'obtint de l'Angleterre aucun secours efficace. Il dut signer le traité de Gulistan abandonnant aux Russes le Daghestan, le Chirvan, la Géorgie, la Mingrélie. Par ce traité, la Perse renonçait à entretenir une marine de guerre sur la mer Noire (1813). Après une nouvelle guerre, qui fut pour Feth-Ali une nouvelle série de défaites, la frontière persane, au traité de Tourkmantchaï, fut fixée à l'Araxe (1828). Une légation de Russie fut établie à Téhéran; les agents russes trahirent par leur attitude provocante les ambitions de leur gouvernement. Un fonctionnaire du tsar disait alors à un voyageur étranger de passage à Téhéran qu'il n'attendait qu'un ordre souverain pour annexer la Perse. En 1829, le massacre, à Téhéran, du ministre russe Gribaïlov et de quarante sujets du tsar eût été un incident décisif si le chah n'avait pas rapidement désarmé par des excuses une vengeance toute prête.

Méhémet-Shah, qui régna sur la Perse de 1834 à 1848, oscilla longtemps entre l'influence russe et l'influence anglaise. Il employa tour à tour comme instructeurs de son armée des officiers des deux nations. Il dut d'ailleurs faire à l'une comme à l'autre d'onéreuses concessions. Poussé par le tsar, Méhémet attaqua Hérat, la principale station entre la mer Caspienne et le Sind. Cette ville fut défendue non seulement par son souverain Khamran-Mirza, mais aussi par l'Anglais Pottinger. Une diversion fut opérée dans le golfe Persique par les Anglais, et le chah fut forcé de céder (1839). Quelques années plus tard, il accordait à la Grande-Bretagne le traitement de la nation la plus favorisée. La Russie trouvait une compensation à cet échec en occupant l'île d'Ascha-Adda, dans la baie d'Asterabad. Cette station maritime la rendait maîtresse de l'extrémité sud-est de la mer Caspienne. Bientôt, par le traité de Tiflis (1846), cette situation de la Russie sur la côte maritime du nord de la Perse se trouvait encore renforcée, le chah s'interdisant de fortifier Recht et Asterabad.

Nasr-ed-Din, le chah dont la figure fut connue en Europe et quelque temps populaire à Paris, arriva au pouvoir le 13 octobre 1848 à l'âge de dix-sept ans. S'il débuta et s'il vécut toujours sous l'influence russe, il fit parfois une large part à l'intrusion anglaise. Toutefois, le début de son règne, à l'occasion de la guerre de Crimée, fut marquée par une rupture avec la Grande-Bretagne. De longue date, la Perse détestait la Turquie et le conflit ouvert n'avait pu la laisser indifférente. La victoire des Puissances continentales empêcha le chah de se mêler directement à la lutte. Ce fut sur Hérat qu'il porta ses armes, à la fin de l'année 1855; l'occupation de cette

place devait motiver une déclaration de guerre de la part de la Compagnie des Indes. Une fois encore, les Anglais défendirent Hérat en se portant sur le golfe Persique, prenant Bouchir et menaçant de pénétrer à l'intérieur du pays persan. Après le traité de Paris du 4 mars 1857, la Perse évacua Hérat, accorda une indemnité aux sujets anglais lésés et reçut avec honneur un plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique.

Nasr-ed-Din professait pour l'Europe un véritable enthousiasme : la civilisation des pays occidentaux inspirait à ce despote asiatique une admiration quelque peu enfantine, mêlée d'envie et de crainte. Ce jouet séduisant pouvait être dangereux; Nasr-ed-Din n'osait y toucher qu'avec une appréhension timide. Il croyait désirable d'introduire dans son empire les merveilles dont il était le témoin amusé et ébloui, mais pouvait-il s'entourer de ces hommes d'Occident, dont les découvertes dépassaient son intelligence, sans risquer d'être bientôt dominé par eux? Ne serait-il pas imprudent en leur ouvrant un empire qu'ils submergeraient en le transformant? De là ces élans subitement arrêtés par les hésitations et les scrupules, de là les tergiversations, les tiraillements, les contradictions, les incohérences qui ont rempli le règne du chah. Placé entre les séductions et les menaces, exposé à être morigéné par la Russie dès qu'il a mérité un témoignage de satisfaction anglaise, il cède aux objurgations des uns et s'empresse, sous les récriminations des autres, de déchirer ce qu'il vient de signer

Si les facilités et les charmes de la vie européenne l'ont attiré, deux choses surtout l'ont frappé au cours de ses voyages; le nombre de la population ouvrière dans les grandes villes et le nombre des soldats russes : il l'a dit lui-même. Cette vision de l'armée russe, surtout, devait le hanter sans trêve; sur son passage on avait mis des soldats partout : les routes de la campagne, les vues et les places des villes, les gares surtout en regorgeaient.

De 1864 à 1870 ce fut le prestige de l'or anglais qui domina en Perse. Les lignes télégraphiques y furent établies par des agents britanniques; cette innovation favorisa la centralisation au profit du chah, mais chaque télégraphiste anglais exerça autour de lui une influence locale. Le grand vizir Mirza Hisseim Khan prêtait une oreille et tendait une main favorables aux insinuations de la Grande-Bretagne.

En 1872, le chah accordait au baron de Reuter, appuyé par la légation d'Angleterre, les concessions les plus étendues; construction et exploitation de chemin de fer pour soixante-dix ans, administration des télégraphes pour vingt-cinq ans, monopole des canaux, exploitation des forêts et des mines. Le baron de Reuter devenait le

maître de toutes les richesses du royaume. Cette fortune inouïe ne fut pas de longue durée. On connut ces concessions à la veille d'un voyage du chah; dès son retour, le souverain, catéchisé par les ministres russes, s'empressait de les annuler. Vers cette époque, l'activité anglaise se ralentit en Perse, tandis que l'astre de la diplomatie russe apparaissait à Téhéran avec un éclat nouveau. « De 1880 à 1885, prévalut en Angleterre, écrit M. Curzon, une politique déplorable. » C'est l'évacuation de Kandahar, celle du Transvaal, l'abandon de Khartoum. Quel contraste entre la faiblesse d'un tel recul et les succès prodigieux des Russes conquérants du Turkestan! Le général Skobelev dirigeait sur Geok Tepé ses opérations retentissantes et soumettait à la domination du tsar les Tekkès de la région d'Askabad. Sa marche victorieuse traçait la direction de la voie ferrée qui bientôt devait frôler la frontière persane. Les Cosaques, merveilleux auxiliaires de l'expansion russe, colonisaient les provinces conquises, en défrichaient les terres, transformaient en villages populeux les postes qui jalonnaient les routes militaires.

Dès 1879, un général et trois officiers russes étaient entrés au service de la Perse; ils organisaient quatre régiments cosaques où, toujours, depuis lors, ont figuré des officiers du tsar. L'effectif de ces troupes qui dépendent, en réalité, de la légation russe, a été augmenté tout récemment. Elles comprennent aujourd'hui 1 200 cavaliers, 800 hommes à pied et une batterie d'artillerie. Le colonel Kossakovski les commande; il ne relève pas du ministre de la guerre mais du premier ministre. Au milieu d'une armée complètement indisciplinée, ce corps d'élite forme entre les mains du représentant du tsar un instrument d'une vigueur singulière, dont l'intervention pourrait, le cas échéant, être décisive.

Le traité de 1881 consacra tous les empiètements que la Russie avait effectués en annexant sans coup férir des localités que la Perse croyait siennes, telles que Krasnovodsk. La nouvelle frontière imposée au chah était tracée à partir de l'embouchure de l'Atrek, suivant d'abord le fleuve, puis les montagnes de la rive droite. En 1887, le prince Dolgorouki, ministre de Russie à Téhéran, obtenait du gouvernement persan la promesse que pendant cinq ans aucune concession de chemin de fer ne serait accordée avant que la Russie en eût obtenu une. Ce droit de priorité, s'il ne constituait pas un avantage positif, offrait du moins une précaution préventive contre les projets anglais.

Cette précaution se trouvait justifiée : car, vers 1888, la concurrence fut acharnée à Téhéran entre les compétiteurs sollicitant les concessions de chemins de fer. La Russie appuyait officieusement deux particuliers dont le projet, s'étendant à tout le royaume, comportait une ligne traversant la Perse de part en part jusqu'au golfe

Persique; les protégés du ministre britannique opposaient à ces conceptions d'autres idées. Le chah, harcelé de demandes, entouré d'intrigues, en butte aux séductions et aux menaces, prit, après de longues hésitations, une décision : il n'accorda rien du tout.

L'action anglaise s'exerçait de nouveau à grands efforts, à grands frais et non sans succès en 1890. Quand sir Henry Drummont Wolf, en 1892, quitta Téhéran, il se flattait d'y avoir hautement relevé le rôle de la légation britannique et de laisser en Perse des traces indestructibles et fécondes de son passage. Placer des marchandises anglaises, tel est l'idéal que poursuivent la diplomatie et l'armée comme tous les sujets de Sa Majesté Britannique. Pour créer au commerce anglais des débouchés en Perse, il fallait tout d'abord ouvrir des voies de communication. C'est à cette œuvre que s'étaient appliquées la sagacité, la persévérance et l'ardeur de sir Henry Drummont Wolf. Pour base de pénétration, il avait choisi le port de Mohammerah, sur la rivière Karoum, à portée des bâtiments anglais qui parcourent le golfe Persique. Le Karoum, ouvert à la navigation internationale mais couvert par la navigation britannique, devait, dans l'esprit du diplomate anglais, devenir la porte de l'empire. La construction d'une route d'Ahvaz à Ispahan aurait réalisé ce programme, si la concession n'en était demeurée lettre morte. Cependant, les vapeurs remontaient le Karoum; ce cours d'eau est divisé en deux sections par un banc de rochers situé en amont d'Ahvaz; mais, en dépit de cet obstacle, les Anglais organisaient sur le bas et sur le haut fleuve des services réguliers.

Comme compensation, M. de Butzow, plénipotentiaire du tsar, avait conclu, en 1890, un traité secret avec le chah. La route d'Askabad à Kachan, dont la construction était stipulée dans cet acte, devait permettre l'entrée des Russes en Perse. Cette route avait déjà, en 1888, été faite jusqu'à la frontière par les Russes, qui l'ont rendue accessible à l'artillerie. L'arrangement relatif au droit de priorité des Russes pour la concession d'un chemin de fer expirait en 1892. On décida, en 1890, de ne rien construire avant dix ans. Le délai ainsi fixé expire en novembre 1900. La Russie et la Perse doivent s'entendre, à la fin de cette période, pour décider quelles voies seront ouvertes. Le chah saisissait ainsi l'occasion d'ajourner les rivalités et les difficultés.

Cependant le baron J. de Reuter avait obtenu, dès 1889, la concession de la Banque Impériale avec d'immenses privilèges : droit exclusif d'émettre des billets, d'exploiter le fer, le cuivre, le plomb, le mercure, le charbon, le manganèse, le borax, l'amiante des mines non encore concédées. Cette Banque Impériale fut reconnue par charte de la reine d'Angleterre du 2 septembre 1890. Le capital autorisé était de quatre millions de livres sterling. Le capital employé fut

moindre en réalité. La Banque Impériale n'a rendu ni à la Perse ni à l'Angleterre tous les services qu'on en attendait. Si elle absorba les agences de Perse de la New Oriental Bank Corporation, si elle écrasa longtemps la Banque des Prêts de Perse et l'agence de la Banque Russe de Commerce, elle céda ses droits miniers à la Persian Bank Mining Rights Corporation, qui disparut dans une prompte liquidation.

L'acte par lequel le chah accorda la régie des tabacs à une Société patronnée par l'Angleterre provoqua une agitation politique et religieuse des plus graves. Des émeutes éclatèrent à Tauris et à Chiraz. Le chah racheta cette concession, mais il dut, à cet effet, conclure avec la Banque Impériale un contrat pour l'émission d'un emprunt de 500 000 livres sterling. Cet emprunt fut gagé sur les douanes de la partie méridionale de la Perse et du golfe Persique.

La situation de l'Angleterre dans cette partie de l'empire persan se trouvait singulièrement privilégiée, et son influence, dans ces provinces méridionales, semblait presque équivalente à la domination. Sur une valeur totale de 41 608 livres sterling représentant en 1894 les exportations de Mohammerah vers les pays étrangers, la Grande-Bretagne et l'Inde ont pris une somme de 33 327 livres, le reste allant uniquement vers les ports d'Arabie et le golfe Persique. Aux importations, la part de l'Angleterre dépassait 92 000 livres sur un total de 121 000 livres.

Le 1er novembre 1896, le chah Nasr-ed-Din était assassiné. Son fils aîné Zil-es-Sultan, n'étant pas né d'une princesse, ne put être admis à la succession. Zil-es-Sultan gouvernait les provinces méridionales acquises à l'influence anglaise; il faisait preuve de dispositions hostiles à la Russie. Mouzaffer-ed-Din, fils cadet du chah, né à Téhéran en 1853, fut le successeur de Nasr-ed-Din, et le cinquième souverain de la dynastie des Kadjar. Il passait pour favorable à la Russie, et n'a pas jusqu'à ce jour infligé de démenti à cette opinion.

A la mort de Nasr-ed-Din, l'ordre n'aurait pu être maintenu à Téhéran sans la présence du corps des Cosaques commandé par les officiers russes. Quelque désir que puisse éprouver Mouzaffer-ed-Din de tenir la balance égale entre les deux Puissances rivales, de se soustraire comme son père, par une politique d'ajournements et de compensations, à la prépondérance étrangère, il sent peser sur lui, sur son trône, sur tout son empire le voisinage des troupes russes que porte sur la frontière immédiate du Khorassan le chemin de fer Transcaspien. La ville de Mechehed est à portée des armes du tsar ; il serait facile aux Russes d'occuper ce point et, de là, de gagner sans obstacle Téhéran même. Comme la dynastie actuelle, les ministres, les favoris du chah, les personnages notables qui l'entourent sont

originaires des provinces septentrionales de l'empire ; ils ont des intérêts personnels à ménager leurs puissants voisins du Nord.

Si l'Angleterre accapare le commerce des provinces voisines du golfe Persique, les Russes inondent de leurs marchandises le Khorassan, les pays riverains de la Caspienne et même l'Azerbaidjan. « Autrefois, dit le *Moniteur belge des Intérêts matériels*, on consommait à Mehehed des sucres français et des cotonnades anglaises. Mais les produits concurrents russes peuvent être vendus à très bas prix, d'abord parce qu'ils sont de qualité inférieure, ce qui n'empêche pas les Persans de s'en contenter, et surtout parce que, prenant les vapeurs de la mer Caspienne et la voie transcaspienne, ils ne sont grevés que des frais de transport très minimes. Il en est autrement des marchandises analogues venant de l'Inde, du golfe Persique, ou de celles qui arrivent par la Turquie. »

L'organisation douanière du Turkestan, conséquence de la suppression de l'indépendance fiscale de Bokhara, a tendu une ligne de douanes russes continue de la mer Caspienne au Pamir. L'entrée de la plus grande partie des marchandises européennes et anglo-indiennes a été prohibée, tandis qu'on facilitait l'admission des produits persans. Les Russes accordent des primes d'exportation aux sucres et aux cotonnades qu'ils dirigent sur le Khorassan. Le *Moniteur des Intérêts matériels* signale que, durant la campagne 1898-99, les importations de l'Inde en transit en Perse sont tombées à 20 000 livres sterling, et que les importations des Indes anglaises destinées à la consommation persane ne se montent plus qu'à 123 000 livres, tandis que celles de la Russie dépassent 163 000 livres. Au chapitre des exportations, la part du territoire russe dépasse 124 000 livres, et celle de l'Inde et de l'Afghanistan n'est que de 65 000 livres sterling.

En 1897, des médecins russes procédèrent à l'inspection sanitaire des caravanes à l'entrée en Perse des trois grandes routes de Hérat à Mechehed, de Kandahar à Kirman et du Bélouchistan au Seistan. Toutes les relations commerciales furent, en pratique, suspendues entre le Khorassan, d'une part, l'Afghanistan et le Belouchistan de l'autre.

Cette Russie, commercialement envahissante, militairement menaçante et chaque jour grandissante, quel obstacle peut-elle rencontrer en Perse? Un souverain sans force et sans volonté, toujours disposé à écouter le dernier qui parle. Le désordre est partout ; des troubles ont plusieurs fois ensanglanté les provinces. En juillet 1899, une émeute souleva Téhéran, le peuple manquait de pain et d'eau, les accapareurs qui réduisaient la ville à la famine se trouvaient dans l'entourage même du chah. Au mois de septembre 1899, on signalait une autre émeute à Kaswin, à mi-chemin entre Recht et la capitale. Lors des troubles de Tauris, en 1897, la Russie a menacé de faire

entrer des troupes pour appuyer les réclamations des Arméniens pillés et persécutés. La Russie ne manquera pas de prétexte pour intervenir en Perse, et nulle Puissance ne peut plus y ébranler sa prépondérance. Depuis que l'Angleterre a engagé le meilleur de ses forces dans la lutte sud-africaine, la partie est belle pour ses rivaux d'Asie. Des troupes russes sont concentrées à Kouchk ; elles prendront Hérat dès qu'il plaira au tsar ; peut-être n'attendent-elles que la mort de l'émir d'Afghanistan.

En Perse, le grand coup est frappé. On a récemment appris, non sans surprise, que le gouvernement impérial de Russie autorisait la Banque de Prêts de Perse à prendre à option un emprunt de 22 millions et demi de roubles émis sous la dénomination d'emprunt persan à 5 p. 100 de 1900. Cet emprunt est garanti par toutes les douanes de la Perse, sauf celles du Farsistan et du golfe Persique. Le gouvernement persan a pris l'engagement de liquider toutes ses obligations antérieures vis-à-vis de l'étranger et de ne contracter aucun engagement extérieur sans l'autorisation de la Banque de Prêts. La Perse, s'affranchissant de ses obligations à l'égard de la Banque Impériale se libère de toute intrusion anglaise, et la réserve relative aux douanes du golfe Persique n'est plus qu'une apparence trompeuse.

La Banque des Prêts de Perse n'avait joué jusqu'ici qu'un rôle secondaire et effacé ; cet établissement devient aujourd'hui l'instrument principal de la prépotence russe ; il est autorisé à émettre des obligations de l'emprunt persan, qui seront garanties par le gouvernement impérial de Saint-Pétersbourg. On devine quelles peuvent être les conséquences d'une telle garantie dans un pays aussi désorganisé que la Perse. C'est plus qu'une clause de ces traités dits de *protectorat* qui laissent à une Puissance dominante la représentation extérieure d'un État faible. C'est toute l'administration intérieure de la Perse qui se trouvera soumise en droit et en fait au contrôle et à l'ingérence de la Russie.

Évidemment, ce n'est pas de gaieté de cœur que le chah s'est résigné à de pareilles conditions : la pénurie du Trésor public force les chefs d'État à de rigoureuses humiliations. Le gouvernement persan a longtemps cherché un créancier sans pouvoir politique offrant l'argent sans exiger de garanties : pour la Perse, un tel crédit est mort. En 1897, on fit des tentatives auprès de deux Sociétés, l'une hollandaise, l'autre anglaise ; mais il fallait compter avec l'opposition tantôt de la Grande-Bretagne, tantôt de la Russie. L'Angleterre n'admettait pas que les douanes du sud de la Perse pussent servir de garantie. On fut sur le point de conclure, à Londres, un contrat accordant pour gage aux créanciers anglais la recette non seulement des douanes maritimes, mais de la douane de Kermanschah, sur la

route de Bagdad à la Perse centrale. La Banque Impériale eût exercé le contrôle; déjà elle avait fait une avance et pris possession des douanes de Bouchir et de Kermanschah. La population et le chah s'émurent des conséquences d'un tel acte; on se demanda si la Russie ne s'attribuerait pas des dédommagements dans le nord du pays : les négociations furent rompues.

On s'adressa à la Société générale française; on fit des démarches auprès de la Banque de Paris et des Pays-Bas, on sonda le marché de Bruxelles, où les capitaux semblent avoir plus d'initiative et de hardiesse que partout ailleurs, les Belges, qui avaient déjà placé des fonds en Perse pour certaines entreprises d'éclairage, de sucrerie, des tramways, étaient dégoûtés par avance d'un emprunt d'État persan. Pourtant, il fallait de l'argent au chah; tous les paiements du gouvernement se trouvaient arriérés, y compris ceux de l'armée, qu'il est dangereux de faire attendre. C'est ainsi que des négociations secrètement menées à Pétersbourg en janvier 1900 ont rapidement abouti au succès d'une opération qui marque une des phases les plus caractéristiques de la lutte anglo-russe en Asie.

Pour l'Angleterre, le moment est plus critique encore que durant sa période d'hésitations et de reculs de 1880 à 1885. Cette Puissance cherche encore, jusque dans la crise d'impérialisme qui épuise ses forces militaires terrestres, à intimider les nations continentales de l'Ouest européen dont les côtes sont exposées aux attaques d'une flotte ennemie; elle insulte impunément tous les peuples qui n'ont pas de frontières terrestres communes avec elle. La Russie en a, et elle possède en outre l'avantage d'être inaccessible par mer : à l'égard de la Russie, le ton de l'Angleterre cesse d'être arrogant. Les deux zones d'influences rivales se touchent en Asie; l'idée d'un état tampon a été reconnue vaine; le renforcement des troupes cosaques à Kouchk paraît indiquer que la politique du tsar ne craindrait pas d'affronter les dangers d'un corps à corps. L'Inde anglaise est enserrée, et la Perse, qui vient de se jeter, en criant misère, dans les bras du protecteur russe, peut être considérée comme entrée dans la sphère d'influence de l'empire des Tsars. On peut parler haut à l'Angleterre quand on ne craint pas une attaque de ses cuirassés et quand on menace par terre ses colonies. Ce n'est pas la guerre, c'est le moyen de l'éviter : la Grande-Bretagne est bienveillante pour les forts.

★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

L'A

Les lec
d'études
exacts, n
ments ne
amusante
d'aisance,
ment ing
thèse de
implicité
de
qu
de relie
l'industri
gieuse d
articles s
parfois e
ce sont le

LES FLEU

Le tal
plus en
avions eu
Petites d
ques d'ob
roman le
c'est une
simple, m
trigue se
dénouem
ment tro
partout d
quent un
C'est une

U

Ces not
Duse, «
carnet d'o
les mœur
triomphal
ne perdai
visitait les
d'outre-m
malicieuse
foule acti
soir, au
madame
détail, d'u
les mots s
les souven
narrateur.
volontiers
ce ton d'ir
de l'illustr
rique ; on
femme, co
une admira

LIVRES NOUVEAUX

L'ANGLETERRE ET L'IMPÉRIALISME,
par **Victor Bérard.**

Les lecteurs de la *Revue* connaissent cette série d'études faites de données précises, de chiffres exacts, nourries d'une abondance de renseignements neufs, et pourtant vivantes, séduisantes, amusantes à force d'allures rapides, de souplesse, d'aisance, de disposition inventive, de groupement ingénieux et de talent. Ils savent que la thèse de M. Bérard s'y développe avec une simplicité, une netteté, et aussi avec une abondance de ressources qui l'imposent à l'esprit, et qu'il n'est pas de tableau où ressorte avec plus de relief la crise dramatique du commerce et de l'industrie britanniques, et la croissance prodigieuse de l'Allemagne économique. Tous ces articles sont réunis dans ce volume, développés parfois et encore fortifiés de preuves nouvelles : ce sont les chapitres d'un livre magistral.

LES FLEURS DE LA PASSION, par **Gustave Kahn.**

Le talent de M. Gustave Kahn devient de plus en plus simple et accessible à tous. Nous avions eu l'occasion de signaler ici même les *Petites âmes pressées*, si amusantes et si pittoresques d'observation On retrouvera dans ce petit roman les mêmes qualités de verve descriptive : c'est une œuvre charmante, une histoire toute simple, mais rajeunie de détails imprévus. L'intrigue se hâte au dénouement — est-ce un dénouement? — en des scènes rapides, alertement troussées : des bouts de dialogues courent partout dans le texte ; çà et là, trois mots évoquent un décor avec une netteté surprenante. C'est une lecture délicieuse.

UNE TOURNÉE EN AMÉRIQUE,
par l'impresario **Schürmann.**

Ces notes de voyage sont dédiées à Éléonora Duse, « l'Incomparable ». C'est un amusant carnet d'observations et d'anecdotes sur la vie et les mœurs américaines. Pendant cette tournée triomphale de la grande artiste, son impresario ne perdait même pas ses minutes de loisir : il visitait les grandes villes et les grands hommes d'outre-mer, dans l'après-midi ; il observait malicieusement au long des rues toute cette foule active, toujours pressée, qui venait, le soir, au théâtre, apporter ses acclamations à madame Duse. Il nous raconte tout cela en détail, d'un style alerte et sans prétention, où les mots se hâtent et se bousculent un peu, tant les souvenirs se pressent dans la mémoire du narrateur. L'impresario Schürmann se moque volontiers des gens et des choses : il n'abandonne ce ton d'ironie continuelle que pour nous parler de l'illustre actrice qu'il accompagne en Amérique ; on sent qu'il a pour l'artiste et pour la femme, comme tous ceux qui l'ont approchée, une admiration infinie et un profond respect.

DU TRISTE AU GAI, par **Jacques Normand.**

Toutes ces nouvelles nous sont racontées d'une voix légère qui, tour à tour, se moque et s'attendrit. L'auteur est de ceux qui « ne se piquent de rien », suivant la jolie définition que La Bruyère a donnée de l' « honnête homme ». Il regarde le monde autour de lui ; il le voit tout peuplé de petites femmes, comme cette Étiennette dont il nous raconte si joliment la névrose ; les travers, les vices mêmes ne manquent pas. Mais pourquoi s'indigner? Un mot spirituel affirme quelquefois plus de profond mépris pour les vilaines gens qu'une longue tirade exagérée : M. Jacques Normand trouve toujours le mot. Les pages de ce livre sont toutes pleines d'observations malicieuses, de traits subtils; elles sont pleines aussi de bonté indulgente et de pitié délicate : car il n'y a pas que des méchants ; et ce sont plutôt les autres, ceux qui sont capables d'aimer et de souffrir, que M. Jacques Normand fait vivre en ces contes.

LA FRANCE AU POINT DE VUE MORAL,
par **Alfred Fouillée.**

Les philosophes ne peuvent plus se désintéresser des problèmes sociaux et économiques. La spéculation pure serait coupable, en un temps d'inquiétude et d'agitation universelle. M. Alfred Fouillée nous avait donné déjà une *Psychologie du peuple français* : il étudie aujourd'hui la crise de la moralité en France. Il analyse d'abord l'esprit français au double point de vue moral et religieux ; il recherche ensuite « la part de l'opinion et de la presse dans les misères de notre temps » ; et, après quelques chapitres intéressants sur la criminalité en France et les jeunes criminels, il nous montre l'éducation morale de notre démocratie, à l'école et après l'école, au lycée et après le lycée. Le volume se termine sur un programme de réformes pratiques. M. Alfred Fouillée n'essaie pas de prévoir ; mais il nous indique des maux, et il nous propose des remèdes.

LE CARACTÈRE ET LA MAIN, par **Julien Leclercq.**

Ce livre n'est pas un traité de chiromancie. L'auteur ne songe point à prétendre que la destinée de l'homme puisse être présagée par les signes de la main. « Le but prétentieux, puéril et vague de la chiromancie la déconsidère, mais le principe qui lui donna naissance autrefois, — l'identité de l'individu et de sa main, — n'est guère attaquable, et elle restera l'ancêtre de la chirologie. » On ne peut contester que la main a sa physionomie, comme le visage : pourquoi ne révèlerait-elle pas à l'observateur attentif quelques traits généraux du caractère? M. Julien Leclercq nous montre tout cela au cours de ce livre intéressant, plein de documents, de schémas, de graphiques, et où sont étudiées minutieusement trente photographies de mains célèbres.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9950-5-00 — (Encre Lorilleux).